EX LIBRIS DOMUS
Bibliotheca
- artium -
SANCTI STANISLAI

D.
1945

DE L'ESPRIT.

TOME II.

A PARIS,

Chez DURAND, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

DE L'ESPRIT

DISCOURS III.

Si l'Eſprit doit être conſideré comme un don de la nature, ou comme un effet de l'éducation.

CHAPITRE PREMIER.

JE vais examiner, dans ce diſcours, ce que peuvent ſur l'eſprit, la nature & l'éducation : pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *nature*.

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuſe d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos ſens : or les ſens ſont les ſources de toutes nos idées ; privés d'un ſens, nous ſommes privés de toutes les

idées qui y ſont relatives; un aveugle-né n'a, par cette raiſon, aucune idée des couleurs : il eſt donc évident que, dans cette ſignification, l'eſprit doit être en entier conſidéré comme un don de la nature.

Mais, ſi l'on prend ce mot dans une acception différente; & ſi l'on ſuppoſe qu'entre les hommes bien conformés, doués de tous leurs ſens, & dans l'organiſation deſquels on n'apperçoit aucun défaut, la nature cependant ait mis de ſi grandes différences, & des diſpoſitions ſi inégales à l'eſprit, que les uns ſoient organiſés pour être ſtupides, & les autres pour être ſpirituels, la queſtion devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord conſidérer la grande inégalité d'eſprit des hommes, ſans admettre entre les eſprits la même différence qu'entre les corps, dont les uns ſont foibles & délicats, lorſque les autres ſont forts & robuſtes. Qui pourroit, dira-t'on, à cet égard, occaſionner des différences dans la maniere uniforme dont la nature opére?

Ce raiſonnement, il eſt vrai, n'eſt fondé que ſur une analogie. Il eſt aſſez ſemblable à celui des Aſtronomes qui concluroient que le globe de la lune eſt habité,

parce qu'il eſt compoſé d'une matiere à peu près pareille au globe de la terre.

Quelque foible que ce raiſonnement ſoit en lui même, il doit cependant paroître démonſtratif; car enfin, dira-t'on, à quelle cauſe attribuer la grande inégalité d'eſprit qu'on remarque entre des hommes qui ſemblent avoir eu la même éducation?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord examiner ſi pluſieurs hommes peuvent, à la rigueur, avoir eu la même éducation; &, pour cet effet, fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation.*

Si, par *éducation*, on entend ſimplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux, & par les mêmes maîtres; en ce ſens, l'éducation eſt la même pour une infinité d'hommes.

Mais, ſi l'on donne à ce mot une ſignification plus vraie & plus étendue, & qu'on y comprenne généralement tout ce qui ſert à notre inſtruction, alors je dis que perſonne ne reçoit la même éducation; parce que chacun a, ſi je l'oſe dire, pour Précepteurs, & la forme du Gouvernement ſous lequel il vit, & ſes amis, & ſes maîtreſſes, & les gens dont il eſt entouré, & ſes lectures, & enfin le hazard, c'eſt-à-dire, une infinité d'évé-

nemens dont notre ignorance ne nous permet pas d'appercevoir l'enchaînement & les cauſes. Or, ce hazard a plus de part qu'on ne penſe à notre éducation. C'eſt lui qui met certains objets ſous nos yeux, nous occaſionne, en conſéquence, les idées les plus heureuſes, & nous conduit quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut le hazard, pour en donner quelques exemples, qui guida Galilée dans les jardins de Florence, lorſque les Jardiniers en faiſoient jouer les pompes : ce fut lui qui inſpira ces Jardiniers, lorſque, ne pouvant élever les eaux au-deſſus de la hauteur de trente-deux pieds, ils en demanderent la cauſe à Galilée, & piquerent, par cette queſtion, l'eſprit & la vanité de ce Philoſophe : ce fut enſuite ſa vanité, miſe en action par ce coup du hazard, qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ſes méditations, juſqu'à ce qu'enfin il eût, par la découverte du principe de la peſanteur de l'air, trouvé la ſolution de ce problême.

Dans un moment où l'ame paiſible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire, agitée d'aucune paſſion, c'eſt pareillement le hazard qui, l'attirant ſous une allée de pommiers, détacha quelques fruits

de leurs branches, & donna à ce Philoſophe la premiere idée de ſon ſyſtême : c'eſt réellement de ce fait dont il partit, pour examiner ſi la lune ne gravitoit pas vers la terre, avec la même force que les corps tombent ſur ſa ſurface. C'eſt donc au hazard que les grands génies ont dû ſouvent les idées les plus heureuſes. Combien de gens d'eſprit reſtent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute, ou d'une certaine tranquilité d'ame, ou de la rencontre d'un Jardinier, ou de la chûte d'une pomme?

Je ſens qu'on ne peut d'abord, ſans quelque peine, attribuer de ſi grands effets à des cauſes ſi éloignées & ſi petites en apparence (*a*). Cependant l'expérience nous

(*a*) On lit, dans l'année Littéraire, que Boileau encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans ſa chûte, ſa jaquette ſe retrouſſe; un dindon lui donne pluſieurs coups de bec ſur une partie très-délicate. Boileau en fut toute ſa vie incommode : & delà, peut-être, cette ſévérité de mœurs, cette diſette de ſentiment qu'on remarque dans tous ſes ouvrages; delà, ſa ſatyre contre les femmes, contre Lulli, Quinaut, & contre toutes les Poëſies galantes.

Peut-être ſon antipathie contre les dindons occaſionna-t'elle l'averſion ſecrete qu'il eut toujours pour les Jeſuites, qui les ont apportés en France. C'eſt à l'accident

apprend que, dans le Phyſique comme dans le moral, les plus grands événemens ſont ſouvent l'effet de cauſes preſqu'imperceptibles. Qui doute qu'Alexandre n'ait dû, en partie, la conquête de la Perſe, à l'inſtituteur de la Phalange Macédonienne? que le chantre d'Achille animant ce Prince de la fureur de la gloire, n'ait eu part à la deſtruction de l'Empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles XII.? que les pleurs de Véturie n'aient déſarmé Coriolan, n'aient affermi la puiſſance de Rome prête à ſuccomber ſous les efforts des Volſques, n'aient occaſionné ce long enchaînement de victoires qui changerent la face du monde; & que ce ne ſoit, par conſéquent, aux larmes de cette Véturie que l'Europe doit ſa ſituation préſente? Que de faits pareils (*b*) ne pourroit-on pas citer? Gu-

---

cident qui lui étoit arrivé qu'on doit peut-être ſa ſatyre ſur l'équivoque, ſon admiration pour Mr. Arnaud, & ſon Epitre pour l'amour de Dieu; tant il eſt vrai que ce ſont ſouvent des cauſes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie & toute la ſuite de nos idées.

(*b*) Dans la minorité de Louis XIV. lorſque ce Prince étoit prêt de ſe retirer en Bourgogne, ce fut, dit

ſtave, dit Mr. l'Abbé de Vertot, parcouroit vainement les Provinces de la Suede; il erroit depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les Montagnards, quoique prévenus par ſa bonne mine, par la grandeur de ſa taille & la force apparente de ſon corps, ne ſe fuſſent cependant pas déterminés à le ſuivre, ſi, le jour même où ce Prince harangua les Dalécarliens, les Anciens de la Contrée n'euſſent remarqué que le vent du Nord avoit toujours ſoufflé. Ce coup de vent leur parut un ſigne certain de la protection du Ciel, & l'ordre d'armer en faveur du Héros. C'eſt donc le vent du Nord qui mit la Couronne de Suede ſur la tête de Guſtave.

La plûpart des événemens ont des cauſes auſſi petites: nous les ignorons, parce que la plûpart des Hiſtoriens les ont ignorées eux-mêmes, ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercevoir. Il eſt

---

dit St. Evremont, le conſeil de Mr. de Turenne qui le retint à Paris & qui ſauva la France. Cependant un conſeil ſi important, ajoûte cet illuſtre Auteur, fit moins d'honneur à ce Général que la défaite de cinq cens Cavaliers. Tant il eſt vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des cauſes qui paroiſſent éloignées & petites.

vrai qu'à cet égard l'eſprit peut réparer leurs omiſſions ; la connoiſſance de certains Principes ſupplée facilement à la connoiſſance de certains faits. Ainſi, ſans m'arrêter davantage à prouver que le hazard joue dans ce monde un plus grand role qu'on ne penſe, je conclurai de ce que je viens de dire, que ſi l'on comprend ſous le mot d'éducation généralement tout ce qui ſert à notre inſtruction, ce même hazard doit néceſſairement y avoir la plus grande part; & que perſonne n'étant exactement placé dans le même concours de circonſtances, perſonne ne reçoit préciſément la même éducation.

Ce fait poſé, qui peut aſſurer que la différence de l'éducation ne produiſe la différence qu'on remarque entre les eſprits? que les hommes ne ſoient ſemblables à ces arbres de la même eſpece, dont le germe, indeſtructible & abſolument le même, n'étant jamais ſemé exactement dans la même terre, ni préciſément expoſé aux mêmes vents, au même ſoleil, aux mêmes pluies, doit, en ſe développant, prendre néceſſairement une infinité de formes différentes? Je pourrois donc conclure que l'inégalité d'eſprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de

la nature ou de l'éducation. Mais, quelque vraie que fût cette concluſion, comme elle n'auroit rien que de vague, & qu'elle ſe réduiroit, pour ainſi dire, à un *peut-être*, je crois devoir conſidérer cette queſtion ſous un point de vue nouveau, la ramener à des Principes plus certains & plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la queſtion à des points ſimples; remonter juſqu'à l'origine de nos idées, au développement de l'eſprit; & ſe rappeller que l'homme ne fait que ſentir, ſe reſſouvenir, & obſerver les reſſemblances & les différences, c'eſt-à-dire, les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que ſa mémoire lui préſente; qu'ainſi la nature ne pourroit donner aux hommes plus ou moins de diſpoſition à l'eſprit, qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de fineſſe de ſens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention.

CHAPITRE II.

De la fineſſe des Sens.

LA plus ou moins grande perfection des organes des ſens, dans laquelle ſe trouve néceſſairement compriſe celle de l'organiſation intérieure, puiſque je ne juge ici de la fineſſe des Sens que par leurs effets, ſeroit-elle la cauſe de l'inégalité d'eſprit des homme ?

Pour raiſonner avec quelque juſteſſe ſur ce ſujet, il faut examiner ſi le plus ou le moins de fineſſe des Sens donne à l'eſprit ou plus d'étendue, ou plus de cette juſteſſe, qui, priſe dans ſa vraie ſignification, renferme toutes les qualités de l'eſprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des Sens, n'influe en rien ſur la juſteſſe de l'eſprit, ſi les hommes, quelque impreſſion qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours appercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or, pour prouver qu'ils les apperçoivent, je choiſis le Sens de la vue pour exemple, comme celui auquel nous

devons le plus grand nombre de nos idées : & je dis qu'à des yeux différens, ſi les mêmes objets paroiſſent plus ou moins grands ou petits, brillans ou obſcurs; ſi la toiſe, par exemple, eſt aux yeux de tel homme plus petite, la neige moins blanche, & l'ébéne moins noire qu'aux yeux de tel autre; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets : la toiſe, en conſéquence, paroîtra toujours à leurs yeux plus grande que le pied; la neige, le plus blanc de tous les corps; & l'ébéne, le plus noir de tous les bois.

Or, comme la juſteſſe d'eſprit conſiſte dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entr'eux; & qu'en répétant ſur les autres Sens ce que j'ai dit ſur celui de la vue, on arrivera toujours au même réſultat; j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organiſation, tant extérieure qu'intérieure, ne peut en rien influer ſur la juſteſſe de nos jugemens.

Je dirai de plus que, ſi l'on diſtingue l'étendue, de la juſteſſe de l'eſprit, le plus ou le moins de fineſſe des Sens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet, en prenant toujours le ſens de la vue pour exem-

ple, n'eſt-il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'eſprit dépendroit du nombre plus ou moins grand d'objets qu'à l'excluſion des autres un homme, doué d'une vue très-fine, pourroit placer dans ſa mémoire. Or il eſt très-peu de ces objets imperceptibles par leur petiteſſe, qui, conſidérés, préciſement avec la même attention, par des yeux auſſi jeunes & auſſi exercés, ſoient apperçus des uns & échappent aux autres: mais la différence que la nature met, à cet égard, entre les hommes que j'appelle bien organiſés, c'eſt-à-dire, dans l'organiſation deſquels on n'apperçoit aucun défaut (*a*), fût-elle infiniment plus conſidérable qu'elle ne l'eſt; je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune ſur l'étendue de l'eſprit.

Suppoſons des hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire

---

(*a*) Je ne prétends parler, dans ce chapitre, que des hommes communément bien organiſés, qui ne ſont privés d'aucun Sens; & qui, d'ailleurs, ne ſont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la ſtupidité, ordinairement produites, l'une, par le découſu de la mémoire, & l'autre, par le défaut total de cette faculté.

également étendue ; enfin, deux hommes égaux en tout, excepté en fineſſe de ſens : dans cette hypotheſe, celui qui ſera doué de la vue la plus fine pourra, ſans contredit, placer dans ſa mémoire & comparer entr'eux pluſieurs de ces objets, que leur petiteſſe cache à celui dont l'organiſation eſt, à cet égard, moins parfaite : mais ces deux hommes ayant, par ma ſuppoſition, une mémoire également étendue, & capable, ſi l'on veut, de contenir deux mille objets ; il eſt encore certain que le ſecond pourra remplacer, par des faits hiſtoriques, les objets qu'un moindre dégré de fineſſe dans la vue ne lui aura pas permis d'appercevoir ; & qu'il pourra completter, ſi l'on veut, le nombre de deux mille objets que contient la mémoire du premier. Or, de ces deux hommes, ſi celui dont le ſens de la vue eſt le moins fin peut cependant dépoſer dans le magaſin de ſa mémoire un auſſi grand nombre d'objets que l'autre ; & ſi d'ailleurs ces deux hommes ſont égaux en tout, ils doivent, par conſéquent, faire autant de combinaiſons ; &, par ma ſuppoſition, avoir autant d'eſprit, puiſque l'étendue de l'eſprit ſe meſure par le nombre des idées & des combinaiſons. Le plus ou le moins de perfection

dans l'organe de la vue ne peut, en conſéquence, qu'influer ſur le genre de leur eſprit, faire de l'un un Peintre, un Botaniſte, & de l'autre un Hiſtorien & un Politique; mais elle ne peut en rien influer ſur l'étendue de leur eſprit. Auſſi ne remarque-t'on pas une conſtante ſupériorité d'eſprit & dans ceux qui ont le plus de fineſſe dans les ſens de la vue & de l'ouie, & dans ceux qui, par l'uſage habituel des lunettes & des cornets, mettroient par ce moyen, entr'eux & les autres hommes, plus de différence que n'en met à cet égard la nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organiſés, ce n'eſt point à la plus ou moins grande perfection des organes, tant extérieurs qu'intérieurs, des ſens, qu'eſt attachée la ſupériorité de lumiere; & que c'eſt néceſſairement d'une autre cauſe que dépend la grande inégalité des eſprits.

CHAPITRE III.

De l'étendue de la mémoire.

LA concluſion du Chapitre précédent ſera, ſans doute, chercher dans l'inégale étendue de la mémoire des hommes la cauſe de l'inégalité de leur eſprit. La mémoire eſt le magaſin où ſe dépoſent les ſenſations, les faits & les idées, dont les diverſes combinaiſons forment ce qu'on appelle *eſprit*.

Les ſenſations, les faits & les idées doivent donc être regardés comme la matiere premiere de l'eſprit. Or, plus le magaſin de la mémoire eſt ſpacieux, plus il contient de cette matiere premiere; & plus, dira-t'on, l'on a d'aptitude à l'eſprit.

Quelque fondé que paroiſſe ce raiſonnement, peut-être, en l'approfondiſſant, ne le trouvera-t'on que ſpécieux. Pour y répondre pleinement, il faut premierement examiner ſi la différence d'étendue, dans la mémoire des hommes bien organiſés, eſt auſſi conſidérable en effet qu'elle l'eſt en apparence : &, ſuppoſant cette

différence effective, il faut ſecondement ſavoir ſi l'on doit la conſidérer comme la cauſe de l'inégalité des eſprits.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention ſeule peut graver dans la mémoire les objets qui, vus ſans attention, ne feroient ſur nous que des impreſſions inſenſibles, & pareilles, à peu près, à celles qu'un Lecteur reçoit ſucceſſivement de chacune des lettres qui compoſent la feuille d'un ouvrage. Il eſt donc certain que, pour juger ſi le défaut de mémoire eſt dans les hommes l'effet de leur inattention, ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que, parmi les hommes, il en eſt beaucoup, comme ſaint Auguſtin & Montaigne le diſent d'eux-mêmes, qui, ne paroiſſant doués que d'une mémoire très-foible, ſont par le deſir de ſavoir, parvenus cependant à mettre un aſſez grand nombre de faits & d'idées dans leur ſouvenir, pour être mis au rang des mémoires extraordinaires. Or, ſi le deſir de s'inſtruire ſuffit du moins pour ſavoir beaucoup, j'en conclus que la mémoire eſt preſque entiérement factice, auſſi l'étendue de la mémoire dépend, 1°. de l'uſage journalier qu'on en fait ; 2°. de

l'attention avec laquelle on conſidere les objets que l'on y veut imprimer, & qui, vus ſans attention, comme je viens de le dire, n'y laiſſeroient qu'une trace légere & prompte à s'effacer; &, 3°. de l'ordre dans lequel on range ſes idées. C'eſt à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire; & cet ordre conſiſte à lier enſemble toutes ſes idées, à ne charger par conſéquent ſa mémoire que d'objets qui, par leur nature ou la maniere dont on les conſidere, conſervent entr'eux aſſez de rapport pour ſe rappeller l'un l'autre.

Les fréquentes repréſentations des mêmes objets à la mémoire ſont, pour ainſi dire, autant de coups de burin qui les y gravent d'autant plus profondement qu'ils s'y repréſentent plus ſouvent (*a*). D'ailleurs, cet ordre ſi propre à rappeller les mêmes objets à notre ſouvenir, nous donne l'explication de tous les phénomenes de la mémoire; nous apprend que la ſagacité d'eſprit de l'un, c'eſt-à dire, la promptitude avec laquelle un homme eſt frappé

(*a*) La mémoire, dit Mr. Locke, eſt une table d'airain remplie de caracteres que le temps efface inſenſiblement, ſi l'on n'y repaſſe quelquefois le burin.

d'une vérité, dépend ſouvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement préſens à la mémoire; que la lenteur d'eſprit d'un autre à cet égard, eſt, au contraire, l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la ſaiſir, en appercevoir tous les rapports, ſans rejetter toutes les premieres idées qui ſe préſentent à ſon ſouvenir, ſans bouleverſer tout le magaſin de ſa mémoire, pour y chercher les idées qui ſe lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens ſont inſenſibles à l'expoſition de certains faits ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres, que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent toute la chaîne de leurs penſées, en réveillent un grand nombre dans leur eſprit : c'eſt un éclair qui jette un jour rapide ſur tout l'horizon de leurs idées. C'eſt donc à l'ordre qu'on doit ſouvent la ſagacité de ſon eſprit, & toujours l'étendue de ſa mémoire : c'eſt auſſi le défaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à certains égards, prive abſolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paroiſſent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le Savant dans

les langues & l'hiſtoire, qui, par le ſecours de l'ordre chronologique, imprime & conſerve facilement dans ſa mémoire des mots, des dates & des faits hiſtoriques, ne peut ſouvent y retenir la preuve d'une vérité morale, la démonſtration d'une vérité géométrique, ou le tableau d'un payſage qu'il aura long-tems conſideré : en effet, ces ſortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le reſte des faits ou des idées dont il a rempli ſa mémoire, ils ne peuvent s'y repréſenter fréquemment, s'y imprimer profondément, ni, par conſéquent, s'y conſerver long tems.

Telle eſt la cauſe productrice de toutes les différentes eſpéces de mémoire, & la raiſon pour laquelle ceux qui ſavent le moins dans un genre, ſont ceux qui, dans ce même genre, communément oublient le plus.

Il paroît donc que la grande mémoire eſt, pour ainſi dire, un phénomene de l'ordre; qu'elle eſt preſque entiérement factice; & qu'entre les hommes que j'appelle bien organiſés, cette grande inégalité de mémoire eſt moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit, que d'une inégale attention à la cultiver.

Mais, en ſuppoſant même que l'inégale étendue de mémoire qu'on remarque dans les hommes fût entiérement l'ouvrage de la nature, & fut auſſi conſidérable en effet qu'elle l'eſt en apparence; je dis qu'elle ne pourroit en rien influer ſur l'étendue de leur eſprit, 1°. Parce que le grand eſprit, comme je vais le montrer, ne ſuppoſe pas la très-grande mémoire; &, 2°. Parce que tout homme eſt doué d'une mémoire ſuffiſante pour s'élever au plus haut dégré d'eſprit.

Avant de prouver la premiere de ces propoſitions, il faut obſerver que, ſi la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité, l'homme d'eſprit ne paroît quelquefois manquer de mémoire, que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce mot de *mémoire*, qu'on en reſtreint la ſignification au ſeul ſouvenir des noms, des dâtes, des lieux & des perſonnes pour leſquels les gens d'eſprit ſont ſans curioſité, & ſe trouvent ſouvent ſans mémoire. Mais, en comprenant dans la ſignification de ce mot le ſouvenir ou des idées, ou des images, ou des raiſonnemens, aucun d'eux n'en eſt privé : d'où il réſulte qu'il n'eſt point d'eſprit ſans mémoire.

Cette obſervation faite, il faut ſavoir

quelle étendue de mémoire ſuppoſe le grand eſprit. Choiſiſſons pour exemple deux hommes illuſtres dans des genres différens; tels que Locke & Milton; examinons ſi la grandeur de leur eſprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

Si l'on jette d'abord les yeux ſur Locke; & ſi l'on ſuppoſe qu'éclairé par une idée heureuſe, ou par la lecture d'Ariſtote, de Gaſſendi, ou de Montaigne, ce Philoſophe ait apperçu dans les ſens l'origine commune de toutes nos idées; on ſentira que, pour déduire tout ſon ſyſtême de cette premiere idée, il lui falloit moins d'étendue dans la mémoire que d'opiniâtreté dans la méditation; que la mémoire la moins étendue ſuffiſoit pour contenir tous les objets, de la comparaiſon deſquels devoit réſulter la certitude de ſes principes, pour lui en développer l'enchainement, & lui faire, par conſéquent, mériter & obtenir le titre de grand eſprit.

A l'égard de Milton, ſi je le regarde ſous le point de vue où, de l'aveu général, il eſt infiniment ſupérieur aux autres Poëtes; ſi je conſidere uniquement la force, la grandeur, la vérité, & enfin la nouveauté de ſes images poëtiques; je ſuis

obligé d'avouer que la ſupériorité de ſon eſprit en ce genre, ne ſuppoſe point non plus une grande étendue de mémoire. Quelque grandes, en effet, que ſoient les compoſitions de ſes tableaux (telle eſt celle où, réuniſſant l'éclat du feu à la ſolidité de la matiere terreſtre, il peint le terrein de l'enfer brûlant d'un feu ſolide, comme le lac brûloit d'un feu liquide); quelque grandes, dis-je, que ſoient ſes compoſitions; il eſt évident que le nombre des images hardies, & propres à former de pareils tableaux, doit être extrêmement borné; que, par conſéquent, la grandeur de l'imagination de ce Poëte eſt moins l'effet d'une grande étendue de mémoire que d'une méditation profonde ſur ſon art. C'eſt cette méditation qui, lui faiſant chercher la ſource des plaiſirs de l'imagination, la lui a fait appercevoir & dans l'aſſemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais & bien proportionnés, & dans le choix conſtant de ces expreſſions fortes qui ſont, pour ainſi dire, les couleurs de la Poëſie, & par leſquelles il a rendu ſes deſcriptions viſibles aux yeux de l'imagination.

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagi-

nation, je donne, en note, la traduction d'un morceau de Poëſie angloiſe (*a*). Cet-

(*a*) C'eſt une jeune fille que l'amour éveille & conduit, avant l'aurore, dans un vallon : elle y attend ſon amant, chargé, au lever du ſoleil, d'offrir un ſacrifice aux Dieux. Son ame, dans la ſituation douce où la met l'eſpoir d'un bonheur prochain, ſe prête, en l'attendant, au plaiſir de contempler les beautés de la nature, & du lever de l'aſtre qui doit ramener près d'elle l'objet de ſa tendreſſe. Elle s'exprime ainſi :

„ Déjà le ſoleil dore la Cime de ces chênes anti-
„ ques ; & les flots de ces torrens précipités, qui mu-
„ giſſent entre les rochers, ſont brillantés par ſa lu-
„ miere. J'apperçois déjà le ſommet de ces montagnes
„ *velues* d'où s'élancent ces voûtes, qui, à demi jetées
„ dans les airs, offrent un abri formidable au ſolitaire
„ qui s'y retire. Nuit, acheve de replier tes voiles. Feux
„ folets, qui égarez le voyageur incertain, retirez-vous
„ dans les fondrieres & les fanges marécageuſes : &
„ toi, Soleil, Dieu des Cieux, qui remplis l'air d'u-
„ ne chaleur vivifiante, qui ſemes les perles de la ro-
„ ſée ſur les fleurs de ces prairies, & qui rends la
„ couleur aux beautés variées de la nature, reçois mon
„ premier hommage ; hâte ta courſe : ton retour m'an-
„ nonce celui de mon amant. Libre des ſoins pieux
„ qui le retiennent encore aux pieds des Autels, l'a-
„ mour va bientôt le ramener aux miens. Que tout
„ ſe reſſente de ma joie ! que tout beniſſe le lever de
„ l'aſtre qui nous éclaire ! Fleurs, qui renfermez dans
„ votre ſein les odeurs qu e la froide nuit y condenſe,
„ ouvrez vos calices ; ex halez dans les airs vos vapeurs
„ embaumées. Je ne ſais ſi la voluptueuſe ivreſſe qui

rem-

te traduction, & les exemples précedens, prouveront, je crois, à ceux qui décom-

„ remplit mon ame, embellit tout ce que mes yeux
„ apperçoivent; mais le ruiſſeau qui ſerpente dans les
„ contours de ces vallées, m'enchante par ſon mur-
„ mure. Le Zéphir me careſſe de ſon ſouffle. Les
„ plantes *ambrées*, preſſées ſous mes pas, portent à mon
„ odorat des bouffées de parfums. Ah! ſi le bonheur
„ daigne quelquefois viſiter le ſéjour des mortels, c'eſt
„ ſans doute en ces lieux qu'il ſe retire.... Mais quel
„ trouble ſecret m'agite? Déjà l'impatience mêle ſon
„ poiſon aux douceurs de mon attente; déjà ce val-
„ lon a perdu de ſes beautés. La joie eſt-elle donc ſi
„ paſſagere? Nous eſt-elle auſſi facilement enlevée que
„ le duvet léger de ces plantes l'eſt par le ſouffle du
„ Zéphir? C'eſt en vain que j'ai recours à l'eſpéran-
„ ce flatteuſe : chaque inſtant accroît mon trouble..
„ Il ne vient point!... Qui le retient loin de moi?
„ Quel devoir plus ſacré que celui de calmer les inquié-
„ tudes d'une Amante?... Mais, que dis-je? Fuyez,
„ ſoupçons jaloux, injurieux à ſa fidélité, & faits pour
„ éteindre ſa tendreſſe. Si la jalouſie croît près de
„ l'amour, elle l'étouffe, ſi on ne l'en détache: c'eſt
„ le lierre qui, d'une chaine verte, embraſſe, mais
„ deſſeche le tronc qui lui ſert d'appui. Je connois
„ trop mon Amant pour douter de ſa tendreſſe. Il a,
„ comme moi, loin de la pompe des cours, cherché
„ l'aſyle tranquile des campagnes : la ſimplicité de
„ mon cœur & de ma beauté l'ont touché; mes vo-
„ luptueuſes rivales le rappelleroient vainement dans
„ leurs bras. Seroit-il ſéduit par les avances d'une co-
„ quetterie qui ternit, ſur les joues d'une jeune fille,

„ la

poſeront les ouvrages des hommes illuſtres, que le grand eſprit ne ſuppoſe point la grande mémoire. J'ajouterai même que

---

„ la neige de l'innocence & l'incarnat de la pudeur,
„ & qui les peint du blanc de l'art & du fard de l'ef-
„ fronterie? Que ſais je? Son mépris pour elles n'eſt,
„ peut-être, qu'un piége pour moi. Puis-je ignorer
„ les préjugés des hommes, & l'art qu'ils emploient
„ pour nous ſéduire. Nourris dans le mépris de no-
„ tre ſexe, ce n'eſt point nous, c'eſt leurs plaiſirs
„ qu'ils aiment. Les cruels qu'ils ſont! ils ont mis au
„ rang des vertus & les fureurs barbares de la ven-
„ geance & l'amour forcene de la Patrie; & jamais,
„ parmi les vertus, ils n'ont compté la fidélité! C'eſt
„ ſans remords qu'ils abuſent l'innocence. Souvent
„ leur vanité contemple, avec délices, le ſpectacle
„ de nos douleurs. Mais, non, éloignez-vous de moi,
„ odieuſes penſées; mon Amant va ſe rendre en ces
„ lieux. Je l'ai mille fois éprouvé: dès que je l'ap-
„ perçois, mon ame agitée ſe calme; j'oublie ſouvent
„ de trop juſtes ſujets de plainte; près de lui, je ne ſais
„ qu'être heureuſe... Cependant, s'il me trahiſſoit;
„ ſi, dans le moment que mon amour l'excuſe, il
„ conſommoit, entre les bras d'une autre, le crime de
„ l'infidelite: que toute la nature s'arme pour ma ven-
„ geance! qu'il périſſe!... Que dis-je? Elemens, ſoyez
„ ſourds à mes cris; terre, n'ouvre point tes gouffres
„ profonds; laiſſe ce monſtre marcher le tems preſ-
„ crit ſur ta brillante ſurface. Qu'il commette encore
„ de nouveaux crimes; qu'il faſſe couler encore les
„ larmes des Amantes trop credules: &, ſi le Ciel les
„ venge & le punit, que ce ſoit du moins à la priere
„ d'une autre infortunée, *&c.*"

l'extrême étendue de l'un eſt abſolument excluſive de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'eſprit faute de nourriture, la vaſte érudition, par une ſurabondance d'aliment, l'a ſouvent étouffé. Il ſuffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'uſage différent que doivent faire de leur tems deux hommes qui veulent ſe rendre ſupérieurs aux autres, l'un en eſprit, & l'autre en mémoire.

Si l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage d'idées neuves; & ſi toute idée neuve n'eſt qu'un rapport nouvellement apperçu entre certains objets; celui qui veut ſe diſtinguer par ſon eſprit, doit néceſſairement employer la plus grande partie de ſon temps à l'obſervation des rapports divers que les objets ont entr'eux, & n'en conſommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans ſa mémoire. Au contraire, celui qui veut ſurpaſſer les autres en étendue de mémoire, doit, ſans perdre ſon temps à méditer & à comparer les objets entr'eux, employer les journées entieres à ſans ceſſe emmagaſiner de nouveaux objets dans ſa mémoire. Or, par un uſage ſi différent de leur tems, il eſt évident que le premier de ces deux hommes doit être auſſi inférieur en mémoire

au ſecond, qu'il lui ſera ſupérieur en eſprit : vérité qu'avoit vraiſemblablement apperçue Deſcartes, lorſqu'il dit que, pour perfectionner ſon eſprit, il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non ſeulement le très-grand eſprit ne ſuppoſe pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un eſt toujours excluſive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce Chapitre, & prouver que ce n'eſt point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des eſprits, il ne me reſte plus qu'à montrer que les hommes, communément bien organiſés, ſont tous doués d'une étendue de mémoire ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées. Tout homme, en effet, eſt, à cet égard, aſſez favoriſé de la nature, ſi le magaſin de ſa mémoire eſt capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel qu'en les comparant ſans ceſſe entr'eux, il puiſſe toujours y appercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ſes idées, &, par conſéquent, donner toujours plus d'étendue à ſon eſprit. Or, ſi trente ou quarante objets, comme le démontre la Géometrie, peuvent ſe comparer entr'eux de tant de manieres, que,

dans le cours d'une longue vie, perſonne ne puiſſe en obſerver tous les rapports, ni en déduire toutes les idées poſſibles; & ſi, parmi les hommes que j'appelle bien organiſés, il n'en eſt aucun dont la mémoire ne puiſſe contenir non ſeulement tous les mots d'une langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux & de perſonnes, & enfin un nombre d'objets beaucoup plus conſiderable que celui de ſix ou ſept mille; j'en conclurai hardiment que tout homme bien organiſé eſt doué d'une capacité de mémoire bien ſupérieure à celle dont il peut faire uſage pour l'accroiſſement de ſes idées; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à ſon eſprit; & qu'ainſi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cauſe de l'inégalité de leur eſprit, cette derniere inégalité eſt uniquement l'effet ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils obſervent les rapports des objets entr'eux, ou du mauvais choix des objets dont ils chargent leur ſouvenir. Il eſt, en effet, des objets ſtériles, & qui, tels que les dates, les noms des lieux, des perſonnes, ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, ſans pou-

voir produire ni idée neuve, ni idée intéreſſante pour le public. L'inégalité des eſprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les ſuccès ont été les plus brillans dans les Colléges, n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'eſt que la comparaiſon & l'application heureuſe des regles du Deſpauterre, qui font les bons Ecoliers, ne prouvent nullement que, dans la ſuite, ces mêmes jeunes gens portent leur vue ſur des objets de la comparaiſon deſquels réſultent des idées intéreſſantes pour le public : & c'eſt pourquoi l'on eſt rarement grand homme, ſi l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choſes inutiles.

CHAPITRE IV.

De l'inégale capacité d'attention.

J'Ai fait voir que ce n'eſt point de la perfection plus ou moins grande, & des organes des ſens, & de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des eſprits. On n'en peut donc chercher la cauſe que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'eſt l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire, qui en fait appercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plûpart de nos jugemens vrais ou faux; & que c'eſt enfin à cette attention que nous devons preſque toutes nos idées; il eſt, dira-t'on, évident que c'eſt de l'inégale capacité d'attention des hommes que dépend la force inégale de leur eſprit.

En effet, ſi le plus foible degré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indiſpoſition, ſuffit pour rendre la plûpart des hommes incapables d'une attention

tion ſuivie, c'eſt, ſans doute, ajoutera-t'on, à des maladies, pour ainſi dire, inſenſibles, & par conſéquent à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plûpart d'entr'eux, & leur inégale diſpoſition à l'eſprit : d'où l'on conclura que l'eſprit eſt purement un don de la nature.

Quelque vraiſemblable que ſoit ce raiſonnement, il n'eſt cependant point confirmé par l'expérience.

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, & qui contraints, par la douleur, de fixer toute leur attention ſur leur état, ne peuvent la porter ſur des objets propres à perfectionner leur eſprit, ni par conſéquent, être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organiſés ; on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, foibles & délicats, devroient, conſéquemment au raiſonnement précédent, avoir moins d'eſprit que les gens bien conſtitués, paroiſſent ſouvent, à cet égard, les plus favoriſés de la nature.

Dans les gens ſains & robuſtes qui s'appliquent aux Arts & aux Sciences, il

ſemble que la force du tempérament, en leur donnant un beſoin preſſant du plaiſir, les détourne plus ſouvent de l'étude & de la méditation, que la foibleſſe du tempérament, par de légéres & fréquentes indiſpoſitions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'entre les hommes à peu près animés d'un égal amour pour l'étude, le ſuccès ſur lequel on meſure la force de l'eſprit, paroît entiérement dépendre & des diſtractions plus ou moins grandes occaſionnées par la différence des goûts, des fortunes, des états, & du choix plus ou moins heureux des ſujets qu'on traite, de la méthode plus ou moins parfaite dont on ſe ſert pour compoſer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer, des livres qu'on lit, des gens de goût qu'on voit, & enfin des objets que le hazard préſente journellement ſous nos yeux. Il ſemble que, dans le concours des accidens néceſſaires pour former un homme d'eſprit, la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament, ne ſoit d'aucune conſidération. Auſſi l'inégalité d'eſprit occaſionnée par la différente conſtitution des hommes, eſt-elle inſenſible.

Auſſi n'a-t'on, par aucune obſervation exacte, pu juſqu'à préſent déterminer l'eſpece de tempérament le plus propre à former des gens de génie ; & ne peut-on encore ſavoir leſquels des hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou ſanguins, ont le plus d'aptitude à l'eſprit.

Au reſte, quoique cette réponſe ſommaire pût ſuffire pour réfuter un raiſonnement qui n'eſt fondé que ſur des vraiſemblances ; cependant, comme cette queſtion eſt fort importante, il faut, pour la réſoudre avec préciſion, examiner ſi le défaut d'attention eſt dans les hommes, ou l'effet d'une impuiſſance phyſique de s'appliquer, ou d'un deſir trop foible de s'inſtruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organiſés ſont capables d'attention, puiſque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, & peuvent concevoir les premieres propoſitions d'Euclide. Or, tout homme, capable de concevoir ces premieres propoſitions, a la puiſſance phyſique de les entendre toutes : en effet, en Géométrie comme en toutes les autres Sciences, la facilité plus ou moins grande avec laquelle on ſaiſit une vérité, dépend du

nombre plus ou moins grand de propoſitions antécédentes que, pour la concevoir, il faut avoir préſentes à la mémoire. Or, ſi tout homme bien organiſé, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre précédent, peut placer dans ſa mémoire un nombre d'idées fort ſupérieur à celui qu'exige la démonſtration de quelque propoſition de Géométrie que ce ſoit ; & ſi, par le ſecours de l'ordre & par la repréſentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, ſe les rendre aſſez familieres & aſſés habituellement préſentes pour ſe les rappeller ſans peine ; il s'enſuit que chacun a la puiſſance phyſique de ſuivre la démonſtration de toute vérité géométrique ; & qu'après s'être élevé, de propoſitions en propoſitions & d'idées analogues en idées analogues, juſqu'à la connoiſſance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propoſitions, tout homme peut concevoir la centiéme avec la même facilité que la deuxiéme, qui eſt auſſi diſtante de la premiere que la centiéme l'eſt de la quatre-vingt-dix-neuviéme.

Maintenant, il faut examiner ſi le degré d'attention néceſſaire pour concevoir la démonſtration d'une vérité géométri-

que ne ſuffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illuſtres. C'eſt à ce deſſein que je prie le lecteur d'obſerver avec moi la marche que tient l'eſprit humain, ſoit qu'il découvre une vérité, ſoit qu'il en ſuive ſimplement la démonſtration. Je ne tire point mon exemple de la Géométrie, dont la connoiſſance eſt étrangére à la plûpart des hommes; je le prends dans la morale, & je me propoſe ce problême: *Pourquoi les conquêtes injuſtes ne deshonorent-elles point autant les Nations que les vols deshonorent les particuliers?*

Pour réſoudre ce problême moral, les idées qui ſe préſenteront les premieres à mon eſprit ſont les idées de juſtice qui me ſont les plus familieres: je la conſidérerai donc entre particuliers; & je ſentirai que des vols, qui troublent & renverſent l'ordre de la Société, ſont, avec juſtice, regardés comme infâmes.

Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux Nations les idées que j'ai de la juſtice entre Citoyens; cependant, à la vue de tant de guerres injuſtes, entrepriſes de tous les tems par des Peuples qui ſont l'admiration de la terre, je ſoupçon-

nerai bientôt que les idées de la juſtice conſidérée par rapport à un particulier ne ſont point applicables aux Nations : ce ſoupçon ſera le premier pas que fera mon eſprit pour parvenir à la découverte qu'il ſe propoſe. Pour éclaircir ce ſoupçon, j'écarterai d'abord les idées de juſtice qui me ſont les plus familieres: je rappellerai à ma mémoire, & j'en rejetterai ſucceſſivement une infinité d'idées, juſqu'au moment où j'appercevrai que, pour réſoudre cette queſtion, il faut d'abord ſe former des idées nettes & générales de la juſtice; &, pour cet effet, remonter juſqu'à l'établiſſement des Sociétés, juſqu'à ces tems reculés où l'on en peut mieux appercevoir l'origine, où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raiſon pour laquelle les principes de la juſtice conſidérée par rapport aux Citoyens ne ſeroient pas applicables aux Nations.

Tel ſera, ſi j'oſe le dire, le ſecond pas de mon eſprit. Je me repréſenterai, en conſéquence, les hommes abſolument privés de la connoiſſance des Loix, des Arts, & à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors, je les vois diſperſés dans les bois comme les autres animaux voraces; je vois que,

trop foibles avant l'invention des armes pour réſiſter aux bêtes féroces, ces premiers hommes, inſtruits par le danger, le beſoin ou la crainte, ont ſenti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de ſe raſſembler en ſociété, & de former une ligue contre les animaux leurs ennemis communs. J'apperçois enſuite que ces hommes, ainſi raſſemblés & devenus bientôt ennemis par le deſir qu'ils eurent de poſſéder les mêmes choſes, dûrent s'armer pour ſe les ravir mutuellement; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus ſpirituel, qui inventa des armes & lui dreſſa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens; que la force & l'adreſſe furent par conſéquent les premiers titres de propriété; que la terre appartint premierement au plus fort, & enſuite au plus fin; que ce fut d'abord à ces ſeuls titres qu'on poſſéda tout: mais qu'enfin, éclairés par leur malheur commun, les hommes ſentirent que leur réunion ne leur ſeroit point avantageuſe, & que les Sociétés ne pourroient ſubſiſter, ſi, à leurs premieres conventions, ils n'en ajoutoient de nouvelles, par leſquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force & de l'adreſſe, & tous en général, ſe

garantîſſent réciproquement la conſervation de leur vie & de leurs biens, & s'engageaſſent à s'armer contre l'infracteur de ces conventions; que ce fut ainſi que, de tous les intérêts des particuliers, ſe forma un intérêt commun, qui dut donner aux différentes actions les noms de juſtes, de permiſes & d'injuſtes, ſelon qu'elles étoient utiles, indifférentes ou nuiſibles aux Sociétés.

Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la ſource des vertus humaines: je vois que, ſans la ſenſibilité à la douleur & au plaiſir phyſique, les hommes, ſans deſirs, ſans paſſions, également indifférens à tout, n'euſſent point connu d'intérêt perſonnel; que, ſans intérêt perſonnel, ils ne ſe fuſſent point raſſemblés en ſociété, n'euſſent point fait entr'eux de conventions, qu'il n'y eût point eu d'intérêt général, par conſéquent point d'actions juſtes ou injuſtes; & qu'ainſi la ſenſibilité phyſique & l'intérêt perſonnel ont été les auteurs de toute juſtice. (*a*)

(*a*) On ne peut nier cette Propoſition, ſans admettre les idées innées.

Cette vérité appuyée ſur cet axiome de juriſprudence, *L'intérêt eſt la meſure des actions des hommes*, & confirmée d'ailleurs par mille faits, me prouve que, vertueux ou vicieux, ſelon que nos paſſions ou nos goûts particuliers ſont conformes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons ſi néceſſairement à notre bien particulier, que le Légiſlateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel en échange des plaiſirs temporels qu'ils ſont quelquefois obligés d'y ſacrifier.

Ce principe établi, mon eſprit en tire les conſéquences: & j'apperçois que toute convention où l'intérêt particulier ſe trouve en oppoſition avec l'intérêt général, eût toujours été violée, ſi les Légiſlateurs n'euſſent toujours propoſé de grandes récompenſes à la vertu; & qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'uſurpation, ils n'euſſent ſans ceſſe oppoſé la digue du deshonneur & du ſupplice: je vois donc que la peine & la récompenſe ſont les deux ſeuls liens par leſquels ils ont pu tenir l'intérêt particulier uni à l'intérêt général: & j'en conclus que les Loix faites pour le bonheur de tous ne

ſeroient obſervées par aucun, ſi les Magiſtrats n'étoient armés de la puiſſance néceſſaire pour en aſſurer l'exécution. Sans cette puiſſance, les Loix, violées par le plus grand nombre, ſeroient avec juſtice, enfreintes par chaque particulier; parce que les Loix n'ayant que l'utilité publique pour fondement, ſitôt que, par une infraction générale, ces Loix deviennent inutiles, dès-lors elles ſont nulles & ceſſent d'être des Loix; chacun rentre en ſes premiers droits; chacun ne prend conſeil que de ſon intérêt particulier, qui lui défend avec raiſon d'obſerver des Loix qui deviendroient préjudiciables à celui qui en ſeroit l'obſervateur unique. Et c'eſt pourquoi, ſi, pour la ſureté des grandes routes, on eût défendu d'y marcher avec des armes; & que, faute de Maréchauſſée, les grands chemins fuſſent infeſtés de voleurs; que cette Loi, par conſéquent, n'eût point rempli ſon objet; je dis qu'un homme pourroit non ſeulement y voyager avec des armes & violer cette convention ou cette Loi ſans injuſtice, mais qu'il ne pourroit même l'obſerver ſans folie.

Après que mon eſprit eſt ainſi, de degrés en degrés, parvenu à ſe former des idées nettes & générales de la Juſtice; après

avoir reconnu qu'elle conſiſte dans l'obſervation exacte des conventions que l'intérêt commun, c'eſt-à-dire, l'aſſemblage de tous les intérêts particuliers, leur a fait faire, il ne reſte à mon eſprit qu'à faire aux Nations l'application de ces idées de la juſtice. Eclairé par les principes ci-deſſus établis, j'apperçois d'abord que toutes les Nations n'ont point fait entr'elles de conventions par leſquelles elles ſe garantiſſent réciproquement la poſſeſſion des Pays qu'elles occupent, & des Biens qu'elles poſſédent. Si j'en veux découvrir la cauſe, ma mémoire, en me retraçant la Carte générale du monde, m'apprend que les Peuples n'ont point fait entr'eux de ces ſortes de conventions; parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt auſſi preſſant que les particuliers; parce que les Nations peuvent ſubſiſter ſans conventions entr'elles, & que les Sociétés ne peuvent ſe maintenir ſans Loix. D'où je conclus que les idées de la juſtice, conſidérée de Nation à Nation, ou de Particulier à Particulier, doivent être extrêmement différentes.

Si l'Egliſe & les Rois permettent la traite des Négres; ſi le Chrétien, qui maudit

au nom de Dieu celui qui porte le trouble & la diſſenſion dans les familles, bénit le négociant qui court la Côte d'Or ou le Sénégal, pour échanger contre des Négres les marchandiſes dont les Africains ſont avides; ſi, par ce commerce, les Européans entretiennent ſans remords des guerres éternelles entre ces Peuples; c'eſt que, ſauf les traités particuliers & des uſages généralement reconnus auxquels on donne le nom de droit des gens, l'Egliſe & les Rois penſent que les Peuples ſont, les uns à l'égard des autres, préciſément dans le cas des premiers hommes avant qu'ils euſſent formé des ſociétés, qu'ils connuſſent d'autres droits que la force & l'adreſſe, qu'il y eût entr'eux aucune convention, aucune loi, aucune propriété, & qu'il pût, par conſéquent, y avoir aucun vol & aucune injuſtice. A l'égard même des traités particuliers que les nations contractent entr'elles, ces traités n'ayant jamais été garantis par un aſſez grand nombre de nations, je vois qu'ils n'ont jamais pu ſe maintenir par la force; & qu'ils ont par conſéquent, comme des loix ſans force, dû ſouvent reſter ſans exécution.

Lorſqu'en appliquant aux nations les idées genérales de la juſtice, mon eſprit

aura réduit la queſtion à ce point, pour découvrir enſuite pourquoi le Peuple qui enfreint les traités faits avec un autre Peuple, eſt moins coupable que le particulier qui viole les conventions faites avec la ſociété, & pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injuſtes deshonorent moins une nation que les vols n'aviliſſent un particulier; il ſuffit de rappeller à ma mémoire la liſte de tous les traités violés de tous les tems & par tous les Peuples : alors je vois qu'il y a toujours une grande probabilité que, ſans égard à ſes traités, toute nation profitera des tems de trouble & de calamités pour attaquer ſes voiſins à ſon avantage, les conquerir, ou du moins les mettre hors d'état de lui nuire. Or chaque nation, inſtruite par l'hiſtoire, peut conſidérer cette probabilité comme aſſez grande, pour ſe perſuader que l'infraction d'un traité, qu'il eſt avantageux de violer, eſt une clauſe tacite de tous les traités qui ne ſont proprement que des trèves; & qu'en ſaiſiſſant, par conſéquent, l'occaſion favorable d'abaiſſer ſes voiſins, elle ne fait que les prévenir; puiſque tous les Peuples, forcés de s'expoſer au reproche d'injuſtice ou au joug de la ſervitude, ſont réduits à l'alter-

native d'être eſclaves ou ſouverains.

D'ailleurs, ſi, dans toute nation, l'état de conſervation eſt un état dans lequel il eſt preſque impoſſible de ſe maintenir; & ſi le terme de l'aggrandiſſement d'un Empire doit, ainſi que le prouve l'hiſtoire des Romains, être regardé comme un préſage preſque certain de ſa décadence; il eſt évident que chaque nation peut même ſe croire d'autant plus autoriſée à ces conquêtes qu'on appelle injuſtes, que, ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux nations contre une troiſiéme, autant de ſureté qu'un particulier en trouve dans la garantie de ſa nation contre un autre particulier, le traité en doit être d'autant moins ſacré que l'exécution en eſt plus incertaine.

C'eſt lorſque mon eſprit a percé juſqu'à cette derniere idée, que je découvre la ſolution du problême de morale que je m'étois propoſé. Alors je ſens que l'infraction des traités, & cette eſpece de brigandage entre les nations, doit, comme le prouve le paſſé, garant en ceci de l'avenir, ſubſiſter juſqu'à ce que tous les peuples, ou du moins le plus grand nombre d'entr'eux, aient fait des conventions générales; juſqu'à ce que les nations, con-

formément au projet de Henri IV. ou de l'Abbé de Saint-Pierre, ſe ſoient réciproquement garanti leurs poſſeſſions, ſe ſoient engagées à s'armer contre le Peuple qui voudroit en aſſujettir un autre, & qu'enfin le hazard ait mis une telle diſproportion entre la puiſſance de chaque état en particulier & celle de tous les autres réunis, que ces conventions puiſſent ſe maintenir par la force, que les Peuples puiſſent établir entr'eux la même police qu'un ſage Légiſlateur met entre les Citoyens, lorſque, par la récompenſe attachée aux bonnes actions, & les peines infligées aux mauvaiſes, il néceſſite les Citoyens à la vertu en donnant à leur probité l'intérêt perſonnel pour appui.

Il eſt donc certain que, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injuſtes, moins contraires aux loix de l'équité, & par conſéquent moins criminelles que les vols entre particuliers, ne doivent point autant deshonorer une nation que les vols deshonorent un Citoyen.

Ce problême moral réſolu, ſi l'on obſerve la marche que mon eſprit a tenu pour le réſoudre, on verra que je me ſuis d'abord rappellé les idées qui m'étoient les plus familieres ; que je les ai comparées

entr'elles, obſervé leurs convenances & leurs diſconvenances rélativement à l'objet de mon examen ; que j'ai enſuite rejetté ces idées, que je m'en ſuis rappellé d'autres ; & que j'ai répété ce même procédé juſqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait préſenté les objets de la comparaiſon deſquels devoit réſulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'eſprit eſt toujours la même, ce que je dis ſur la maniere de découvrir une vérité doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai ſeulement, à ce ſujet, que, pour faire une découverte, il faut néceſſairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on ſe rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner, & qu'en conſéquence on veuille ſavoir ſi tous les hommes bien organiſés ſont réellement doués d'une attention ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'eſprit, lorſqu'il fait la découverte, ou qu'il ſuit ſimplement la démonſtration d'une vérité ; & examiner laquelle de ces opérations ſuppoſe le plus d'attention.

Pour ſuivre la démonſtration d'une propoſition de Géométrie, il eſt inutile de rap-

peller beaucoup d'objets à ſon eſprit; c'eſt au maitre à préſenter aux yeux de ſon élève les objets propres à donner la ſolution du problême qu'il lui propoſe. Mais, ſoit qu'un homme découvre une verité, ſoit qu'il en ſuive la démonſtration, il doit, dans l'un & l'autre cas, obſerver également les rapports qu'ont entr'eux les objets que ſa mémoire ou ſon maître lui préſentent : Or, comme on ne peut, ſans un hazard ſingulier, ſe repréſenter uniquement les idées néceſſaires à la découverte d'une vérité, & n'en conſiderer préciſément que les faces ſous leſquelles on doit les comparer entr'elles; il eſt évident que, pour faire une découverte, il faut rappeller à ſon eſprit une multitude d'idées étrangeres à l'objet de la recherche, & en faire une infinité de comparaiſons inutiles; comparaiſons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc conſommer infiniment plus de tems pour découvrir une vérité, que pour en ſuivre la démonſtration : mais la découverte de cette vérité n'exige en aucun inſtant plus d'effort d'attention que n'en ſuppoſe la ſuite d'une démonſtration.

Si, pour s'en aſſurer, l'on obſerve l'étudiant en Géometrie, on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à conſidé-

rer les figures géométriques que le maître met ſous ſes yeux, que ces objets lui étant moins familiers que ceux que lui préſenteroit ſa mémoire, ſon eſprit eſt à la fois occupé du double ſoin, & de conſidérer ces figures, & de découvrir les rapports qu'elles ont entr'elles ; d'où il ſuit que l'attention néceſſaire pour ſuivre la démonſtration d'une propoſition de Géometrie, ſuffit pour découvrir une vérité. Il eſt vrai que, dans ce dernier cas, l'attention doit être plus continue : mais cette continuité d'attention n'eſt proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs, ſi tous les hommes, comme je l'ai dit plus haut, ſont capables d'apprendre à lire & d'apprendre leur langue, ils ſont tous capables non ſeulement de l'attention vive, mais encore de l'attention continue, qu'exige la découverte d'une verité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas, ou pour connoitre ſes lettres, les aſſembler, en former des ſyllabes, en compoſer des mots ; ou pour unir dans ſa mémoire des objets d'une nature différente, & qui n'ont entr'eux que des rapports arbitraires, comme les mots *Chêne*, *Grandeur*, *Amour* qui n'ont aucun rapport

réel avec l'idée, l'image ou le ſentiment qu'ils expriment? Il eſt donc certain que ſi, par la continuité d'attention, c'eſt-à-dire, par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention, tous les hommes parviennent à graver ſucceſſivement dans leur mémoire tous les mots d'une langue, ils ſont tous doués de la force & de la continuité d'attention néceſſaire pour s'élever à ces grandes idées, dont la découverte les place au rang des hommes illuſtres.

Mais, dira-t-on, ſi tous les hommes ſont doués de l'attention néceſſaire pour exceller dans un genre, lorſque l'inhabitude ne les en a point rendu incapables, il eſt encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres : or, à quelle autre cauſe, ſi ce n'eſt à la perfection plus ou moins grande de l'organiſation, attribuer cette attention plus ou moins facile?

Avant de répondre directement à cette objection, j'obſerverai que l'attention n'eſt pas étrangere à la nature de l'homme; qu'en général, lorſque nous croyons l'attention difficile à ſupporter, c'eſt que nous prenons la fatigue de l'ennui & de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'eſt point d'homme

ſans deſirs, il n'eſt point d'homme ſans attention. Lorſque l'habitude en eſt priſe, l'attention devient même un beſoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'eſt le motif qui nous y détermine. Eſt-ce le beſoin, l'indigence ou la crainte? l'attention eſt alors une peine. Eſt-ce l'eſpoir du plaiſir? l'attention devient alors elle-même un plaiſir. Qu'on préſente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer; l'un eſt un procès verbal, l'autre eſt la lettre d'une maîtreſſe: qui doute que l'attention ne ſoit auſſi pénible dans le premier cas, qu'agréable dans le ſecond? Conſéquemment à cette obſervation, on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'eſt pas néceſſaire, pour cet effet, de ſuppoſer en eux aucune différence d'organiſation: il ſuffit de remarquer qu'en ce genre, la peine de l'attention eſt toujours plus ou moins grande proportionnément au degré plus ou moins grand de plaiſir que chacun regarde comme la recompenſe de cette peine. Or, ſi les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différens, il eſt évident qu'en propoſant à divers hommes le même objet de recompenſe, on ne leur propoſe pas réel-

lement la même récompenſe ; & que, s'ils ſont forcés de faire les mêmes efforts d'attention, ces efforts doivent être, en conſequence, plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc réſoudre le problême d'une attention plus ou moins facile, ſans avoir recours au myſtere d'une inégale perfection dans les organes qui la produiſent. Mais, en admettant même, à cet égard, une certaine différence dans l'organiſation des hommes, je dis qu'en ſuppoſant en eux un deſir vif de s'inſtruire, deſir dont tous les hommes ſont ſuſceptibles, il n'en eſt aucun qui ne ſe trouve alors doué de la capacité d'attention néceſſaire pour ſe diſtinguer dans un art.

En effet, ſi le deſir du bonheur eſt commun à tous les hommes, s'il eſt en eux le ſentiment le plus vif, il eſt évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il eſt en ſa puiſſance de faire : or, tout homme, comme je viens de le prouver, eſt capable du degré d'attention ſuffiſant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc uſage de cette capacité d'attention, lorſque, par la légiſlation de ſon Pays, ſon goût particulier ou ſon éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il ſera, je crois,

difficile de réſiſter à cette concluſion, ſurtout ſi, comme je puis le prouver, il n'eſt pas même néceſſaire, pour ſe rendre ſupérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on eſt capable.

Pour ne laiſſer aucun doute ſur cette vérité, conſultons l'expèrience, interrogeons les gens de lettres : ils ont tous éprouvé que ce n'eſt pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs Poëmes, les plus ſinguliéres ſituations de leurs Romans, & les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philoſophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuſe de certains objets que le hazard ou met ſous leurs yeux, ou préſente à leur mémoire, & de la comparaiſon deſquels ont réſulté ces beaux vers, ces ſituations frappantes & ces grandes idées philoſophiques : idées que l'eſprit conçoit toujours avec plus de promptitude & de facilité, qu'elles ſont plus vraies & plus générales. Or, dans tout ouvrage, ſi ces belles idées, de quelque genre qu'elles ſoient, ſont, pour ainſi dire, le trait du génie ; ſi l'art de les employer n'eſt que l'œuvre du tems & de la patience, & ce qu'on appelle le travail du manœuvre ; il eſt donc certain que le

génie eſt moins le prix de l'attention qu'un don du hazard, qui préſente à tous les hommes de ces idées heureuſes dont celui là ſeul profite qui, ſenſible à la gloire, eſt attentif à les ſaiſir. Si le hazard eſt, dans preſque tous les Arts, généralement reconnu pour l'Auteur de la plûpart des découvertes ; & ſi, dans les Sciences ſpéculatives, ſa puiſſance eſt moins ſenſiblement apperçue, elle n'en eſt peut-être pas moins réelle ; il n'en préſide pas moins à la découverte des plus belles idées. Auſſi ne ſont elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention ; & peut-on aſſurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la maniere de les exprimer, & l'art de paſſer d'un ſujet à l'autre (*b*) eſt, ſans contredit, beaucoup plus fatigante ; & qu'enfin la plus pénible de toutes eſt celle que ſuppoſe la comparaiſon des objets qui ne nous ſont point familiers. C'eſt pourquoi le Philoſophe, capable de ſix ou ſept heures des plus hautes méditations, ne pourra, ſans une fatigue extrême d'attention, paſſer ces ſix à ſept heures, ſoit à l'examen d'une procédure,

(*b*) *Tantum ſeries juncturaque pollet.*

ſoit à copier fidélement & correctement un manuſcrit; & c'eſt pourquoi les commencemens de chaque Science ſont toujours épineux. Auſſi n'eſt-ce qu'à l'habitude que nous avons de conſidérer certains objets que nous devons non-ſeulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaiſon juſte & rapide que nous faiſons de ces objets entr'eux. Voilà pourquoi, du premier coup d'œil, le Peintre apperçoit dans un tableau des défauts de deſſein ou de coloris, inviſibles aux yeux ordinaires; pourquoi le Berger, accoûtumé à conſidérer ſes moutons, découvre entr'eux des reſſemblances & des différences qui les lui font diſtinguer; & pourquoi l'on n'eſt proprement le maître que des matieres que l'on a long-tems méditées. C'eſt à l'application, plus ou moins conſtante, avec laquelle nous examinons un ſujet, que nous devons les idées ſuperficielles ou profondes que nous avons ſur ce même ſujet. Il ſemble que les ouvrages long-tems médités & longs à compoſer, en ſoient plus forts de choſes; & que, dans les ouvrages d'eſprit, comme dans la Mécanique, on gagne en force ce que l'on perd en tems.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon ſujet, je répéterai donc que, ſi l'attention la plus pénible eſt celle que ſuppoſe la comparaiſon des objets qui nous ſont peu familiers, & ſi cette attention eſt préciſément de l'eſpéce de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous, par conſéquent, ſont doués d'une force & d'une continuité d'attention ſuffiſante pour s'élever au rang des hommes illuſtres.

Il ne me reſte, pour derniere preuve de cette vérité, qu'à rappeller ici que l'erreur, comme je l'ai dit dans mon premier diſcours, toujours accidentelle, n'eſt point inhérente à la nature particuliere de certains eſprits; que tous nos faux jugemens ſont l'effet, ou de nos paſſions, ou de notre ignorance: d'où il ſuit que tous les hommes ſont, par la nature, doués d'un eſprit également juſte; & qu'en leur préſentant les mêmes objets, ils en porteroient tous les mêmes jugemens. Or, comme ce mot d'*eſprit juſte*, pris dans ſa ſignification étendue, renferme toutes ſortes d'eſprit, le réſultat de ce que j'ai dit ci deſſus, c'eſt que tous les hommes que j'appelle bien organiſés étant nés avec

l'eſprit juſte, ils ont tous en eux la puiſſance phyſique de s'élever aux plus hautes idées (*c*).

Mais, répliquera-t'on, pourquoi donc voit-on ſi peu d'hommes illuſtres? C'eſt que l'étude eſt une petite peine ; c'eſt que, pour vaincre le dégoût de l'étude, il faut, comme je l'ai déjà inſinué, être animé d'une paſſion.

Dans la premiere jeuneſſe, la crainte des châtimens ſuffit pour forcer les jeunes gens à l'étude : mais, dans un âge plus avancé où l'on n'éprouve pas les mêmes traitemens, il faut alors, pour s'expoſer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une paſſion telle, par exemple, que l'amour de la gloire. La force de notre attention eſt alors proportionnée à la force

---

(*c*) Il faut toujours ſe reſſouvenir, comme je l'ai dit dans mon ſecond diſcours, que les idées ne ſont en ſoi, ni hautes ni grandes, ni petites; que ſouvent la découverte d'une idée, qu'on appelle petite, ne ſuppoſe pas moins d'eſprit que la découverte d'une grande; qu'il en faut quelquefois autant pour ſaiſir finement le ridicule d'un homme, que pour appercevoir le vice d'un gouvernement; & que, ſi l'on donne par préference le nom de grandes aux découvertes du dernier genre, c'eſt qu'on ne déſigne jamais, par les épithétes de *hautes*, de *grandes* & de *petites*, que des idées plus ou moins généralement intéreſſantes,

de notre paſſion. Conſidérons les enfans: s'ils font dans leur langue naturelle des progrès moins inégaux que dans une langue étrangere, c'eſt qu'ils y ſont excités par des beſoins à peu près pareils; c'eſt-à-dire, & par la gourmandiſe, & par l'amour du jeu, & par le déſir de faire connoître les objets de leur amour & de leur averſion: or, des beſoins à peu près pareils, doivent produire des effets à peu près égaux. Au contraire, comme les progrès dans une langue étrangere dépendent & de la méthode dont ſe ſervent les Maîtres, & de la crainte qu'ils inſpirent à leurs Ecoliers, & de l'intérêt que les Parens prennent aux études de leurs Enfans; on ſent que des progrès dépendant de cauſes ſi variées qui agiſſent & ſe combinent ſi diverſement, doivent, par cette raiſon, être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'eſprit qu'on remarque entre les hommes dépend, peut-être du deſir inégal qu'ils ont de s'inſtruire. Mais, dira-t'on, ce deſir eſt l'effet d'une paſſion: or, ſi nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos paſſions, il s'enſuit que l'eſprit doit, en conſéquence, être conſidéré comme un don de la nature.

C'eſt à ce point, véritablement délicat & déciſif, que ſe réduit toute cette queſtion. Pour la réſoudre, il faut connoître & les paſſions & leurs effets, & entrer, à ce ſujet, dans un examen profond & détaillé.

CHAPITRE V.

Des forces qui agiſſent ſur notre ame.

L'Expérience ſeule peut nous découvrir quelles ſont ces forces. Elle nous apprend que la pareſſe eſt naturelle à l'homme ; que l'attention le fatigue & le peine (*a*), qu'il gravite ſans ceſſe vers le repos, comme les corps vers un centre ; qu'attiré ſans ceſſe vers ce centre, il s'y tiendroit fixement attaché, s'il n'en étoit

---

(*a*) Les Hottentots ne veulent ni raiſonner, ni penſer : *Penſer*, diſent-ils, *eſt le fleau de la vie.* Que de Hottentots parmi nous !

Ces Peuples ſont entiérement livrés à la pareſſe : pour ſe ſouſtraire à toute ſorte de ſoins, d'occupations, ils ſe privent de tout ce dont ils peuvent abſolument ſe paſſer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penſer & pour travailler ; ils ſe laiſſeroient plûtôt mourir de faim, que de faire la caſſave, ou de faire bouillir la marmitte. Leurs femmes font tout : ils travaillent ſeulement de deux jours l'un, deux heures à la terre ; ils paſſent le reſte du tems à rêver dans leurs hamachs. Veut-on acheter leur lit ? ils le vendent le matin à bon marché ; ils ne ſe donnent pas la peine de penſer qu'ils en auront beſoin le ſoir.

à chaque inſtant repouſſé par deux ſortes de forces qui contrebalancent en lui celles de la pareſſe & de l'inertie, & qui lui ſont communiquées l'une par les paſſions fortes, & l'autre par la haine de l'ennui.

L'ennui eſt, dans l'univers, un reſſort plus général & plus puiſſant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs, c'eſt ſans contredit la moindre; mais enfin, c'en eſt une. Le deſir du bonheur nous fera toujours regarder l'abſence du plaiſir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle néceſſaire qui ſépare les plaiſirs vifs, toujours attachés à la ſatisfaction des beſoins phyſiques, fut rempli par quelques unes de ces ſenſations qui ſont toujours agréables lorſqu'elles ne ſont pas douloureuſes. Nous ſouhaiterions donc, par des impreſſions toujours nouvelles, être à chaque inſtant avertis de notre exiſtence; parce que chacun de ces avertiſſemens eſt pour nous un plaiſir. Voilà pourquoi le ſauvage, dès qu'il a ſatisfait ſes beſoins, court au bord d'un ruiſſeau, où la ſucceſſion rapide des flots, qui ſe pouſſent l'un l'autre, font à chaque inſtant ſur lui des impreſſions nouvelles: voilà pourquoi nous préferons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos; voilà pourquoi

l'on dit proverbialement, *Le feu fait compagnie*, c'eſt-à dire, qu'il nous arrache à l'ennui.

C'eſt ce beſoin d'être remué, & l'eſpece d'inquiétude que produit dans l'ame l'abſence d'impreſſion, qui contient, en partie, le principe de l'inconſtance & de la perfectibilité de l'eſprit humain ; & qui, le forçant à s'agiter en tout ſens, doit, après la révolution d'une infinité de ſiecles, inventer, perfectionner les arts & les ſciences, & enfin amener la décadence du goût (*b*).

En effet, ſi les impreſſions nous ſont d'autant plus agréables qu'elles ſont plus vives, & ſi la durée d'une même impreſſion en émouſſe la vivacité, nous devons donc être avides de ces impreſſions neuves, qui produiſent dans notre ame le plaiſir de la ſurpriſe : les Artiſtes, jaloux

---

(*b*) C'eſt, peut-être, en comparant la marche lente de l'eſprit humain avec l'état de perfection où ſe trouvent maintenant les Arts & les Sçiences, qu'on pourroit juger de l'ancienneté du monde. L'on feroit, ſur ce Plan, un nouveau ſyſtême de Chronologie, du moins auſſi ingénieux que ceux qu'on a juſqu'à préſent donnes : mais l'execution de ce Plan demanderoit beaucoup de fineſſe & de ſagacité d'eſprit de la part de celui qui l'entreprendroit.

de nous plaire & d'exciter en nous ces sortes d'impressions, doivent donc, après avoir en partie épuisé les combinaisons du beau, y substituer le singulier, que nous préferons au beau, parce qu'il fait sur nous une impression plus neuve, & par conséquent plus vive. Voilà, dans les nations policées, la cause de la décadence du goût.

Pour connoître encore mieux tout ce que peut sur nous la haine de l'ennui, & quelle est quelquefois l'activité de ce principe (*c*), qu'on jette sur les hommes un œil

(*c*) L'ennui, il est vrai, n'est pas ordinairement fort inventif; son ressort n'est certainement pas assez puissant pour nous faire executer de grandes entreprises, & sur-tout pour nous faire acquérir de grands talens. L'ennui ne produit point de Lycurge, de Pélopidas, d'Homere, d'Archimede, de Milton; & l'on peut assurer que ce n'est pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes. Cependant ce ressort opere souvent de grands effets. Il suffit quelquefois pour armer les Princes, les entraîner dans les combats; &, quand le succès favorise leurs premieres entreprises, il en peut faire des Conquérans. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende nécessaire. Charles XII., le seul des Héros qui ait toujours été insensible aux plaisirs de l'amour & de la table, étoit peut-

œil obſervateur ; & l'on ſentira que c'eſt la crainte de l'ennui qui fait agir & penſer la plûpart d'entr'eux ; que c'eſt pour s'arracher à l'ennui qu'au riſque de recevoir des impreſſions trop fortes & par conſéquent deſagréables, les hommes recherchent avec le plus grand empreſſement tout ce qui peut les remuer fortement ; que c'eſt ce deſir qui fait courir le Peuple à la Grève & les gens du monde au théâtre ; que c'eſt ce même motif qui, dans une dévotion triſte, & juſques dans les exercices auſteres de la pénitence, fait ſouvent chercher aux vieilles femmes un remede à l'ennui : car Dieu, qui, par toutes ſortes de moyens, cherche à ramener le pécheur à lui, ſe ſert ordinairement, avec elles, de celui de l'ennui.

Mais c'eſt ſur-tout dans les ſiecles où les grandes paſſions ſont miſes à la chaîne, ſoit par les mœurs, ſoit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus

---

peut-être, en partie, déterminé par ce motif. Mais, ſi l'ennui peut faire un Héros de cette eſpéce, il ne fera jamais de Céſar, ni de Cromwel : il falloit une grande paſſion pour leur faire faire les efforts d'eſprit & de talent néceſſaires pour franchir l'eſpace qui les ſéparoit du Trône.

grand rôle : il devient alors le mobile universel.

Dans les Cours, autour du trône, c'eſt la crainte de l'ennui jointe au plus foible degré d'ambition, qui fait, des courtiſans oiſifs, de petits ambitieux, qui leur fait concevoir de petits deſirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits crimes, pour obtenir de petites places proportionnées à la petiteſſe de leurs paſſions ; qui fait des Séjan, & jamais des Octaves ; mais qui, d'ailleurs, ſuffit pour s'élever juſqu'à ces poſtes où l'on jouit, à la vérité, du privilege d'être inſolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles ſont, ſi je l'oſe dire, & les forces actives & les forces d'inertie qui agiſſent ſur notre ame. C'eſt pour obéir à ces deux forces contraires qu'en général nous ſouhaitons d'être remués, ſans nous donner la peine de nous remuer : c'eſt par cette raiſon que nous voudrions tout ſavoir, ſans nous donner la peine d'apprendre : c'eſt pourquoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raiſon, qui, dans tous les cas, nous impoſeroit la fatigue de l'examen, les hommes acceptent indifféremment, en entrant dans le monde, toutes les idées

vraies ou fauſſes qu'on leur préſente (*d*); & pourquoi enfin porté, par le flux & reflux des préjugés, tantôt vers la ſageſſe

---

(*d*) La crédulité dans les hommes eſt, en partie, l'effet de leur pareſſe. On a l'habitude de croire une choſe abſurde : on en ſoupçonne la fauſſeté ; mais, pour s'en aſſurer pleinement, il faudroit s'expoſer à la fatigue de l'examen ; on veut ſe l'épargner, & l'on aime mieux croire que d'examiner. Or, dans cette ſituation de l'ame, des preuves convaincantes de la fauſſeté d'une opinion nous paroiſſent toujours inſuffiſantes. Il n'eſt point alors de raiſonnemens ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple tiré de la Rélation du Tonquin par Marini, Romain. „ On vouloit, dit cet Auteur, donner une Réli- „ gion aux Tonquinois ; on choiſit celle du Philoſophe „ Rama, nommé Thic-ca, au Tonquin. Voici l'ori- „ gine ridicule qu'on lui donne & qu'ils croient.

„ Un jour la Mere du Dieu Thic-ca vit en ſonge un „ Eléphant blanc qui s'engendroit myſtérieuſement „ dans ſa bouche, & lui ſortoit par le côté gauche. „ Le ſonge fait, il ſe réaliſe, elle accouche de Thic- „ ca. Auſſi-tôt qu'il voit le jour, il fait mourir ſa „ mere ; fait ſept pas, marquant le Ciel avec un doigt „ & la terre avec l'autre. Il ſe glorifie d'être l'unique „ ſaint tant dans le Ciel que ſur la terre. A dix-ſept „ ans, il ſe marie à trois femmes ; à dix-neuf, il aban- „ donne ſes femmes & ſon fils, ſe retire ſur une mon- „ tagne où deux Démons, nommés A-la-la & Ca-la- „ la, lui ſervent de maîtres. Il ſe préſente enſuite au „ Peuple, en eſt reçu, non comme Docteur, mais en „ qualité

& tantôt vers la folie, raiſonnable ou fou par hazard, l'eſclave de l'opinion eſt également inſenſé aux yeux du Sage, ſoit

---

„ qualité de Pagode ou d'Idole. Il a quatre vingt „ mille Diſciples, entre leſquels il en choiſit cinq „ cens, nombre qu'il réduit enſuite à cent, puis à „ dix qui ſont appellés les dix grands. Voilà ce „ qu'on raconte aux Tonquinois & ce qu'ils croient, „ quoi qu'avertis par une tradition ſourde, que ces „ dix grands étoient ſes amis, ſes confidens, & les „ ſeuls qu'il ne trompât point; qu'après avoir prêché „ ſa Doctrine pendant quarante-neuf ans, ſe ſentant „ près de ſa fin, il aſſembla tous ſes Diſciples, & „ leur dit : *Je vous ai trompé juſqu'à ce jour : je ne „ vous ai débité que des fables : la ſeule vérité que je „ puiſſe vous enſeigner, c'eſt que tout eſt ſorti du néant, „ & que tout y doit rentrer. Je vous conſeille cependant „ de me garder le ſecret, de vous ſoumettre extérieure- „ ment à ma réligion : c'eſt l'unique moyen de tenir les „ Peuples dans votre dépendance.*" Cette confeſſion de foi de Thic-ca, au lit de la mort, eſt aſſez généralement ſue au Tonquin, & cependant le culte de cet Impoſteur ſubſiſte, parce qu'on croit volontiers ce qu'on eſt dans l'habitude de croire. Quelques ſubtilités ſcholaſtiques, auxquelles la pareſſe donne toujours force de preuve, ont ſuffi aux Diſciples de Thic-ca pour jetter des nuages ſur cette confeſſion, & entretenir les Tonquinois dans leur croyance. Ces mêmes Diſciples ont écrit cinq mille volumes ſur la vie & la doctrine de ce Thic-ca. Ils y ſoutiennent qu'il a fait des miracles; qu'incontinent après ſa naiſſance, il

prit

qu'il ſoutienne une vérité, ſoit qu'il avance une erreur. C'eſt un aveugle qui nomme par hazard la couleur qu'on lui préſente.

---

prit quatre-vingt mille fois des formes differentes, & que ſa derniere tranſmigration fut en éléphant blanc : & c'eſt à cette origine qu'on doit rapporter le reſpect qu'on a, dans l'Inde, pour cet animal. De tous les titres, celui de Roi de l'Eléphant blanc eſt le plus eſtimé des Rois; celui de Siam porte le nom de Roi de l'Eléphant blanc. Les Diſciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a ſix mondes ; qu'on ne meurt dans celui-ci que pour renaître dans un autre ; que le juſte paſſe ainſi d'un monde à l'autre ; & qu'après cette caravanne, la roue retourne à ſon point, & qu'il recommence à renaître en ce monde-ci, d'où il ſort pour la ſeptiéme fois très-pur, très-parfait : & qu'alors, parvenu au dernier période de l'immutabilité, il ſe trouve en poſſeſſion de la qualité de Pagode ou d'Idole. Ils admettent un Paradis & un Enfer, dont on ſe tire, comme dans la plûpart des fauſſes Réligions, en reſpectant les Bonzes, en leur faiſant des charités & en bâtiſſant des Monaſteres. Ils racontent, au ſujet du Démon, qu'il eut un jour diſpute avec l'Idole du Tonquin, pour ſavoir lequel des deux ſeroit le maître de la terre. Le Démon convint, avec l'Idole, que tout ce qu'elle mettroit ſous ſa robe lui appartiendroit. L'Idole fit faire une robe ſi grande, qu'elle en couvrit toute la terre; en ſorte que le Démon fut obligé de ſe retirer ſur la mer, d'où il revient quelquefois : mais il fuit, dès qu'il voit l'enſeigne de l'Idole.

On ne ſait ſi ces Peuples ont eu autrefois quelques notions

On voit donc que ce ſont les paſſions & la haine de l'ennui qui communiquent à l'ame ſon mouvement, qui l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos, & qui lui font ſurmonter cette force d'inertie à laquelle elle eſt toujours prête à céder.

Quelque certaine que paroiſſe cette propoſition, comme en morale, ainſi qu'en phyſique, c'eſt toujours ſur des faits qu'il faut établir ſes opinions, je vais, dans les Chapitres ſuivans, prouver, par des exemples, que ce ſont uniquement les paſſions fortes qui font exécuter ces actions courageuſes, & concevoir ces idées grandes qui ſont l'étonnement & l'admiration de tous les ſiecles.

---

notions confuſes de notre Réligion : mais un des premiers articles de la Réligion de Thic-ca, c'eſt qu'il eſt une Idole qui ſauve les hommes, & qui ſatisfait pleinement pour leurs péchés; & que, pour mieux compatir aux miſeres de l'homme, l'Idole en avoit pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en eſt qui ont la même doctrine, & croient que leur Dieu s'eſt rendu viſible à leur Nation, en prenant la figure du plus beau d'entr'eux. Mais la plûpart des Hottentots traitent ce dogme de viſion; & prétendent que c'eſt faire jouer à leur Dieu un rôle indigne de Sa Majeſté, que de le métamorphoſer en homme. Au reſte, ils ne lui rendent aucun culte : ils diſent que Dieu eſt bon, & qu'il ne ſe ſoucie pas de nos prieres.

CHAPITRE VI.

De la puiſſance des paſſions.

LEs paſſions ſont, dans le moral, ce que, dans le phyſique, eſt le mouvement; il crée, anéantit, conſerve, anime tout, & ſans lui tout eſt mort: ce ſont elles auſſi qui vivifient le monde moral. C'eſt l'avarice qui guide les vaiſſeaux à travers les Deſerts de l'Océan; l'orgueil, qui comble les Vallons, applanit les Montagnes, s'ouvre des routes à travers les Rochers, éleve les Pyramides de Memphis, creuſe le Lac Mœris & fond le Coloſſe de Rhodes. L'amour tailla, dit on, le crayon du premier Deſſinateur. Dans un pays où la révélation n'avoit point pénêtré, ce fut encore l'amour, qui, pour flater la douleur d'une veuve éplorée par la mort de ſon jeune époux, lui découvrit le ſyſtême de l'immortalité de l'ame. C'eſt l'enthouſiaſme de la reconnoiſſance qui mit au rang des Dieux les bienfaiteurs de l'humanité, qui inventa les fauſſes religions & les ſuperſtitions, qui toutes n'ont

pas pris leur ſource dans des paſſions auſſi nobles que l'amour & la reconnoiſſance.

C'eſt donc aux paſſions fortes qu'on doit l'invention & les merveilles des Arts: elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'eſprit, & le reſſort puiſſant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais, avant que de paſſer outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *paſſion forte*. Si la plûpart des hommes parlent ſans s'entendre, c'eſt à l'obſcurité des mots qu'il faut s'en prendre; c'eſt à cette cauſe (*a*) qu'on peut

(*a*) Sous le mot *rouge*, par exemple, ſi l'on comprend depuis l'écarlate juſqu'au couleur de chair, ſuppoſons deux hommes, dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate, & l'autre que du couleur de chair: le premier dira, avec raiſon, que le rouge eſt une couleur vive; lorſque l'autre, au contraire, ſoutiendra que c'eſt une couleur tendre. Par la même raiſon, deux hommes peuvent, ſans s'entendre prononcer le mot de *vouloir*, puiſque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible degré de volonté juſqu'à cette volonté efficace qui triomphe de tous les obſtacles. Il en eſt du mot de *paſſion* comme de celui d'eſprit: il change de ſignification ſelon ceux qui le prononcent. Un homme regardé comme médiocre dans une Société compoſée de gens de peu d'eſprit, eſt ſurement un ſot: il n'en eſt pas ainſi de celui qui paſſe pour un homme

attribuer la prolongation du miracle opéré à la Tour de Babel.

J'entends, par ce mot de *paſſion forte*, une paſſion dont l'objet ſoit ſi néceſſaire à notre bonheur, que la vie nous ſoit inſupportable ſans la poſſeſſion de cet objet. Telle eſt l'idée qu'Omar ſe formoit des paſſions, lorſqu'il dit: *Qui que tu ſois, qui, amoureux de la liberté, veux être riche ſans bien, puiſſant ſans ſujets, ſujet ſans maître; oſe mépriſer la mort: les Rois trembleront devant toi, toi ſeul ne craindras perſonne.*

Ce ſont, en effet, les paſſions ſeules qui, portées à ce degré de force, peuvent exécuter les plus grandes actions, & braver les dangers, la douleur, la mort & le Ciel même.

Dicéarque, Général de Philippe, éleve, en préſence de ſon Armée, deux Autels, l'un à l'Impiété, l'autre à l'Injuſtice, y ſacrifie & marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'aſſaſſinat de Céſar, l'amour conjugal, uni à la paſſion

---

me médiocre parmi les gens du premier ordre; le choix de ſa Société prouve ſa ſupériorité ſur les hommes ordinaires. C'eſt un Rhétoricien médiocre qui ſeroit le premier dans toute autre Claſſe.

d'un noble orgueil, engage Porcie à s'ouvrir la cuiſſe, à montrer ſa bleſſure à ſon mari, lui diſant: *Brutus, tu médites & tu me caches un grand deſſein. Je ne t'ai juſqu'à préſent fait aucune queſtion indiſcrete; je ſavois cependant que notre Sexe, foible par lui-même, ſe fortifioit par le commerce des hommes ſages & vertueux, que j'étois Fille de Caton & Femme de Brutus: mais mon amour timide m'a fait défier de ma foibleſſe. Tu vois l'eſſai de mon courage: juge ſi je ſuis digne de ton ſecrêt, maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur.*

C'eſt la paſſion de l'honneur & le fanatiſme philoſophique qui pouvoient ſeuls, au milieu des ſupplices, engager la Pytagoricienne Timicha à ſe couper la langue avec les dents, pour ne point s'expoſer à réveler les ſecrêts de ſa Secte.

Lorſqu'accompagné de ſon Gouverneur, Caton, jeune encore, monte au Palais de Sylla, & qu'à l'aſpect des têtes ſanglantes des proſcrits, il demande le nom du monſtre qui avoit aſſaſſiné tant de Romains: C'eſt Sylla, lui dit-on. *Quoi? Sylla les égorge, & Sylla vit encore?* Le nom ſeul de Sylla, lui replique-t'on, déſarme le bras de nos Citoyens *O Rome!* s'écrie alors Caton, *que ton deſtin eſt déplorable, ſi, dans*

la vaſte enceinte de tes murs, tu ne renfermes pas un homme vertueux, & ſi tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un foible enfant! A ces mots, ſe tournant vers ſon Gouverneur, *Donne-moi*, lui dit-il, *ton épée; je la cacherai ſous ma robe, j'approcherai de Sylla, je l'égorgerai. Caton vit, Rome eſt libre encore* (*b*).

En quels climats cet amour vertueux de la Patrie n'a-t'il point exécuté d'actions héroïques? A la Chine, un Empereur, pourſuivi par les armes victorieuſes d'un Citoyen, veut ſe ſervir du reſpect ſuperſtitieux qu'en ce Pays un fils a pour les ordres de ſa Mere, pour contraindre ce Citoyen à déſarmer. Député vers cette Mere, un Officier de l'Empereur vient, le poignard à la main, lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéïr. *Ton*

(*b*) C'eſt ce même Caton qui, retiré à Utique, répondit à ceux qui le preſſoient de conſulter l'Oracle de Jupiter Hammon: *Laiſſons les Oracles aux femmes, aux lâches & aux ignorans. L'homme de courage, indépendant des Dieux, ſait vivre & mourir de lui-même: il ſe préſente également à ſa deſtinée, ſoit qu'il la connoiſſe ou qu'il l'ignore.*

Céſar enlevé par des Pirates, conſerve ſon audace, & les menace de la mort à laquelle il les condamne en abordant.

Maître, lui répondit-elle avec un ſouris amer, *ſe ſeroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites, mais ſacrées, qui uniſſent les Peuples aux Souverains, par leſquelles les Peuples s'engagent à obéïr & les Rois à les rendre heureux? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un Tyran, apprends d'une Femme ce qu'en pareil cas on doit à ſa Patrie.* A ces mots, arrachant le poignard des mains de l'Officier, elle ſe frappe, & lui dit : *Eſclave, s'il te reſte encore quelque vertu, porte à mon Fils ce poignard ſanglant; dis-lui qu'il venge ſa Nation, qu'il puniſſe le Tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi, plus rien à ménager : il eſt maintenant libre d'être vertueux.* (c)

(c) La paſſion du devoir animoit pareillement la Mere d'Abdallah, lorſque ſon fils abandonné de ſes amis, aſſiégé dans un Château & preſſé d'accepter la Capitulation honnorable que lui offroient les Syriens, alla conſulter ſa mere ſur le parti qu'il avoit à prendre. Il reçut cette réponſe. *Mon fils, lorſque tu pris les armes contre la Maiſon d'Ommiah, crus-tu ſouvenir le parti de la juſtice & de la vertu? .... Oui*, lui repondit-il. *Eh bien*, repliqua-t'elle, *qu'y a-t'il à délibérer? Ne ſais tu pas que ſe rendre à la crainte eſt d'un lâche? Veux-tu être le mépris des Ommiahs; & qu'on diſe qu'ayant*

Si le noble orgueil, la paſſion du patriotiſme & de la gloire, déterminent les Citoyens à des actions ſi courageuſes, quelle conſtance & quelle force les paſſions n'inſpirent-elles point à ceux qui veulent s'illuſtrer dans les Sciences & les Arts, & que Cicéron nomme des *héros paiſibles*? C'eſt le déſir de la gloire, qui ſur la cîme glacée des Cordelieres, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'Aſtronome; qui, pour cueillir des plantes, conduit le Botaniſte ſur le bord des précipices; qui jadis guidoit

---

qu'ayant à choiſir entre la vie & ton devoir, c'eſt la vie que tu as préférée.

C'eſt cette même paſſion de la gloire qui, lorſque l'Armée Romaine mal vêtue & tranſie de froid alloit ſe débander, amena au ſecours de Septime Sévere le Philoſophe Antiochus, qui ſe dépouille devant l'armée, ſe jette dans un monceau de neige, & ramene, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir.

Un jour qu'on exhortoit Thraſea à faire quelques ſoumiſſions à Néron: *Quoi!* dit-il, *pour prolonger ma vie de quelques jours, je m'abaiſſerois juſques-là? Non. La mort eſt une dette: je veux l'acquitter en homme libre, & non la payer en eſclave.*

Dans un inſtant d'emportement, où Veſpaſien menaçoit Helvidius de la mort, il en reçut cette réponſe: *Vous ai-je dit que je fuſſe immortel? vous ferez votre métier de Tyran, en me donnant la mort: moi celui de Citoyen, en la recevant ſans trembler.*

les jeunes amateurs des Sciences dans l'Egypte, l'Ethiopie & juſques dans les Indes, pour y voir les Philoſophes les plus célebres, & puiſer dans leur converſation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même paſſion n'avoit-elle pas ſur Démoſthène qui, pour perfectionner ſa prononciation, s'arrêtoit ſur le rivage de la Mer, où, la bouche remplie de cailloux, il haranguoit tous les jours les flots mutinés! C'eſt ce même deſir de la gloire, qui, pour faire contracter aux jeunes Pythagoriciens l'habitude du recueillement & de la méditation, leur impoſoit un ſilence de trois ans ; qui, pour ſouſtraire Démocrite (*d*) aux diſtractions du monde, le renfermoit dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités préciſes dont la découverte, toujours ſi difficile, eſt toujours ſi peu eſtimée des hommes: c'eſt par elle enfin que, pour ſe donner tout entier à la Philoſophie, Héraclite ſe détermine à céder à ſon frere cadet le Trône d'Ephèſe, (*e*) où l'ap-

(*d*) Démocrite étoit né riche, mais il ne ſe crut pas en droit de mépriſer l'eſprit, & de vivre dans une honorable ſtupidité.

(*e*) Miſon, fils du Tyran de Chênes, renonça pareille-

pelloit le droit d'aîneſſe ; que pour conſerver toutes ſes forces, l'athlete ſe prive des plaiſirs de l'amour : c'eſt elle encore qui forçoit certains Prêtres des anciens, dans l'eſpoir de ſe rendre plus recommendables, à renoncer à ces mêmes plaiſirs, ſans avoir ſouvent, comme diſoit plaiſamment Boindin, d'autre recompenſe de leur continence que la tentation perpetuelle qu'elle procure.

J'ai fait voir que c'eſt aux paſſions que nous devons ſur la terre preſque tous les objets de notre admiration ; qu'elles nous font braver les dangers, la douleur, la mort, & nous portent aux réſolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occaſions délicates, ce ſont elles ſeules qui, volant au ſecours des grands hommes, peuvent leur inſpirer ce qu'il y a de mieux à dire & à faire.

Qu'on ſe rappelle à ce ſujet la célebre & courte harangue d'Annibal à ſes ſoldats le jour de la bataille du Teſin ; & l'on ſen-

---

reillement au Sceptre de ſon Pere ; &, libre de toute charge, il ſe retiroit dans des lieux eſcarpés & ſolitaires, ou, ſans jamais parler à perſonne, il ſe nourriſſoit de réflexions profondes,

tira que ſa haine pour les Romains & ſa paſſion pour la gloire pouvoient ſeules la lui inſpirer : *Compagnons*, leur dit-il, *le Ciel m'annonce la victoire. C'eſt aux Romains, non à vous, de trembler. Jettez les yeux ſur ce champ de bataille, nulle retraite ici pour les lâches : nous périſſons tous, ſi nous ſommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe ? Quel ſigne plus ſenſible de la protection des Dieux ? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes paſſions n'animaſſent Sylla, lorſque Craſſus lui ayant demandé une eſcorte pour aller faire de nouvelles levées dans le Pays des Marſes, Sylla lui répond : *Si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour eſcorte ton Pere, tes Freres, tes Parens, tes Amis, qui, maſſacrés par les Tyrans, crient vengeance & l'attendent de toi.*

Lorſque les Macédoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licentier, c'eſt l'orgueil & l'amour de la gloire qui dictent à ce Héros cette fiere réponſe : *Allez, ingrats, fuyez, lâches; je dompterai l'Univers ſans vous : Alexandre trouvera des ſujets & des ſoldats partout où il y aura des hommes.*

De ſemblables diſcours ſont toujours pronon-

prononcés par des gens paſſionnés. L'eſprit même, en pareil cas, ne peut jamais ſuppléer au ſentiment. On ignore toujours la langue des paſſions qu'on n'éprouve pas.

Au reſte, ce n'eſt pas dans un Art tel que l'éloquence, c'eſt en tout genre que les paſſions doivent être regardées comme le germe productif de l'eſprit: ce ſont elles qui, entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, ſtériles dans des ames froides, ſeroient ſemblables à la ſemence jettée ſur la pierre.

Ce ſont les paſſions qui, fixant fortement notre attention ſur l'objet de nos deſirs, nous le fait conſidérer ſous des aſpects inconnus aux autres hommes; & qui font, en conſéquence, concevoir & exécuter aux Héros ces entrepriſes hardies, qui, juſqu'à ce que la réuſſite en ait prouvé la ſageſſe, paroiſſent folles, & doivent réellement paroître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le Cardinal de Richelieu, l'ame foible trouve de l'impoſſibilité dans le projet le plus ſimple, lorſque le plus grand paroît facile à l'ame forte; devant celle-ci les Montagnes s'a-

baiſſent, lorſqu'aux yeux de celle-là les buttes ſe métamorphoſent en montagnes.

Ce ſont, en effet, les fortes paſſions, qui, plus éclairées que le bon ſens, peuvent ſeules nous apprendre à diſtinguer l'extraordinaire de l'impoſſible que les gens ſenſés confondent preſque toujours enſemble ; parce que, n'étant point animés de paſſions fortes, ces gens ſenſés ne ſont jamais que des hommes médiocres : propoſition que je vais prouver, pour faire ſentir toute la ſupériorité de l'homme paſſionné ſur les autres hommes, & montrer qu'il n'y a réellement que les grandes paſſions qui puiſſent enfanter les grands hommes.

CHAPITRE VII.

De la ſupériorité d'eſprit des gens paſſionnés ſur les gens ſenſés.

AVant le ſuccès, ſi les grands génies en tout genre ſont preſque toujours traités de fous par les gens ſenſés, c'eſt que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent pas même ſoupçonner l'exiſtence des moyens dont ſe ſervent les grands hommes pour operer les grandes choſes.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire, juſqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorſque Parménion, preſſé par Alexandre d'ouvrir un avis ſur les propoſitions de paix que faiſoit Darius, lui dit, *Je les accepterois, ſi j'étois Alexandre*; qui doute, avant que la victoire eût juſtifié la témérité apparente du Prince, que l'avis de Parménion ne parût plus ſage aux Macédoniens que la réponſe d'Alexandre, *Et moi auſſi, ſi j'étois Parménion*? L'un eſt d'un homme commun & ſenſé, & l'autre d'un homme extraordi-

naire. Or, il eſt plus d'hommes de la premiere que de la ſeconde claſſe. Il eſt donc évident que, ſi, par de grandes actions, le fils de Philippe ne ſe fût pas déjà attiré le reſpect des Macédoniens, & ne les eût pas accoutumés aux entrepriſes extraordinaires, ſa réponſe leur eût abſolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif & dans le ſentiment intérieur que ce Héros devoit avoir de la ſuperiorité de ſon courage & de ſes lumieres, de l'avantage que l'une & l'autre de ces qualités lui donnoient ſur des Peuples efféminés & mous, tels que les Perſes, & dans la connoiſſance enfin qu'il avoit & du caractere des Macédoniens & de ſon empire ſur leurs eſprits, & par conſéquent de la facilité avec laquelle il pouvoit, par ſes geſtes, ſes diſcours & ſes regards, leur communiquer l'audace qui l'animoit lui-même. C'étoient cependant ces divers motifs, joints à la ſoif ardente de la gloire, qui, lui faiſant, avec raiſon, conſiderer la victoire comme beaucoup plus aſſurée qu'elle ne le paroiſſoit à Parménion, devoit en conſéquence lui inſpirer auſſi une réponſe plus haute.

Lorſque Tamerlan planta ſes drapeaux au pied des remparts de Smyrne, contre

leſquels venoient de ſe briſer les forces de l'Empire Ottoman, il ſentoit la difficulté de ſon entrepriſe; il ſavoit bien qu'il attaquoit une Place que l'Europe Chrétienne pouvoit continuellement ravitailler: mais, en l'excitant à cette entrepriſe, la paſſion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abyſme des eaux, oppoſe une digue à la mer & aux flottes Européanes, arbore ſes étendards victorieux ſur les brêches de Smyrne, & montre à l'univers étonné que rien n'eſt impoſſible aux grands hommes (*a*).

Lorſque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une République de Héros, on ne le vit point, ſelon la marche lente, & dès lors incertaine, de ce qu'on appelle la ſageſſe, y procéder par des change-

(*a*) Je dis la même choſe de Guſtave. Lorſqu'à la tête de ſon armée & de ſon artillerie, profitant du moment ou l'hyver avoit conſolide la ſurface des eaux, ce Héros traverſe des mers glacées pour deſcendre en Seeland; il ſavoit, auſſi bien que ſes Officiers, qu'on pouvoit facilement s'oppoſer à ſa deſcente; mais il ſavoit mieux qu'eux qu'une ſage témérité confond preſque toujours la prévoyance des hommes ordinaires; que la hardieſſe des entrepriſes en aſſure ſouvent le ſuccès; & qu'il eſt des cas où la ſuprême audace eſt la ſuprême prudence.

mens insensibles. Ce grand homme, échauffé de la passion de la vertu, sentoit que, par des harangues ou des oracles supposés, il pouvoit inspirer à ses Concitoyens les sentimens dont lui-même étoit enflammé; que, profitant du premier instant de ferveur, il pourroit changer la constitution du gouvernement, & faire dans les mœurs de ce Peuple une révolution subite, que, par les voies ordinaires de la prudence, il ne pourroit exécuter que dans une longue suite d'années. Il sentoit que les passions sont semblables aux volcans dont l'éruption soudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourroit détourner qu'en lui creusant un nouveau lit, & par conséquent après des tems & des travaux immenses. C'est ainsi qu'il réussit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu, & dans l'exécution duquel échoueroit tout homme sensé, qui, ne devant ce titre de sensé qu'à l'incapacité où il est d'être mu par des passions fortes, ignore toujours l'art de les inspirer.

Ce sont ces passions qui, justes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthousiasme, en ont souvent employé que les gens sensés, faute de connoître à

cet égard le cœur humain, ont, avant le ſuccès, toujours regardés comme puériles & ridicules. Tel eſt celui dont ſe ſervit Périclès, lorſque, marchant à l'ennemi, & voulant transformer ſes ſoldats en autant de Héros, il fait cacher dans un bois ſombre, & monter ſur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillans, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparoît tout-à coup à l'armée, & paſſe rapidement devant elle en criant au Général : *Périclès, je te promets la victoire.*

Tel eſt le moyen dont ſe ſervit Epaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorſqu'il fit enlever de nuit les armes ſuſpendues dans un temple, & perſuada à ſes ſoldats que les Dieux Protecteurs de Thebes s'y étoient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel eſt enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorſqu'encore animé de la haine la plus violente contre les Catholiques qui l'avoient perſecuté, il commande à ceux de ſon parti de l'écorcher immédiatement après ſa mort, & de faire un

tambour de ſa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au ſon de ce tambour ils marcheroient contre les Catholiques : promeſſe que le ſuccès juſtifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus déciſifs, les plus propres à produire de grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens ſenſés, ne peuvent être apperçus que par des hommes paſſionnés, qui, placés dans les mêmes circonſtances que ce Héros, euſſent été affectés des mêmes ſentimens.

Sans le reſpect dû à la réputation du Grand Condé, regarderoit-on comme un germe d'émulation pour les ſoldats le projet qu'avoit formé ce Prince de faire enregiſtrer dans chaque Régiment le nom des ſoldats qui ſe ſeroient diſtingués par quelques faits ou quelques dits mémorables ? L'inexécution de ce projet ne prouve-t'elle point qu'on en a peu connu l'utilité ? Sent-on, comme l'illuſtre Chevalier Folard, le pouvoir des harangues ſur les ſoldats ? Tout le monde apperçoit-il également toute la beauté de ce mot de M. de Vendôme, lorſque témoin de la fuite de quelques troupes que leurs Officiers tâchoient en vain de r'allier, ce Gé-

néral ſe jette au milieu des fuyards, en criant aux Officiers : *Laiſſez faire les ſoldats ; ce n'eſt point ici, c'eſt là* (montrant un arbre éloigné de cent pas) *que ces troupes vont & doivent ſe reformer.* Il ne laiſſoit, dans ce diſcours, entrevoir aux ſoldats aucun doute de leur courage ; il réveilloit par ce moyen en eux les paſſions de la honte & de l'honneur qu'ils ſe flattoient encore de conſerver à ſes yeux. C'étoit l'unique moyen d'arrêter ces fuyards, & de les ramener au combat & à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil diſcours ne ſoit un trait de caractere ? & qu'en général tous les moyens dont ſe ſont ſervis les grands hommes, pour échauffer les ames du feu de l'enthouſiaſme, ne leur aient été inſpirés par les paſſions ? Eſt-il un homme ſenſé qui, pour imprimer plus de confiance & plus de reſpect aux Macédoniens, eût autoriſé Alexandre à ſe dire fils de Jupiter Hammon ? eût conſeillé à Numa de feindre un commerce ſecret avec la nymphe Egérie ? à Zamolxis, à Zaleucus, à Mnévès, de ſe dire inſpiré par Veſta, Minerve ou Mercure ? à Marius de traîner à ſa ſuite une diſeuſe de bonne aventure ? à Sertorius de conſulter ſa biche ? & enfin au Com-

te de Dunois d'armer une pucelle pour triompher des Anglois ?

Peu de gens élevent leurs penſées au-delà des penſées communes ; moins de gens encore oſent (*b*) exécuter & dire ce qu'ils penſent. Si les hommes ſenſés vouloient faire uſage de pareils moyens, faute d'un certain tact & d'une certaine connoiſſance des paſſions, ils n'en pourroient jamais faire d'heureuſes applications. Ils ſont faits pour ſuivre les chemins battus : ils s'égarent, s'ils les abandonnent. L'homme de bon ſens eſt un homme dans le caractere duquel la pareſſe domine : il n'eſt point doué de cette activité d'ame, qui, dans les premiers poſtes, fait inventer aux grands hommes de nouveaux reſſorts pour mou-

---

(*b*) Ceux-là cependant ſont les ſeuls qui avancent l'eſprit humain. Lorſqu'il ne s'agit point de matiere de Gouvernement où les moindres fautes peuvent influer ſur le bonheur ou le malheur des Peuples, & qu'il n'eſt queſtion que de ſçiences, les erreurs même des gens de génie méritent l'éloge & la reconnoiſſance du Public ; puiſqu'en fait de ſçiences, il faut qu'une infinité d'hommes ſe trompent pour que les autres ne ſe trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial.

Si non erraſſet, fecerat ille minus.

voir le monde, ou qui leur fait ſemer dans le préſent le germe des évenemens futurs. Auſſi le livre de l'avenir ne s'ouvre-t'il qu'à l'homme paſſionné & avide de gloire.

A la journée de Marathon, Thémiſtocle fut le ſeul des Grecs qui prévît la bataille de Salamine, & qui ſût, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorſque Caton le Cenſeur, homme plus ſenſé qu'éclairé, opinoit avec tout le *Sénat* à la deſtruction de Carthage, pourquoi Scipion s'oppoſoit-il ſeul à la ruine de cette Ville ? C'eſt que lui ſeul regardoit Carthage & comme une rivale digne de Rome, & comme une digue qu'on pouvoit oppoſer au torrent des vices & de la corruption prêt à ſe déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'Hiſtoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la ſeule paſſion de la gloire nous rend capables, il étoit, par ce moyen, parvenu à une eſpece de divination. Auſſi préſageoit-il tous les malheurs ſous leſquels Rome alloit ſuccomber, dans le moment même que cette maîtreſſe du monde élevoit ſon trône ſur les débris de toutes les Monarchies de l'univers; auſſi voyoit-il naître de toutes parts des Marius & des Sylla; auſſi

entendoit il déjà publier les funeſtes tables de proſcription, lorſque les Romains n'appercevoient par tout que des palmes triomphales, & n'entendoient que les cris de la victoire. Ce Peuple étoit alors comparable à ces Matelots qui, voyant la mer calme, les zéphirs enfler doucement les voiles & rider la ſurface des eaux, ſe livrent à une joie indiſcrette, tandis que le Pilote attentif voit s'élever, à l'extrêmité de l'horizon, le grain qui doit bientôt bouleverſer les mers.

Si le Sénat Romain n'eut point égard au conſeil de Scipion, c'eſt qu'il eſt peu de gens à qui la connoiſſance du paſſé & du préſent dévoile celle de l'avenir (*c*); c'eſt que, ſemblables au chêne, dont l'accroiſſement ou le dépériſſement eſt inſenſible aux inſectes éphémeres qui rampent ſous ſon ombrage, les Empires paroiſſent dans une eſpéce d'état d'immobilité à la

---

(*c*) Souvent un petit bien préſent ſuffit pour enyvrer une Nation, qui, dans ſon aveuglement, traite d'ennemi de l'Etat le génie élevé, qui dans ce petit bien préſent, découvre de grands maux à venir. On imagine qu'en lui prodiguant le nom odieux de *Frondeur*, c'eſt la vertu qui punit le vice; & ce n'eſt, le plus ſouvent, que la ſottiſe qui ſe moque de l'eſprit.

plûpart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité, qu'elle flatte davantage leur pareſſe, qui ſe croit alors déchargée des ſoins de la prévoyance.

Il en eſt du Moral comme du Phyſique. Lorſque les Peuples croient les mers conſtamment enchaînées dans leur lit, le ſage les voit ſucceſſivement découvrir & ſubmerger de vaſtes Contrées, & le vaiſſeau ſillonner les plaines que n'aguere ſillonnoit la charrue. Lorſque les Peuples voient les montagnes porter dans les nues une tête également élévée, le ſage voit leurs cimes orgueilleuſes, perpétuellement démolies par les ſiécles, s'ébouler dans les vallons & les combler de leurs ruines. Mais ce ne ſont jamais que des hommes accoûtumés à méditer, qui, voyant l'Univers moral, ainſi que l'univers phyſique, dans une deſtruction & une reproduction ſucceſſive & perpétuelle, peuvent appercevoir les cauſes éloignées du renverſement des Etats. C'eſt l'œil d'aigle des paſſions qui perce dans l'abyſme ténébreux de l'avenir : l'indifférence eſt née aveugle & ſtupide. Quand le Ciel eſt ſerein & les airs épurés, le citadin ne prévoit point l'orage : c'eſt l'œil intéreſſé du Laboureur

attentif qui voit, avec effroi, des vapeurs insensibles s'élever de la surface de la terre, se condenser dans les Cieux, & les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres & les grêles qui ravageront les moissons.

Qu'on examine chaque passion en particulier : l'on verra que toutes sont toujours très-éclairées sur l'objet de leurs recherches; qu'elles seules peuvent quelquefois appercevoir la cause des effets que l'ignorance attribue au hazard ; qu'elles seules, par conséquent, peuvent rétrecir, & peut-être un jour détruire entiérement, l'Empire de ce hazard dont chaque découverte resserre nécessairement les bornes.

Si les idées & les actions que font concevoir & exécuter des passions telles que l'avarice ou l'amour, sont en général peu estimées, ce n'est pas que ces idées & ces actions n'exigent souvent beaucoup de combinaisons d'esprit; mais c'est que les unes & les autres sont indifférentes ou même nuisibles au Public, qui n'accorde, comme je l'ai prouvé dans le discours précédent, les titres de vertueuses ou de spirituelles qu'aux actions & aux idées qui lui sont utiles. Or, l'amour de la gloire est,

entre toutes les paſſions, la ſeule qui puiſſe toujours inſpirer des actions & des idées de cette eſpéce. Elle ſeule enflammoit un Roi d'Orient, lorſqu'il s'écrioit : *Malheur aux Souverains qui commandent à des Peuples eſclaves. Hélas ! les douceurs d'une juſte louange, dont les Dieux & les Héros ſont ſi avides, ne ſont pas faites pour eux. O Peuples*, ajoutoit-il, *aſſez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos Maîtres, vous avez perdu le droit de les louer : l'éloge de l'eſclave eſt ſuſpect ; l'infortuné qui le régit ignore toujours s'il eſt digne d'eſtime ou de mépris ! Eh quel tourment pour une ame noble, que de vivre livrée au ſupplice de cette incertitude.*

Des pareils ſentimens ſuppoſent toujours une paſſion ardente pour la gloire. Cette paſſion eſt l'ame des hommes de génie & de talent en tout genre ; c'eſt à ce deſir qu'ils doivent l'enthouſiaſme qu'ils ont pour leur Art, qu'ils regardent quelquefois comme la ſeule occupation digne de l'eſprit humain ; opinion qui les fait traiter de fous par les gens ſenſés, mais qui ne les fait jamais conſidérer comme tels par l'homme éclairé, qui, dans la cauſe de leur folie, apperçoit celle de leurs talens & de leurs ſuccès.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que ces gens ſenſés, ces idoles de gens médiocres, ſont toujours fort inférieurs aux gens paſſionnés; & que ce ſont les paſſions fortes qui, nous arrachant à la pareſſe, peuvent ſeules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit. Il ne me reſte, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le Chapitre ſuivant que ceux-là même qu'on place, avec raiſon, au rang des hommes illuſtres, rentrent dans la claſſe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne ſont plus ſoutenus du feu des paſſions.

CHAPITRE VIII.

On devient ſtupide, dès qu'on ceſſe d'être paſſionné.

CEtte propoſition eſt une conſéquence néceſſaire de la précédente. En effet, ſi l'homme épris du deſir le plus vif de l'eſtime, & capable, en ce genre, de la plus forte paſſion, n'eſt point à portée de ſatisfaire ce deſir, ce deſir ceſſera bientôt de l'animer; parce qu'il eſt de la nature de tout deſir de s'éteindre, s'il n'eſt point nourri par l'eſpérance. Or, la même cauſe qui éteindra en lui la paſſion de l'eſtime, y doit néceſſairement étouffer le germe de l'eſprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage, ou à quelque emploi pareil, des hommes auſſi paſſionnés pour l'eſtime publique que devoient l'être les Turenne, les Condé, les Deſcartes, les Corneille & les Richelieu: privés, par leur poſition, de tout eſpoir de gloire, ils ſeront à l'inſtant dépourvus de l'eſprit néceſſaire pour remplir de pareils emplois.

Peu propres à l'étude des ordonnances ou des tarifs, ils ſeront ſans talens pour un emploi qui peut les rendre odieux au Public : ils n'auront que du dégoût pour une ſcience dans laquelle l'homme qui s'eſt le plus profondément inſtruit, & qui s'eſt, en conſéquence, couché très-ſavant & très-reſpectable à ſes propres yeux, peut ſe réveiller très-ignorant & très-inutile, ſi le Magiſtrat a cru devoir ſupprimer ou ſimplifier ces droits. Entiérement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes ſeront bientôt incapables de toute eſpéce d'application.

Voilà pourquoi, dans la geſtion d'une place ſubalterne, les hommes nés pour le grand, ſont ſouvent inférieurs aux eſprits les plus communs. Veſpaſien, qui ſur le Trône fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de Préteur. (*a*) L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, raſe la terre d'une aîle moins rapide que l'hirondelle. Détruiſez dans un homme la paſſion qui l'anime, vous le privez au même inſtant de

(*a*) Caligula fit remplir de boue la robe de Veſpaſien, pour n'avoir pas eu ſoin de faire nétoyer les rues.

toutes ſes lumieres; il ſemble que la chevelure de Samſon ſoit, à cet égard, l'emblême des paſſions: cette chevelure eſt-elle coupée? Samſon n'eſt plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un ſecond exemple, qu'on jette les yeux ſur ces Uſurpateurs d'Orient, qui à beaucoup d'audace & de prudence joignoient néceſſairement de grandes lumieres; qu'on ſe demande pourquoi la plûpart d'entr'eux n'ont montré que peu d'eſprit ſur le Trône: pourquoi, fort inférieurs en général aux Uſurpateurs d'Occident, il n'en eſt preſqu'aucun, comme le prouve la forme des gouvernemens Aſiatiques, qu'on puiſſe mettre au nombre des Légiſlateurs. Ce n'eſt pas qu'ils fuſſent toujours avides du malheur de leurs Sujets: mais c'eſt qu'en prenant la Couronne, l'objet de leur deſir étoit rempli: c'eſt qu'aſſurés de ſa poſſeſſion par la baſſeſſe, la ſoumiſſion & l'obéiſſance d'un Peuple eſclave, la paſſion, qui les avoit portés à l'Empire, ceſſoit alors de les animer: c'eſt que, n'ayant plus de motifs aſſez puiſſans pour les déterminer à ſupporter la fatigue d'attention que ſuppoſe la découverte & l'établiſſement des bonnes Loix, ils étoient, comme je l'ai

dit plus haut, dans le cas de ces hommes ſenſés qui, n'étant animés d'aucun deſir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la pareſſe.

Si dans l'Occident, au contraire, pluſieurs uſurpateurs ont, ſur le Trône, fait éclater de grands talens, ſi les Auguſte & les Cromwel peuvent être mis au rang des Légiſlateurs, c'eſt qu'ayant affaire à des Peuples impatiens du frein, & dont l'ame étoit plus hardie & plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs deſirs attiſoit, ſi j'oſe le dire, toujours en eux la paſſion de l'ambition. Elevés ſur des Trônes ſur leſquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils ſentoient qu'il falloit ſe rendre agréables à des Peuples fiers, établir des loix (*b*) utiles pour le moment, tromper ces Peuples, &, du moins, leur en

(*b*) C'eſt ce qui a mérité à Cromwel cette Epitaphe:

Ci gît le Deſtructeur d'un pouvoir légitime,
Juſqu'à ſon dernier jour favoriſé des Cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le ſceptre acquis par un crime.
Par quel deſtin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui ſont nés pour porter la Couronne,
Ce ſoit l'uſurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un Roi!

impoſer par le fantôme d'un bonheur paſſager, qui les dédommageât des malheurs réels que l'uſurpation entraine après elle.

C'eſt donc aux dangers, auxquels ces derniers ont ſans ceſſe été expoſés ſur le Trône, qu'ils ont dû cette ſupériorité de talens qui les place au-deſſus de la plûpart des uſurpateurs d'Orient: Ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en bute à la critique, & perpétuellement inquiet dans la jouiſſance d'une réputation toujours prête à lui échapper, ſent qu'il n'eſt pas ſeul échauffé de la paſſion de la vanité; & que, ſi la ſienne lui fait deſirer l'eſtime d'autrui, celle d'autrui doit conſtamment la lui refuſer, ſi, par des ouvrages utiles & agréables, & par de continuels efforts d'eſprit, il ne les conſole de la douleur de le louer. C'eſt ſur le Trône, en tous les genres, que cette crainte entretient l'eſprit dans l'état de fécondité: cette crainte eſt-elle anéantie ? Le reſſort de l'eſprit eſt détruit.

Qui doute qu'un Phyſicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de phyſique, ſouvent peu important pour l'humanité, qu'un Sultan à l'examen d'une Loi d'où dépend le bonheur ou le

malheur de plusieurs milliers d'hommes? Si ce dernier emploie moins de tems à méditer, à rédiger ses ordonnances & ses édits, qu'un homme d'esprit à composer un Madrigal ou une Epigramme, c'est que la méditation, toujours fatigante, est, pour ainsi dire, contraire à notre nature; (*c*) & qu'à l'abri, sur le Trône, & de la punition & des traits de la satyre, un Sultan n'a point de motif pour triompher d'une paresse dont la jouissance est si agréable à tous les hommes.

Il paroît donc que l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions. C'est aussi dans l'âge des passions, c'est-à-dire depuis vingt-cinq jusqu'à trente-cinq & quarante ans, qu'on est capable des plus grands efforts & de vertu & de génie. A cet âge, les hommes, nés pour le grand, ont acquis une certaine quantité de connoissances, sans que leurs passions aient

---

(*c*) Quelques Philosophes ont, à ce sujet, avancé ce paradoxe, que les Esclaves, exposés aux plus rudes travaux du corps, trouvoient, peut-être, dans le repos de l'esprit dont ils jouissoient, une compensation à leurs peines; & que ce repos de l'esprit rendoit souvent la condition de l'esclave égale en bonheur à celle du maitre.

encore preſque rien perdu de leur activité : cet âge paſſé, les paſſions s'affoibliſſent en nous, & voilà le terme de la croiſſance de l'eſprit; l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles; & quelque ſupérieurs que ſoient dans la ſuite, les ouvrages que l'on compoſe, on ne fait plus qu'appliquer & développer les idées conçuës dans le tems de l'effervescence des paſſions, & dont on n'avoit point encore fait uſage.

Au reſte, ce n'eſt point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoibliſſement des paſſions. On ceſſe d'être paſſionné pour un objet, lorſque le plaiſir qu'on ſe promet de ſa poſſeſſion, n'eſt point égal à la peine néceſſaire pour l'acquérir : l'homme amoureux de la gloire n'y ſacrifie ſes goûts qu'autant qu'il ſe croit dédommagé de ce ſacrifice par l'eſtime qui en eſt le prix. C'eſt pourquoi tant de Héros ne pouvoient, que dans le tumulte des camps & parmi les chants de victoire, échapper aux filets de la volupté : c'eſt pourquoi le grand Condé ne maîtriſoit ſon humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il étoit du plus grand ſang-froid : c'eſt pourquoi, ſi l'on peut comparer aux grandes choſes celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans

ſa marche ordinaire, ne triomphoit de cette habitude qu'au Théâtre, où les applaudiſſemens & l'admiration des Spectateurs le dédommageoient de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de ſes habitudes & de ſa pareſſe, ſi l'on eſt amoureux de la gloire; & les hommes illuſtres ne ſont quelquefois ſenſibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir preſqu'en entier l'empire de l'eſtime, la plûpart s'abandonnent à une honteuſe pareſſe. L'extrême orgueil & l'extrême ambition produiſent ſouvent en eux l'effet de l'indifférence & de la modération. Une petite gloire, en effet, n'eſt jamais deſirée que par une petite ame. Si les gens, ſi attentifs dans la maniere de s'habiller, de ſe préſenter & de parler dans les compagnies, ſont en général incapables des grandes choſes, c'eſt non ſeulement parce qu'ils perdent, à l'acquiſition d'une infinité de petits talens & de petites perfections, un tems qu'ils pourroient employer à la découverte de grandes idées & à la culture de grands talens; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire ſuppoſe en eux des deſirs trop foibles & trop modérés. Auſſi les grands hommes ſont-ils, preſque tous, incapables

des petits ſoins & des petites attentions néceſſaires pour s'attirer de la conſidération ; ils dédaignent de pareils moyens. *Méfiez-vous*, diſoit Sylla en parlant de Céſar, *de ce jeune homme qui marche ſi immodeſtement dans les rues ; je vois en lui pluſieurs Marius.*

J'ai fait, je crois, ſuffiſamment ſentir que l'abſence totale des paſſions, s'il pouvoit exiſter, produiroit en nous le parfait abrutiſſement ; & qu'on approche d'autant plus de ce terme, qu'on eſt moins paſſionné (*d*). Les paſſions ſont, en effet, le feu céleſte qui vivifie le monde moral ; c'eſt aux paſſions que les Sçiences & les Arts doivent leurs découvertes & l'ame ſon élévation. Si l'humanité leur doit auſſi ſes vices & la plûpart de ſes malheurs, ces malheurs ne donnent point aux Mora-

(*d*) C'eſt le défaut de paſſions qui produit ſouvent l'entêtement qu'on reproche aux gens bornés. Leur peu d'intelligence ſuppoſe qu'ils n'ont jamais eu le deſir de s'inſtruire, ou qu'au moins ce deſir a toujours été très-foible & très-ſubordonné à leur goût pour la pareſſe. Or quiconque ne deſire point de s'éclairer n'a jamais de motifs ſuffiſans pour changer d'avis : il doit, pour s'épargner la fatigue de l'examen, toujours fermer l'oreille aux repréſentations de la raiſon ; & l'opiniâtreté eſt, dans ce cas, l'effet néceſſaire de la pareſſe.

liſtes le droit de condamner les paſſions & de les traiter de folie. La ſublime vertu & la ſageſſe éclairée ſont deux aſſez belles productions de cette folie, pour la rendre reſpectable à leurs yeux.

La concluſion générale de ce que j'ai dit ſur les paſſions, c'eſt que leur force peut ſeule contrebalancer en nous la force de la pareſſe & de l'inertie, nous arracher au repos & à la ſtupidité vers laquelle nous gravitons ſans ceſſe, & nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité de talent.

Mais, dira-t'on, la nature n'auroit-elle pas donné aux divers hommes d'inégales diſpoſitions à l'eſprit, en allumant dans les uns des paſſions plus fortes que dans les autres? Je repondrai à cette queſtion que, ſi, pour exceller dans un genre, il n'eſt pas néceſſaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application dont on eſt capable; il n'eſt pas néceſſaire non plus, pour s'illuſtrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive paſſion, mais ſeulement du degré de paſſion ſuffiſant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs, il eſt bon d'obſerver qu'en fait de paſſions les hommes ne différent peut-être pas entr'eux autant qu'on l'imagine. Pour ſavoir

ſi la nature, à cet égard, a ſi inégalement partagé ſes dons, il faut examiner ſi tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſions, &, pour cet effet, remonter juſqu'à leur origine.

CHAPITRE IX.

De l'origine des Passions.

POur s'élever à cette connoissance, il faut distinguer deux sortes de passions.

Il en est qui nous sont immédiatement données par la nature; il en est aussi que nous ne devons qu'à l'établissement des sociétés. Pour savoir laquelle de ces deux différentes especes de passions a produit l'autre, qu'on se transporte en esprit aux premiers jours du monde. L'on y verra la nature, par la soif, la faim, le froid & le chaud, avertir l'homme de ses besoins, & attacher une infinité de plaisirs & de peines à la satisfaction ou la privation de ces besoins : on y verra l'homme capable de recevoir des impressions de plaisir & de douleur ; & naître, pour ainsi dire, avec l'amour de l'un & la haine de l'autre. Tel est l'homme au sortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'existoient point pour lui : uniquement sensible au plaisir &

à la douleur phyſique, il ignoroit toutes ces peines & ces plaiſirs factices que nous procurent les paſſions que je viens de nommer. De pareilles paſſions ne nous ſont donc pas immédiatement données par la nature; mais leur exiſtence, qui ſuppoſe celle des ſociétés, ſuppoſe encore en nous le germe caché de ces mêmes paſſions. C'eſt pourquoi, ſi la nature ne nous donne, en naiſſant, que des beſoins, c'eſt dans nos beſoins & nos premiers deſirs qu'il faut chercher l'origine de ces paſſions factices, qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de ſentir.

Il ſemble que, dans l'univers moral comme dans l'univers phyſique, Dieu n'ait mis qu'un ſeul principe dans tout ce qui a été. Ce qui eſt, & ce qui ſera, n'eſt qu'un développement néceſſaire.

Il a dit à la matiere : Je te doue de la force. Auſſi-tôt les élemens, ſoumis aux loix du mouvement, mais errans & confondus dans les deſerts de l'eſpace, ont formé mille aſſemblages monſtrueux, ont produit mille chaos divers, juſqu'à ce qu'enfin ils ſe ſoient placés dans l'équilibre & l'ordre phyſique dans lequel on ſuppoſe maintenant l'univers rangé.

Il ſemble qu'il ait dit pareillement à l'hom-

me : Je te doue de la ſenſibilité ; c'eſt par elle qu'aveugle inſtrument de mes volontés, incapable de connoître la profondeur de mes vues, tu dois, ſans le ſavoir, remplir tous mes deſſeins. Je te mets ſous la garde du plaiſir & de la douleur : l'un & l'autre veilleront à tes penſées, à tes actions ; engendreront tes paſſions ; exciteront tes averſions, tes amitiés, tes tendreſſes, tes fureurs ; allumeront tes deſirs, tes craintes, tes eſpérances ; te dévoileront des verités ; te plongeront dans des erreurs ; &, après t'avoir fait enfanter mille ſyſtêmes abſurdes & différens de morale & de légiſlation, te découvriront un jour les principes ſimples, au développement deſquels eſt attaché l'ordre & le bonheur du monde moral.

En effet, ſuppoſons que le Ciel anime tout-à-coup pluſieurs hommes : leur premiere occupation ſera de ſatisfaire leurs beſoins ; bien-tôt après ils eſſaieront, par des cris, d'exprimer les impreſſions de plaiſir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur premiere langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues ſauvages, a dû d'abord être très-courte, & ſe réduire à ces premiers ſons. Lorſque les hommes, plus

multipliés, commenceront à ſe répandre ſur la ſurface du monde; & que, ſemblables aux vagues dont l'Océan couvre au loin ſes rivages, & qui rentrent auſſitôt dans ſon ſein, pluſieurs générations ſe ſeront montrées à la terre, & ſeront rentrées dans le gouffre où s'abyment les êtres; lorſque les familles ſeront plus voiſines les unes des autres; alors le deſir commun de poſſéder les mêmes choſes, telles que les fruits d'un certain arbre ou les faveurs d'une certaine femme, exciteront en eux des querelles & des combats : de-là naîtront la colere & la vengeance. Lorſque, ſaoulés du ſang, & las de vivre dans une crainte perpétuelle, ils auront conſenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel, & qui leur eſt nuiſible; alors ils feront entr'eux des conventions; ces conventions ſeront leurs premieres loix; les loix faites, il faudra charger quelques hommes de leur exécution : & voilà les premiers Magiſtrats. Ces Magiſtrats groſſiers de Peuples ſauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir, en partie, détruit les animaux, lorſque les Peuples ne vivront plus de leur chaſſe, la diſette des vivres leur enſeignera l'art d'élever des troupeaux. Ces

troupeaux fourniront à leurs beſoins, & les Peuples Chaſſeurs ſeront changés en Peuples Paſteurs. Après un certain nombre de ſiecles, lorſque ces derniers ſe ſeront extrêmement multipliés, & que la terre ne pourra, dans le même eſpace, ſubvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitans, ſans être fécondée par le travail humain, alors les Peuples Paſteurs diſparoîtront, & feront place aux Peuples Cultivateurs. Le beſoin de la faim, en leur découvrant l'art de l'agriculture, leur enſeignera bientôt après l'art de meſurer & de partager les terres. Ce partage fait, il faut aſſurer à chacun ſes propriétés : & de-là une foule de ſciences & de loix. Les terres, par la différence de leur nature & de leur culture, portant des fruits différens, les hommes feront entr'eux des échanges, ſentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui repréſentât toutes les denrées ; & ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorſque les ſociétés en ſeront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes ſera rompue : on diſtinguera des ſupérieurs & des inférieurs : alors ces mots de *bien* & de *mal*, créés pour exprimer

mer les ſenſations de plaiſir ou de douleur phyſiques que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces ſenſations, les accroître ou les diminuer, telles ſont les richeſſes & l'indigence : alors les richeſſes & les honneurs, par les avantages qui y ſeront attachés, deviendront l'objet général du deſir des hommes. De là naîtront, ſelon la forme différente des gouvernemens des paſſions criminelles ou vertueuſes ; telles ſont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la patrie, la paſſion de la gloire, la magnanimité, & même l'amour, qui, ne nous étant donné par la nature que comme un beſoin, deviendra, en ſe confondant avec la vanité, une paſſion factice, qui ne ſera, comme les autres, qu'un développement de la ſenſibilité phyſique.

Quelque certaine que ſoit cette concluſion, il eſt peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle réſulte. D'ailleurs, en avouant que nos paſſions prennent originairement leur ſource dans la ſenſibilité phyſique, on pourroit croire encore que, dans l'état actuel où ſont les nations policées, ces paſſions exiſtent indépendamment de la cauſe qui les a pro-

duites. Je vais donc, en ſuivant la métamorphoſe des peines & des plaiſirs phyſiques en peines & en plaiſirs factices, montrer que, dans des paſſions, telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié, dont l'objet paroît le moins appartenir aux plaiſirs des ſens, c'eſt cependant toujours la douleur & le plaiſir phyſique que nous fuyons ou que nous recherchons.

CHAPITRE X.

De l'Avarice.

L'Or & l'argent peuvent être regardés comme des matieres agréables à la vue. Mais, ſi l'on ne deſiroit dans leur poſſeſſion que le plaiſir produit par l'éclat & la beauté de ces métaux, l'avare ſe contenteroit de la libre contemplation des richeſſes entaſſées dans le tréſor public. Or, comme cette vue ne ſatisferoit pas ſa paſſion, il faut que l'avare, de quelque eſpece qu'il ſoit, ou deſire les richeſſes comme l'échange de tous les plaiſirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe poſé, je dis que l'homme n'étant, par ſa nature, ſenſible qu'aux plaiſirs des ſens, ces plaiſirs, par conſéquent, ſont l'unique objet de ſes deſirs. La paſſion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes & les emmeublemens, eſt donc une paſſion factice, néceſſairement produite par les beſoins phyſiques ou de l'amour ou de la ta-

ble. En effet, quels plaiſirs réels ce luxe & cette magnificence procureroient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les conſidéroit comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, & d'en obtenir des faveurs, ou d'en impoſer aux hommes & de les forcer, par l'eſpoir confus d'une récompenſe, à écarter de lui toutes les peines & à raſſembler près de lui tous les plaiſirs ?

Dans ces avares voluptueux, qui ne méritent pas proprement le nom d'avares, l'avarice eſt donc l'effet immédiat de la crainte de la douleur & de l'amour du plaiſir phyſique. Mais, dira-t'on, comment ce même amour du plaiſir, ou cette même crainte de la douleur, peuvent-ils l'exciter chez les vrais avares, chez ces avares infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre des plaiſirs? S'ils paſſent leur vie dans la diſette du néceſſaire, & s'ils s'exagérent à eux-mêmes & aux autres le plaiſir attaché à la poſſeſſion de l'or, c'eſt pour s'étourdir ſur un malheur que perſonne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque ſurprenante que ſoit la contradiction qui ſe trouve entre leur conduite & les motifs qui les font agir, je tâcherai de découvrir la cauſe qui, leur laiſſant de-

ſirer ſans ceſſe le plaiſir, doit toujours les en priver.

J'obſerverai d'abord que cette ſorte d'avarice prend ſa ſource dans une crainte exceſſive & ridicule, & de la poſſibilité de l'indigence, & des maux qui y ſont attachés. Les avares ſont aſſez ſemblables aux hypocondres qui vivent dans des tranſes perpétuelles, qui voient par-tout des dangers, & qui craignent que tout ce qui les approche ne les caſſe.

C'eſt parmi les gens nés dans l'indigence qu'on rencontre le plus communément de ces ſortes d'avares; ils ont par eux-même éprouvé ce que la pauvreté entraine de maux à ſa ſuite : auſſi leur folie, à cet égard, eſt elle plus pardonnable qu'elle ne le ſeroit à des hommes nés dans l'abondance, parmi leſquels on ne trouve guères que des avares faſtueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment, dans les premiers, la crainte de manquer du néceſſaire les force toujours à s'en priver; ſuppoſons qu'accablé du faix de l'indigence, quelqu'un d'entr'eux conçoive le projet de s'y ſouſtraire. Le projet conçu, l'eſpérance auſſi-tôt vient vivifier ſon ame affaiſſée par la miſere; elle lui rend l'activité, lui fait chercher des protecteurs, l'enchaine dans

l'antichambre de ſes patrons, le force à s'intriguer auprès des Miniſtres, à ramper aux pieds des Grands, & à ſe dévouer enfin au genre de vie le plus triſte, juſqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la miſere. Parvenu à cet état, le plaiſir ſera-t'il l'unique objet de ſa recherche? Dans un homme qui, par ma ſuppoſition, ſera d'un caractere timide & défiant, le ſouvenir vif des maux qu'il a éprouvés doit d'abord lui inſpirer le deſir de s'y ſouſtraire, & le déterminer, par cette raiſon, à ſe refuſer juſqu'à des beſoins dont il a, par la pauvreté, acquis l'habitude de ſe priver. Une fois au deſſus du beſoin, ſi cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans; ſi l'amour du plaiſir, dont chaque inſtant émouſſe la vivacité, ſe fait moins vivement ſentir à ſon cœur, que fera-t'il alors? Plus difficile en plaiſirs, s'il aime les femmes, il lui en faudra de plus belles & dont les faveurs ſoient plus cheres: il voudra donc acquérir de nouvelles richeſſes pour ſatisfaire de nouveaux goûts: or, dans l'eſpace de tems qu'il mettra à cette acquiſition, ſi la défiance & la timidité, qui s'accroiſſent avec l'âge & qu'on peut regarder comme l'effet du ſentiment de notre

foibleſſe, lui démontrent qu'en fait de richeſſes, *Aſſez* n'eſt jamais aſſez; & ſi ſon avidité ſe trouve en équilibre avec ſon amour pour les plaiſirs, il ſera ſoumis alors à deux attractions différentes : Pour obéir à l'une & à l'autre, cet homme, ſans renoncer au plaiſir, ſe prouvera qu'il doit, du moins, en remettre la jouiſſance au tems où, poſſeſſeur de plus grandes richeſſes, il pourra, ſans crainte de l'avenir, s'occuper tout entier de ſes plaiſirs préſens. Dans le nouvel intervalle de tems qu'il mettra à accumuler ces nouveaux tréſors, ſi l'âge le rend tout-à fait inſenſible au plaiſir, changera-t'il ſon genre de vie? renoncera-t'il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendues cheres? Non, ſans doute; & ſatisfait, en contemplant ſes tréſors, de la poſſibilité des plaiſirs dont les richeſſes ſont l'échange, cet homme, pour éviter les peines phyſiques de l'ennui, ſe livrera tout entier à ſes occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans ſa vieilleſſe, que l'habitude d'amaſſer n'étant plus contrebalancée par le deſir de jouir, elle ſera, au contraire, ſoutenue en lui par la crainte machinale que la vieilleſſe a toujours de manquer.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que la crainte exceſſive & ridicule des maux attachés à l'indigence eſt la cauſe de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares & les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en deſirant toujours le plaiſir, l'avarice peut toujours les en priver.

CHAPITRE XI.

De l'ambition.

LE crédit attaché aux grandes places peut, ainſi que les richeſſes, nous épargner des peines, nous procurer des plaiſirs, &, par conſéquent, être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces peuples ſauvages dont les chefs ou les Rois n'ont d'autre privilege que celui d'être nourris & vêtus de la chaſſe que font pour eux les guerriers de la nation, le deſir de s'aſſurer ſes beſoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naiſſante, lorſqu'on n'aſſignoit d'autre récompenſe aux grandes actions que l'étendue de terrein qu'un Romain pouvoit labourer & défricher en un jour, ce motif ſuffiſoit pour former des Héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les Peuples pauvres; ce qui chez eux forme des ambitieux, c'eſt le deſir de ſe ſouſtraire à la peine & au travail. Au contrai-

re, chez les Nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places ſont pourvûs des richeſſes néceſſaires pour ſe procurer non ſeulement les beſoins, mais encore les commodités de la vie, c'eſt preſque toujours dans l'amour du plaiſir que l'ambition prend naiſſance.

Mais, dira-t-on, la Pourpre, les Thiares & généralement toutes les marques d'honneur, ne font ſur nous aucune impreſſion phyſique de plaiſir : l'ambition n'eſt donc pas fondée ſur cet amour du plaiſir, mais ſur le deſir de l'eſtime & des reſpects; elle n'eſt donc pas l'effet de la ſenſibilité phyſique.

Si le deſir des grandeurs, répondrai-je, n'étoit allumé que par le deſir de l'eſtime & de la gloire, il ne s'éleveroit d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome & de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus & de grands talens dont elles étoient la récompenſe. Chez ces peuples, la poſſeſſion des dignités pouvoit flatter l'orgueil; puiſqu'elle aſſuroit un homme de l'eſtime de ſes concitoyens; puiſque cet homme, ayant toujours de grandes entrepriſes à exécuter, pouvoit regarder les grandes places comme des moyens de s'il-

luſtrer & de prouver ſa ſupériorité ſur les autres. Or l'ambitieux pourſuit également les grandeurs dans les ſiecles où ces grandeurs ſont le plus avilies par le choix des hommes qu'on y éleve, &, par conſéquent, dans les tems mêmes où leur poſſeſſion eſt le moins flatteuſe. L'ambition n'eſt donc pas fondée ſur le deſir de l'eſtime. En vain diroit-on qu'à cet égard l'ambitieux peut ſe tromper lui-même : les marques de conſidération, qu'on lui prodigue, l'avertiſſent à chaque inſtant que c'eſt ſa place & non lui qu'on honore. Il ſent que la conſidération dont il jouit n'eſt point perſonnelle; qu'elle s'évanouit par la mort ou la diſgrace du maître; que la vieilleſſe même du Prince ſuffit pour la détruire; qu'alors les hommes, élevés aux premiers poſtes, ſont autour du Souverain comme ces nuages d'or qui aſſiſtent au coucher du ſoleil, & dont la ſplendeur s'obſcurcit & diſparoît à meſure que l'aſtre s'enfonce ſous l'horizon. Il l'a mille fois oui dire, & l'a lui-même mille fois répété, que le mérite n'appelle point aux honneurs; que la promotion aux dignités n'eſt point, aux yeux du public, la preuve d'un mérite réel; qu'elle eſt, au contraire, preſque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la baſ-

ſeſſe & de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'hiſtoire, & ſur tout celle de Byzance; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un Empire & couvert du mépris de toutes les Nations. Mais je veux que, confuſément avide d'eſtime, l'ambitieux croie ne chercher que cette eſtime dans les grandes places: il eſt facile de montrer que ce n'eſt pas le vrai motif qui le détermine; & que, ſur ce point, il ſe fait illuſion à lui-même; puiſqu'on ne deſire pas, comme je le prouverai dans le chapitre de l'orgueil, l'eſtime pour l'eſtime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le deſir des grandeurs n'eſt donc point l'effet du deſir de l'eſtime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités? A l'exemple de ces jeunes gens riches qui n'aiment à ſe montrer au public que dans un équipage leſte & brillant, pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur? C'eſt qu'il conſidére ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes ſon indépendance, la puiſſance qu'il a de rendre, à ſon gré, pluſieurs d'entr'eux heureux ou malheureux, & l'intérêt qu'ils ont

tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaiſirs qu'ils ſauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne ſeroit-ce pas plutôt du reſpect & de l'adoration des hommes dont l'ambitieux ſeroit jaloux ? Dans le fait, c'eſt le reſpect des hommes qu'il deſire ; mais pourquoi le deſire-t-il ? Dans les hommages qu'on rend aux grands, ce n'eſt point le geſte du reſpect qui leur plaît : ſi ce geſte étoit par lui-même agréable, il n'eſt point d'homme riche qui, ſans ſortir de chez lui & ſans courir après les dignités, ne ſe pût procurer un tel bonheur. Pour ſe ſatisfaire, il loûeroit une douzaine de portefaix, les revêtiroit d'habits magnifiques, les barioleroit de tous les cordons de l'Europe, les tiendroit le matin dans ſon antichambre, pour venir tous les jours payer à ſa vanité un tribut d'encens & de reſpects.

L'indifférence des gens riches pour cette eſpece de plaiſir prouve que l'on n'aime point le reſpect comme reſpect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur diſpoſition favorable à notre égard, & de leur empreſſement à nous éviter des peines & à nous procurer des plaiſirs.

Le desir des grandeurs n'est donc fondé que sur la crainte de la douleur ou l'amour du plaisir. Si ce desir n'y prenoit point sa source, quoi de plus facile que de désabuser l'ambitieux? O toi, lui diroit-on, qui sèches d'envie en contemplant le faste & la pompe des grandes places, ose t'élever à un orgueil plus noble; & leur éclat cessera de t'en imposer. Imagine pour un moment, que tu n'es pas moins supérieur aux autres hommes que les insectes leur sont inférieurs; alors tu ne verras, dans les Courtisans, que des abeilles qui bourdonnent autour de leur Reine; le sceptre même ne te paroîtra plus qu'une *gloriole*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'oreille à de pareils discours, auront-ils toujours peu de considération pour ceux qui ne peuvent guère, & préféreront-ils toujours les grandes places aux grands talens? C'est que les grandeurs sont un bien, & peuvent, ainsi que les richesses, être regardées comme l'échange d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur qu'elles peuvent nous donner sur les hommes une puissance plus étendue, & par conséquent nous procurer plus d'avantages. Une preuve de cette vérité, c'est qu'ayant le choix

du trône d'Ispahan ou de Londres, il n'eſt preſque perſonne qui ne donnât au ſceptre de fer de la Perſe la préférence ſur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête le dernier ne parût le plus deſirable; & qu'ayant à choiſir entre ces deux Couronnes, un homme vertueux ne ſe déterminât en faveur de celle où le Roi, borné dans ſon pouvoir, ſe trouve dans l'heureuſe impuiſſance de nuire à ſes ſujets? S'il n'eſt cependant preſqu'aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au Peuple eſclave des Perſans qu'au Peuple libre des Anglois, c'eſt qu'une autorité plus abſolue ſur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire; c'eſt qu'inſtruits par un inſtinct ſecret, mais sûr, on ſait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont preſque toujours été plus honorés que les bons Rois; c'eſt que la reconnoiſſance a toujours élevé des temples moins ſomptueux aux Dieux bienfaiſans qui portent la corne d'abondance, (*a*)

(*a*) Dans la Ville de Bantam, les habitans preſentent les prémices de leurs fruits à l'eſprit malin, & rien

que la crainte n'en a consacré aux Dieux cruels & colossaux qui, portés sur les ouragans & les tempêtes & couverts d'un vêtement d'éclairs, sont peints la foudre à la main ; c'est enfin qu'éclairés par cette connoissance, on sent qu'on doit plus attendre de l'obéissance d'un esclave, que de la reconnoissance d'un homme libre.

La conclusion de ce chapitre, c'est que le desir des grandeurs est toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaisirs des sens, auxquels se réduisent nécessairement tous les autres. Ceux que donne le pouvoir & la considération ne sont pas proprement des plaisirs : ils n'en obtiennent le nom que parce que l'espoir & les moyens de se procurer des plaisirs sont déja des plaisirs : plaisirs qui ne doivent leur existence qu'à celle des plaisirs physiques. (*b*) Je

rien au grand Dieu, qui, selon eux, est bon, & n'a pas besoin de ces offrandes. Voyez *Vincent le Blanc.*

Les habitans de Madagascar croient le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu, & une au démon : ils commencent par le diable, jettent un morceau du côté droit, & disent : *Voilà pour toi, seigneur Diable.* Ils jettent ensuite un morceau du côté gauche, & disent : *Voila pour toi, seigneur Dieu.* Ils ne lui font aucune priere. *Recueil des lett. édif.*

(*b*) Pour prouver que ce ne sont pas les plaisirs physiques

Je ſais que, dans les projets, les entrepriſes, les forfaits, les vertus & la pompe éblouiſſante de l'ambition, l'on apperçoit difficilement l'ouvrage de la ſenſibilité phyſique. Comment, dans cette fiere ambition qui, le bras fumant de carnage, s'aſſied, au milieu des champs de bataille, ſur un monceau de cadavres, & frappe, en ſigne de victoire, ſes aîles dégoûtantes de ſang; comment, dis je, dans l'ambition ainſi figurée, reconnoître la fille de la volupté? Comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues & les travaux de la guerre, ce ſoit la volupté qu'on

---

ſiques qui nous portent à l'ambition, peut-être dira-t'on que c'eſt communément le deſir vague du bonheur qui nous en ouvre la carriere. Mais, répondrai-je, qu'eſt-ce que le deſir vague du bonheur? C'eſt un deſir qui ne porte ſur aucun objet en particulier: or je demande ſi l'homme, qui, ſans aimer aucune femme en particulier, aime en général toutes les femmes, n'eſt point animé du deſir des plaiſirs phyſiques? Toutes les fois qu'on voudra ſe donner la peine de décompoſer le ſentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaiſir phyſique au fond du creuſet. Il en eſt de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne ſeroit point avide d'argent, ſi l'argent n'étoit pas ou l'échange des plaiſirs, ou le moyen d'échapper à la douleur phyſique: il ne deſireroit point l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'auroit point de cours.

pourſuive ? C'eſt cependant elle ſeule, répondrai je, qui, ſous le nom de libertinage, recrute les Armées de preſque toutes les Nations. On aime les plaiſirs & par conſéquent, les moyens de s'en procurer : les hommes deſirent donc & les richeſſes & les dignités. Ils voudroient, de plus, faire fortune en un jour, & la pareſſe leur inſpire ce deſir : or, la guerre, qui promet le pillage des villes au ſoldat & des honneurs à l'Officier, flatte, à cet égard, & leur pareſſe & leur impatience. Les hommes doivent donc ſupporter plus volontiers les fatigues de la guerre (*c*) que les travaux de l'agriculture, qui ne leur promet de richeſſes que dans un avenir éloigné. Auſſi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitans des côtes d'Afrique & les Arabes, ont-ils toujours été plus adonnés au vol & à la piraterie qu'à la culture des terres.

Il en eſt de la guerre comme du gros jeu qu'on préfere au petit, au riſque même de ſe ruiner, parce que le gros jeu nous flatte

(*c*) „ Le repos, dit Tacite, eſt pour les Germains „ un etat violent ; ils ſoupirent ſans ceſſe apres la „ guerre ; ils s'y font un nom en peu de tems ; ils „ aiment mieux combattre que labourer.

de l'eſpoir de grandes richeſſes, & nous les promet dans un inſtant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe, je vais, dans le titre du chapitre ſuivant, expoſer l'unique objection à laquelle il me reſte à répondre.

CHAPITRE XII.

Si, dans la pourſuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de ſe ſouſtraire à la douleur, ou de jouir du plaiſir phyſique; pourquoi le plaiſir échape-t'il ſi ſouvent à l'ambitieux?

ON peut diſtinguer deux ſortes d'ambitieux. Il eſt des hommes malheureuſement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, deſirent les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le ſeul plaiſir des infortunés, pour tourmenter les hommes & jouir de leur malheur. Ces ſortes d'ambitieux ſont d'un caractere aſſez ſemblable aux faux dévots, qui, en général, paſſent pour méchans, non que la loi qu'ils profeſſent ne ſoit une loi d'amour & de charité, mais parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion auſtere (*a*) ſont apparem-

(*a*) L'expérience prouve qu'en général les caracteres propres à ſe priver de certains plaiſirs & à ſaiſir les maximes & les pratiques auſteres d'une certaine dévotion, ſont ordinairement des caracteres malheureux. C'eſt

ment des hommes mécontens de ce bas monde, qui ne peuvent eſpérer de bonheur qu'en l'autre, & qui, mornes, timides & malheureux, cherchent dans le ſpectacle du malheur d'autrui une diſtraction aux leurs. Les ambitieux de cette eſpece ſont en très-petit nombre; ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'ame; ils ne ſont comptés que parmi les tyrans; &, par la nature de leur ambition, ils ſont privés de tous les plaiſirs.

Il eſt des ambitieux d'une autre eſpece;

C'eſt la ſeule maniere d'expliquer comment tant de Sectaires ont pu allier à la ſainteté & à la douceur des principes de la religion tant de méchanceté & d'intolérance; intolérance prouvée par tant de maſſacres. Si la jeuneſſe, lorſqu'on ne s'oppoſe point à ſes paſſions, eſt ordinairement plus humaine & plus généreuſe que la vieilleſſe, c'eſt que les malheurs & les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme d'un caractere heureux eſt gai & bonhomme; c'eſt lui ſeul qui dit:

Que tout le monde ici ſoit heureux de ma joie.

Mais l'homme malheureux eſt méchant. Céſar diſoit, en parlant de Caſſius: *Je redoute ces gens hâves & maigres: il n'en eſt pas ainſi de ces Antoines, de ces gens uniquement occupés de leurs plaiſirs; leur main cueille des fleurs & n'aiguiſe point de poignards.* Cette obſervation de Céſar eſt très-belle, & plus générale qu'on ne penſe.

& dans cette eſpece, je les comprends preſque tous : ce ſont ceux qui, dans les grandes places, ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y ſont attachés. Parmi ces ambitieux, il en eſt qui, par leur naiſſance ou leur poſition, ſont d'abord élevés à des poſtes importans : ceux-là peuvent quelquefois allier le plaiſir avec les ſoins de l'ambition ; ils ſont en naiſſant placés, pour ainſi dire, à la moitié (*b*) de la carriere qu'ils ont à parcourir. Il n'en eſt pas ainſi d'un homme qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwel, s'élever aux premiers poſtes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition, où les premiers pas ſont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager ; il eſt à la fois occupé & du ſoin de former de grands projets, & du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes, ardens à la pourſuite de tous les plaiſirs, animés de ce ſeul motif, en ſont ſouvent privés ; ſuppoſons qu'avide de ces plaiſirs, & frappé de l'empreſſement avec lequel on cherche

(*b*) L'ambition eſt, ſi je l'oſe dire, en eux plutôt une convenance d'etat qu'une paſſion forte que les obſtacles irritent, & qui triomphe de tout.

à prévenir les desirs des grands, un homme de cette espece veuille s'élever aux premiers postes : Ou cet homme naîtra dans ces pays où le Peuple est le dispensateur des graces, où l'on ne peut se concilier la bienveillance publique que par des services rendus à la Patrie, où, par conséquent, le mérite est nécessaire; ou ce même homme naîtra dans des gouvernemens absolument despotiques, tels que le Mogol, où les honneurs sont le prix de l'intrigue: or, quel que soit le lieu de sa naissance, je dis que, pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner presqu'aucun temps à ses plaisirs. Pour le prouver, je prendrai le plaisir de l'amour pour exemple, non seulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le ressort presque unique des sociétés policées. Car il est bon d'observer, en passant, qu'il est, dans chaque Nation un besoin physique qu'on doit considérer comme l'ame universelle de cette Nation : chez les Sauvages du Septentrion qui, souvent exposés à des famines affreuses, sont toujours occupés de chasse & de pêche, c'est la faim & non l'amour qui produit toutes les idées; ce besoin est en eux le germe de toutes leurs pensées : aussi, presque toutes les combi-

naiſons de leur eſprit ne roulent-elles que ſur les ruſes de la chaſſe & de la pêche, & ſur les moyens de pourvoir au beſoin de la faim. Au contraire, l'amour des femmes eſt, chez les Nations policées, le reſſort preſque unique qui les meut. (*c*)

(*c*) Ce n'eſt pas que d'autres motifs ne puiſſent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays pauvres, le deſir de pourvoir à ſes beſoins ſuffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les pays deſpotiques, la crainte du ſupplice, que peut nous faire ſubir le caprice d'un Deſpote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les peuples policés, c'eſt le deſir vague du bonheur, deſir qui ſe reduit toujours, comme je l'ai dejà prouvé, aux plaiſirs des ſens, qui le plus communément inſpire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaiſirs, je ſuis ſans doute, en droit de choiſir celui des femmes, comme le plus vif & le plus puiſſant de tous. Une preuve qu'en effet ce ſont les plaiſirs de cette eſpece qui nous animent, c'eſt que l'on n'eſt ſuſceptible de l'acquiſition des grands talens & capable de ces reſolutions deſeſpérées, néceſſaires quelquefois pour monter aux premiers poſtes, que dans la premiere jeuneſſe, c'eſt-à-dire, dans l'âge ou les beſoins phyſiques ſe font le plus vivement ſentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plaiſir aux grandes places? Oui: ils les acceptent, ils les deſirent même: mais ce deſir ne mérite pas le nom de paſſion, puiſqu'ils ne ſont plus alors capables de ces entrepriſes hardies & de ces efforts prodigieux d'eſprit qui caracteriſent la paſſion. Le vieillard peut marcher par habitude dans la carriere qu'il s'eſt ouverte dans la jeuneſſe, mais il ne s'en ouvriroit pas une nouvelle.

En ces pays, l'amour invente tout, produit tout : la magnificence, la création des arts de luxe, ſont des ſuites néceſſaires de l'amour des femmes & de l'envie de leur plaire ; le deſir même qu'on a d'en impoſer aux hommes, par les richeſſes ou les dignités, n'eſt qu'un nouveau moyen de les ſéduire. Suppoſons donc qu'un homme né ſans bien, mais avide des plaiſirs de l'amour, ait vu les femmes ſe rendre d'autant plus facilement aux deſirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait refléchir plus de conſidération ſur elles; qu'excité par la paſſion des femmes à celle de l'ambition, l'homme dont je parle aſpire au poſte de Général ou de premier Miniſtre ; il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du ſoin d'acquerir des talens ou de faire des intrigues. Or le genre de vie propre à former, ſoit un habile intrigant, ſoit un homme de mérite, eſt entiérement oppoſé au genre de vie propre à ſéduire des femmes, auxquelles on ne plaît communement que par des aſſiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il eſt donc certain que, dans la jeuneſſe, & juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du

crédit, cet homme doit s'arracher à tous ſes goûts, & ſacrifier, preſque toujours, le plaiſir préſent à l'eſpoir des plaiſirs à venir. Je dis, preſque toujours; parce que la route de l'ambition eſt ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition, accrue auſſi-tôt que ſatisfaite, remplace toujours un deſir rempli par un deſir nouveau; qui, de Miniſtres, voudroient être Rois; qui, de Rois, aſpireroient, comme Alexandre, à la Monarchie univerſelle, & voudroient monter ſur un trône où les reſpects de tout l'univers les aſſuraſſent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur; ſans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires, & ſuppoſant même de la moderation dans l'ambition, il eſt évident que l'homme, dont la paſſion des femmes aura fait un ambitieux, ne parviendra ordinairement aux premiers poſtes que dans un âge où tous ſes deſirs ſeront étouffés.

Mais ſes deſirs ne fuſſent-ils qu'attiédis, à peine cet homme a-t'il atteint ce terme, qu'il ſe trouve placé ſur un écueil eſcarpé & gliſſant; il ſe voit de toutes parts en butte aux envieux, qui, prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés; alors il découvre avec horreur

l'abyſme affreux qui s'entr'ouvre ; il ſent que, dans ſa chûte, par un triſte appanage de la grandeur, il ſera miſerable ſans être plaint ; qu'expoſé aux inſultes de ceux qu'outrageoit ſon orgueil, il ſera l'objet du mépris de ſes rivaux, mépris plus cruel encore que les outrages ; que, devenu la riſée de ſes inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de reſpects dont la jouiſſance a pu quelquefois lui paroitre importune, mais dont la privation eſt inſupportable, lorſque l'habitude en a fait un beſoin. Il voit donc que, privé du ſeul plaiſir qu'il ait jamais goûté, & réduit à l'abbaiſſement, il ne jouira plus en contemplant ſes grandeurs, comme l'avare en contemplant ſes richeſſes, de la poſſibilité de toutes les jouiſſances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux eſt donc, par la crainte de l'ennui & de la douleur, retenu dans la carriere où l'amour du plaiſir l'a fait entrer : le deſir de conſerver ſuccede donc en ſon cœur au deſir d'acquérir. Or l'étendue des ſoins néceſſaires pour ſe maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il eſt évident que cet homme doit paſſer le tems de la jeuneſſe & de l'âge mûr à la pour-

ſuite ou à la conſervation de ces places, uniquement deſirées comme des moyens d'acquérir les plaiſirs qu'il s'eſt toujours refuſés. C'eſt ainſi que, parvenu à l'âge où l'on eſt incapable d'un nouveau genre de vie, il ſe livre, & doit, en effet, ſe livrer tout entier à ſes anciennes occupations ; parce qu'une ame toujours agitée de craintes & d'eſpérances vives, & ſans ceſſe remuée par de fortes paſſions, préferera toujours la tourmente de l'ambition au calme inſipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaiſſeaux que les flots portent encore ſur la côte du Midi, lorſque les vents du Nord n'enflent plus les mers, les hommes ſuivent dans la vieilleſſe la direction que les paſſions leur ont donnée dans la jeuneſſe.

J'ai fait voir comment, appellé aux grandeurs par la paſſion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre, par hazard, quelques plaiſirs, ces plaiſirs ſont toujours mêlés d'amertume ; il ne les goûte avec délices, que parce qu'ils y ſont rares & ſemés çà & là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déſerts de la Lybie, & dont le feuillage deſſéché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repoſe.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux & les motifs qui le font agir, n'eſt donc qu'apparente; l'ambition eſt donc allumée en nous par l'amour du plaiſir & la crainte de la douleur. Mais dira-t'on, ſi l'avarice & l'ambition ſont un effet de la ſenſibilité phyſique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas ſa ſource.

CHAPITRE XIII.

De l'orgueil.

L'Orgueil n'eſt dans nous que le ſentiment vrai ou faux de notre excellence: ſentiment qui, dépendant de la comparaiſon avantageuſe qu'on fait de ſoi aux autres, ſuppoſe, par conſéquent, l'exiſtence des hommes, & même l'établiſſement des ſociétés.

Le ſentiment de l'orgueil n'eſt donc point inné, comme celui du plaiſir & de la douleur. L'orgueil n'eſt donc qu'une paſſion factice, qui ſuppoſe la connoiſſance du beau & de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne ſont autre choſe que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, eſtimé & honoré comme tel. L'idée de l'eſtimé a donc précédé l'idée de l'eſtimable. Il eſt vrai que ces deux idées ont dû bien-tôt ſe confondre enſemble. Auſſi l'homme qu'anime le noble & ſuperbe deſir de ſe plaire à lui-même, & qui, content de ſa propre eſtime, ſe croit indifférent à l'opinion générale, eſt, en ce point,

dupe de ſon propre orgueil, & prend en lui le deſir d'être eſtimé pour le deſir d'être eſtimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un deſir ſecret & déguiſé de l'eſtime publique. Pourquoi le même homme qui, dans les Forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adreſſe, de la force & de l'agilité de ſon corps, ne s'énorgueillira-t'il en France de ces avantages corporels qu'au défaut de qualités plus eſſentielles? C'eſt que la force & l'agilité du corps ne ſont ni ne doivent être autant eſtimées d'un François que d'un Sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'eſt qu'un amour déguiſé de l'eſtime, ſuppoſons un homme uniquement occupé du deſir de s'aſſurer de ſon excellence & de ſa ſupériorité. Dans cette hypothèſe, la ſupériorité la plus perſonnelle, la plus indépendante du hazard lui paroîtroit ſans doute la plus flatteuſe: ayant à choiſir entre la gloire des lettres & celle des armes, ce ſeroit, par conſéquent, à la premiere qu'il donneroit la préférence. Oſeroit-il contredire Céſar lui-même? Ne conviendroit-il pas, avec ce héros, que les lauriers de la victoire ſont, par le public éclairé, toujours partagés entre le Général, le Sol-

dat & le hazard ; & qu'au contraire les lauriers des Muſes appartiennent ſans partage à ceux qu'elles inſpirent ? N'avoueroit-il pas que le hazard a pu ſouvent placer l'ignorance & la lâcheté ſur un char de triomphe, & qu'il n'a jamais couronné le front d'un ſtupide Auteur ?

En n'interrogeant que ſon orgueil, c'eſt-à-dire, le deſir de s'aſſurer de ſon excellence, il eſt donc certain que la premiere eſpece de gloire lui paroîtroit la plus deſirable. La préference qu'on donne au grand Capitaine ſur le Philoſophe profond, ne changeroit point, à cet égard, ſon opinion : il ſentiroit que, ſi le public accorde plus d'eſtime au Général qu'au Philoſophe, c'eſt que les talens du premier ont une influence plus prompte ſur le bonheur public, que les maximes d'un ſage qui ne paroiſſent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'eſt cependant en France perſonne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'eſt qu'au deſir d'être eſtimé qu'on doit le deſir d'être eſtimable, & que l'orgueil n'eſt que l'amour même de l'eſtime.

Pour prouver enſuite que cette paſſion de

de l'orgueil ou de l'eſtime eſt un effet de la ſenſibilité phyſique, il faut maintenant examiner ſi l'on deſire l'eſtime pour l'eſtime même; & ſi cet amour de l'eſtime ne ſeroit pas l'effet de la crainte de la douleur & de l'amour du plaiſir.

A quelle autre cauſe, en effet, peut-on attribuer l'empreſſement avec lequel on recherche l'eſtime publique? Seroit-ce à la méfiance intérieure que chacun a de ſon mérite &, par conſéquent, à l'orgueil qui, voulant s'eſtimer, & ne pouvant s'eſtimer ſeul, a beſoin du ſuffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même, & pour jouir du ſentiment délicieux de ſon excellence?

Mais, ſi nous ne devions qu'à ce motif le deſir de l'eſtime, alors l'eſtime la plus étendue, c'eſt-à-dire, celle qui nous ſeroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroîtroit, ſans contredit, la plus flatteuſe & la plus deſirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune & à nous raſſurer ſur notre mérite. Or, ſuppoſons les planetes habitées par des êtres ſemblables à nous: ſuppoſons qu'un génie vînt à chaque inſtant nous informer de ce qui s'y paſſe, & qu'un homme eût à choiſir

entre l'eſtime de ſon pays & celle de tous ces mondes céleſtes : dans cette ſuppoſition, n'eſt-il pas évident que ce ſeroit à l'eſtime la plus étendue, c'eſt-à-dire, à celle de tous les habitans planétaires, qu'il devroit donner la préférence ſur celle de ſes concitoyens? Il n'eſt cependant perſonne qui, dans ce cas, ne ſe déterminât en faveur de l'eſtime nationale. Ce n'eſt donc point au deſir qu'on a de s'aſſurer de ſon mérite, qu'on doit le deſir de l'eſtime, mais aux avantages que cette eſtime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on ſe demande d'où vient l'empreſſement avec lequel ceux qui ſe diſent le plus jaloux de l'eſtime publique, recherchent les grandes places dans les ſiécles même où, contrariés par des intrigues & des cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur Nation; où, par conſéquent, ils ſont expoſés à la riſée du public, qui, toujours juſte dans ſes jugemens, mépriſe quiconque eſt aſſez indifférent à ſon eſtime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement; qu'on ſe demande encore pourquoi l'on eſt plus flatté de l'eſtime d'un Prince que de celle d'un homme ſans crédit : & l'on verra que, dans tous les cas, notre

amour pour l'eſtime eſt proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons, à l'eſtime d'un petit nombre d'hommes choiſis, celle d'une multitude ſans lumieres, c'eſt que, dans une multitude, nous voyons plus d'hommes ſoumis à cette eſpece d'empire que l'eſtime donne ſur les ames; c'eſt qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus ſouvent à notre eſprit l'image agréable des plaiſirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'eſt la raiſon pour laquelle, indifférent à l'admiration d'un Peuple avec lequel on n'auroit aucune rélation, il eſt peu de François qui fuſſent fort touchés de l'eſtime qu'auroient pour eux les habitans du grand Tibet. S'il eſt des hommes qui voudroient envahir l'eſtime univerſelle, & qui ſeroient même jaloux de l'eſtime des terres Auſtrales, ce deſir n'eſt pas l'effet d'un plus grand amour pour l'eſtime, mais ſeulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande eſtime (*a*).

(*a*) Les hommes ſont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur

La derniere & la plus forte preuve de cette vérité, c'eſt le dégoût qu'on a pour l'eſtime (*b*) & la diſette où l'on eſt de grands hommes dans les ſiécles où l'on ne décerne pas les plus grandes recompenſes au mérite. Il ſemble qu'un homme capable d'aquerir de grands talens ou de grandes vertus, paſſe un contract tacite avec ſa Nation, par lequel il s'engage à s'illuſtrer par des talens & des actions utiles à ſes Concitoyens, pourvû que ſes Concitoyens reconnoiſſans, attentifs à le ſoulager dans ſes peines, raſſemblent près de lui tous les plaiſirs.

C'eſt de la négligence ou de l'exactitude du Public à remplir ces engagemens tacites que dépend, dans tous les ſiécles & les Pays, l'abondance ou la rareté des grands hommes.

Nous n'aimons donc pas l'eſtime pour l'eſtime, mais uniquement pour les avan-

---

heur avec l'idée d'eſtime. Mais, ſous le nom d'eſtime, ils ne deſirent réellement que les avantages qu'elle procure.

(*b*) L'on fait peu pour mériter l'eſtime dans les pays où l'eſtime eſt ſtérile: mais partout où l'eſtime procure de grands avantages, l'on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cents Spartiates, le pas des Thermopyles.

tages qu'elle procure. En vain voudroit-on s'armer contre cette concluſion, de l'exemple de Curtius : un fait preſque unique ne prouve rien contre des principes appuyés ſur les expériences les plus multipliées, ſur-tout lorſque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes,& s'expliquer naturellement par d'autres cauſes.

Pour former un Curtius, il ſuffit qu'un homme fatigué de la vie, ſe trouve dans la malheureuſe diſpoſition de corps qui détermine tant d'Anglois au ſuicide ; ou que, dans un ſiécle très-ſuperſtitieux, comme celui de Curtius, il naiſſe un homme qui, plus fanatique & plus crédule encore que les autres, croie, par ſon devouement, obtenir une place parmi les Dieux. Dans l'une ou l'autre ſuppoſition, on peut ſe vouer à la mort, ou pour mettre fin à ſes miſeres ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaiſirs céleſtes.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt qu'on ne deſire d'être eſtimable que pour être eſtimé, & qu'on ne deſire l'eſtime des hommes que pour jouir des plaiſirs attachés à cette eſtime : l'amour de l'eſtime n'eſt donc que l'amour déguiſé du plaiſir. Or il n'eſt que deux ſortes de plaiſirs ; les uns ſont les plaiſirs des ſens, & les autres

ſont les moyens d'acquerir ces mêmes plaiſirs ; moyens qu'on a rangés dans la claſſe des plaiſirs, parce que l'eſpoir d'un plaiſir eſt un commencement de plaiſir ; plaiſir cependant qui n'exiſte que lorſque cet eſpoir peut ſe réaliſer. La ſenſibilité phyſique eſt donc le germe productif de l'orgueil & de toutes les autres paſſions, dans le nombre deſquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante, en apparence, du plaiſir des ſens, mérite d'être examinée, pour confirmer, par ce dernier exemple, tout ce que j'ai dit de l'origine des paſſions.

CHAPITRE XIV.

De l'amitié.

Aimer, c'eſt avoir beſoin. Nulle amitié ſans beſoin : ce ſeroit un effet ſans cauſe. Les hommes n'ont pas tous les mêmes beſoins : l'amitié eſt donc, entr'eux, fondée ſur des motifs différens. Les uns ont beſoin de plaiſir ou d'argent, les autres de crédit, ceux-ci de converſer, ceux-là de confier leurs peines : en conſéquence, il eſt des amis de plaiſir, d'argent (*a*), d'intrigue, d'eſprit & de mal-

(*a*) On *s'eſt tué* juſqu'à préſent à répéter, les uns d'après les autres, qu'on ne doit pas compter, parmi ſes amis, ceux dont l'amitié intéreſſée ne nous aime que pour notre argent. Cette ſorte d'amitié n'eſt pas, ſans doute, la plus flatteuſe : mais ce n'en eſt pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment, par exemple, dans un controlleur général, la puiſſance qu'il a d'obliger. Dans la plûpart d'entr'eux, l'amour de la perſonne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuſeroit-on le nom d'amitié à cette eſpece de ſentiment ? On ne nous aime pas pour nous-mêmes, mais toujours pour quelque cauſe ; & celle-là en vaut bien une autre. Un homme eſt amoureux d'une femme : peut

heur. Rien de plus utile que de conſiderer l'amitié ſous ce point de vue, & de s'en former des idées nettes.

---

peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce que c'eſt uniquement la beauté de ſes yeux ou de ſon teint qu'il aime en elle? Mais, dira-t'on, à peine l'homme riche eſt-il tombé dans l'indigence, qu'on ceſſe alors de l'aimer. Oui, ſans doute: mais, que la petite vérole gâte une femme, on rompra communément avec elle, & cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée lorſqu'elle étoit belle. Que l'ami, en qui nous avons le plus de confiance, & dont nous eſtimons le plus l'ame, l'eſprit & le caractere, devienne tout-à-coup aveugle, ſourd & muet; nous regretterons en lui la perte de notre ancien ami; nous reſpecterons encore ſa momie: mais, dans le fait, nous ne l'aimons plus, parce que ce n'eſt pas un tel homme que nous avons aimé. Un Controlleur général eſt-il diſgracié! On ne l'aime plus: c'eſt préciſément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, ſourd & muet. Il n'eſt pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu beaucoup de tendreſſe pour celui qui pouvoit lui en procurer. Quiconque a ce beſoin d'argent eſt ami né du controlle général, & de celui qui l'occupe. Son nom peut être inſcrit dans l'inventaire des meubles & uſtenciles appartenants à la place. C'eſt notre vanité qui nous fait refuſer le nom d'amitié à l'amitié intéreſſée. Sur quoi j'obſerverai qu'en fait d'amitié, la plus ſolide & la plus durable eſt communément celle des gens vertueux: cependant les ſcélérats même en ſont ſuſceptibles. Si, comme l'on eſt forcé d'en convenir, l'amitié n'eſt au-

tre

En amitié, comme en amour, on fait ſouvent des Romans : on en cherche partout le héros ; on croit à chaque inſtant l'avoir trouvé ; on s'accroche au premier venu, on l'aime tant qu'on le connoît peu & qu'on eſt curieux de le connoître. La curioſité eſt elle ſatisfaite ? on s'en dégoûte : on n'a point rencontré le héros de ſon Roman. C'eſt ainſi qu'on devient ſuſceptible d'engouement, mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la conſiderant comme un beſoin réciproque, on ne peut ſe cacher que, dans un long eſpace de tems, il eſt très difficile que le même beſoin, &, par conſéquent, la même amitié (*b*),

---

tre choſe que le ſentiment qui unit deux hommes ; ſoutenir qu'il n'eſt point d'amitié entre les méchans, c'eſt nier les faits les plus authentiques. Peut on douter que deux conſpirateurs, par exemple, ne puiſſent être liés de l'amitié la plus vive ? Que Jaffier n'aimât le Capitaine Jacques-Pierre ? Qu'Octave, qui n'étoit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécene, qui ſurement n'étoit qu'une ame foible ? La force de l'amitié ne ſe meſure pas ſur l'honnêteté de deux amis, mais ſur la force de l'intérêt qui les unit.

(*b*) Les circonſtances dans leſquelles deux amis doivent ſe trouver, une fois données, & leurs caracteres connus

ſubſiſte entre deux hommes. Auſſi rien de plus rare que les anciennes amitiés (*c*).

Mais, ſi le ſentiment de l'amitié, beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant ſa naiſſance, ſon accroiſſement & ſon déperiſſement; qui le ſait ne paſſe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, & n'eſt point expoſé à déteſter ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer? il ne s'emporte point contre lui; il gémit ſur la nature humaine, & s'écrie en pleurant: Mon ami n'a plus les mêmes beſoins.

Il eſt aſſez difficile de ſe faire des idées

---

connus; s'ils doivent ſe brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'eſprit, en prédiſant l'inſtant où ces deux hommes ceſſeront de s'être réciproquement utiles, ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'aſtronome calcule le moment de l'éclipſe.

(*c*) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude, le reſpect eſtimable qu'on a pour une amitié avouée, & enfin ce point d'honneur heureux & utile à la ſociété, qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ſes amis. On leur rendroit bien les mêmes ſervices qu'on leur eût rendus lorſqu'on étoit affecté pour eux des ſentimens les plus vifs: mais, dans le fait, leur préſence ne nous eſt plus néceſſaire, & on ne les aime plus.

nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne, cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en eſt qui, pour ſe trouver plus eſtimables à leurs propres yeux, s'exagerent à eux-mêmes leurs ſentimens pour leurs amis, ſe font de l'amitié des deſcriptions romaneſques, & s'en perſuadent la réalité, juſqu'à ce que l'occaſion, les détrompant eux & leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le penſoient

Ces ſortes de gens prétendent ordinairement avoir le beſoin d'aimer & d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'eſt jamais ſi vivement frappé des vertus d'un homme que les premieres fois qu'on le voit; comme l'habitude nous rend inſenſibles à la beauté, à l'eſprit & même aux qualités de l'ame; & que nous ne ſommes enfin fortement émus que par le plaiſir de la ſurpriſe; un homme d'eſprit diſoit, aſſez plaiſamment à ce ſujet, que ceux qui veulent être aimés ſi vivement (*d*) doi-

(*d*) L'amitié n'eſt pas comme le prétendent certaines gens, un ſentiment perpetuel de tendreſſe, parce que les hommes ne ſont rien continument. Entre les amis les plus tendres, il y a des momens de froideur: l'amitié

vent, en amitié comme en amour, avoir beaucoup de paſſades & point de paſſion; parce que les momens du début, ajoutoit-il, ſont, en l'un & l'autre genre, toujours les momens les plus vifs & les plus tendres.

Mais, pour un homme qui ſe fait illuſion à lui même, il eſt en amitié dix hypocrites qui affectent des ſentimens qu'ils n'éprouvent pas, font des dupes & ne le ſont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fauſſes: uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à ſe modéler, en leur faveur, ſur un pareil portrait. (*e*)

---

l'amitié eſt donc une ſucceſſion continuelle de ſentimens de tendreſſe & de froideur, où ceux de froideur ſont très-rares.

(*e*) Peut-être faut-il du courage, & ſoi même être capable d'amitié, pour oſer en donner une idée nette. On eſt du moins sûr de ſoulever contre ſoi les hypocrites d'amitié: il en eſt de ces ſortes de gens comme des poltrons, qui racontent toujours leurs exploits. Que ceux qui ſe diſent ſi ſuſceptibles de ſentimens d'amitié, liſent le *Toxaris de Lucien*; qu'ils ſe demandent s'ils ſont capables des actions que l'amitié faiſoit exécuter aux Scythes & aux Grecs? S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront que, dans ce ſiecle, on n'a pas même d'idée de cette eſpéce d'amitié.

Expoſés à tant d'erreurs, il eſt donc très-difficile de ſe faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t'on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce ſentiment? Le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés ſenſibles, mais laſſés de courir ſans ceſſe après une chimere, ſe dégoûtent de l'amitié, à laquelle ils euſſent été propres, s'ils ne s'en fuſſent pas fait une idée romaneſque.

L'amitié ſuppoſe un beſoin; plus ce beſoin ſera vif, plus l'amitié ſera forte: le beſoin eſt donc la meſure du ſentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme & une femme ſe ſauvent dans une Iſle déſerte; que là, ſans eſpoir de revoir leur Patrie, ils ſoient forcés de ſe prêter un

---

mitié. Auſſi, chez les Scythes & les Grecs, l'amitie étoit-elle miſe au rang des vertus. Un Scythe ne pouvoit avoir plus de deux amis; mais pour les ſecourir, il étoit en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitie, c'etoit en partie l'amour de l'eſtime qui les animoit. La ſeule amitié n'eut pas ete ſi courageuſe.

ſecours mutuel pour ſe défendre des bêtes féroces, pour vivre & s'arracher au déſeſpoir : nulle amitié plus vive que celle de cet homme & de cette femme, qui ſe ſeroient peut-être déteſtés, s'ils fuſſent reſtés à Paris. L'un des deux vient-il à périr ? l'autre a réellement perdu la moitié de lui-même ; nulle douleur égale à ſa douleur : il faut avoir habité l'Iſle déſerte, pour en ſentir toute la violence.

Mais, ſi la force de l'amitié eſt toujours proportionnée à nos beſoins, il eſt, par conſéquent, des formes de gouvernement, des mœurs, des conditions & enfin des ſiecles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

Dans les ſiecles de chevalerie, où l'on prenoit un compagnon d'armes, où deux Chevaliers faiſoient communauté de gloire & de danger, où la lâcheté de l'un pouvoit coûter la vie & l'honneur à l'autre ; alors, devenu, par ſon propre intérêt, plus attentif au choix de ſes amis, on leur étoit plus fortement attaché.

Lorſque la mode des duels prit la place de la chevalerie, des gens, qui tous les jours s'expoſoient enſemble à la mort, devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande

vénération & comptée parmi les vertus: elle ſuppoſoit du moins, dans les duelliſtes & les Chevaliers, beaucoup de loyauté & de valeur; vertus qu'on honoroit beaucoup, & qu'on devoit alors extrêmement honorer, puiſque ces vertus étoient preſque toujours en action. (*f*)

Il eſt bon de ſe rappeller quelquefois que les mêmes vertus ſont, dans les divers tems, miſes à des taux différens, ſelon l'inégale utilité dont elles ſont à chaque ſiecle.

Qui doute que, dans des tems de troubles & de révolutions & dans une forme de gouvernement qui ſe prête aux factions, l'amitié ne ſoit plus forte & plus courageuſe qu'elle ne l'eſt dans un Etat tranquille? L'hiſtoire fournit, dans ce genre, mille exemples d'héroïſme. Alors l'amitié ſuppoſe, dans un homme, du courage, de la diſcrétion, de la fermeté, des lumieres & de la prudence; qualités qui, abſolument néceſſaires dans ces momens de troubles, & rarement raſſemblées dans

(*f*) *Brave* étoit alors ſynonyme d'*honnête homme*; & c'eſt par un reſte de cet ancien uſage qu'on dit encore *un brave homme*, pour exprimer un homme loyal & honnête.

le même homme, doivent le rendre extrêmement cher à ſon ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne demandons plus les mêmes qualités (g) à nos amis, c'eſt que ces qualités nous ſont inutiles; c'eſt qu'on n'a plus de ſecrets importans à ſe confier, de combats à livrer; & qu'on n'a, par conſéquent, beſoin ni de la prudence, ni des lumieres, ni de la diſcrétion, ni du courage de ſon ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement, les particuliers ne ſont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins beſoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maiſons, le luxe, & ce qu'on appelle l'eſprit de ſociété, a ſouſtrait une infinité de gens au beſoin de l'amitié. Nul motif, nul

(g) Dans ce ſiécle, l'amitié n'exige preſque aucune qualité. Une infinité de gens ſe donnent pour de vrais amis, pour être quelque choſe dans le monde. Les uns ſe font ſolliciteurs banaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire; d'autres rendent des ſervices, mais les font payer à leurs obligés du prix de l'ennui & de la perte de leur liberté; quelques autres enfin ſe croient très-dignes d'amitié, parce qu'ils ſeront sûrs gardiens d'un dépôt, & qu'ils ont la vertu d'un coffre fort.

nul intérêt ſuffiſant pour nous faire maintenant ſupporter les défauts réels ou reſpectifs de nos amis. Il n'eſt donc plus d'amitié; (*h*) on n'attache donc plus au mot d'ami les mêmes idées qu'on y attachoit autrefois; on peut donc, en ce ſiecle, s'écrier avec Ariſtote : (*i*) *O mes amis! il n'eſt plus d'amis.*

Or, s'il eſt des ſiecles, des mœurs, & des formes de gouvernement où l'on a plus ou moins beſoin d'amis; & ſi la force de l'amitié eſt toujours proportionnée à la vivacité de ce beſoin; il eſt auſſi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié: & ce ſont ordinairement celles où l'on a le plus ſouvent beſoin du ſecours d'autrui.

(*h*) Auſſi, dit le proverbe, faut-il ſe dire beaucoup d'amis & s'en croire peu.

(*i*) Chacun répete, d'après Ariſtote, qu'il n'eſt point d'amis; & chacun en particulier, ſoutient qu'il eſt bon ami. Pour avancer deux propoſitions ſi contradictoires, il faut qu'en fait d'amitié il y ait bien des hypocrites & bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Ces derniers, comme je l'ai déjà dit, s'éleveront contre quelques propoſitions de ce Chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs; &, malheureuſement, j'aurai pour moi l'expérience.

Les infortunés ſont en géneral les amis les plus tendres : unis par une communauté de malheur, ils jouiſſent, en plaignant les maux de leur ami, du plaiſir de s'attendrir ſur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caracteres : il en eſt qui ne peuvent ſe paſſer d'amis. Les premiers ſont ces caracteres foibles & timides, qui, dans toute leur conduite, ne ſe déterminent qu'à l'aide & par le conſeil d'autrui : les ſeconds ſont ces caracteres mornes, ſéveres, deſpotiques, & qui, chauds amis de ceux qu'ils tyranniſent, ſont aſſez ſemblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui, à la nouvelle de la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la ſeconde; parce que celle-ci, d'un caractere doux & aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un mari, lorſque celle-là perdoit en lui le martyr de ſes caprices, & le ſeul homme qui pût les ſupporter.

Il eſt enfin des hommes exempts de toute ambition, de toutes paſſions fortes, & qui font leurs délices de la converſation des gens inſtruits. Dans nos mœurs actuelles, les hommes de cette eſpece, s'ils ſont vertueux, ſont les amis les plus tendres & les plus conſtans. Leur

ame, toujours ouverte à l'amitié, en connoît tout le charme. N'ayant, par ma ſuppoſition, aucune paſſion qui puiſſe contrebalancer en eux ce ſentiment, il devient leur unique beſoin: auſſi ſont-ils capables d'une amitié très-éclairée & très-courageuſe, ſans qu'elle le ſoit néanmoins autant que celle des Grecs & des Scythes.

Par la raiſon contraire, on eſt en général d'autant moins ſuſceptible d'amitié, qu'on eſt plus indépendant des autres hommes. Auſſi les gens riches & puiſſans ſont-ils communement peu ſenſibles à l'amitié; ils paſſent même ordinairement pour durs. En effet, ſoit que les hommes ſoient naturellement cruels toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, ſoit que les riches & les puiſſans regardent la miſere d'autrui comme un reproche de leur bonheur, ſoit enfin qu'ils veuillent ſe ſouſtraire aux demandes importunes des malheureux; il eſt certain qu'ils maltraitent preſque toujours le miſérable. (*k*) La vue de l'infortuné fait, ſur la plûpart des hommes, l'effet de la tête de

(*k*) La moindre faute qu'il fait eſt un prétexte ſuffiſant pour lui refuſer tout ſecours: on veut que les malheureux ſoient parfaits.

Méduſe : à ſon aſpect, les cœurs ſe changent en rocher.

Il eſt encore des gens indifférens à l'amitié ; & ce ſont ceux qui ſe ſuffiſent à eux-mêmes. (*l*) Accoutumés à chercher,

---

(*l*) Il eſt peu d'hommes dans ce cas : & cette puiſſance de ſe ſuffire à ſoi-méme, dont on fait un attribut de la divinité, & qu'on eſt forcé de reſpecter en elle, eſt toujours miſe au rang des vices, lorſqu'on la rencontre dans un homme. C'eſt ainſi qu'on blâme ſous un nom, ce qu'on admire ſous un autre. Combien de fois n'a-t'on pas, ſous le nom d'inſenſibilité, reproché à Mr. de Fontenelle la puiſſance qu'il avoit de ſe ſuffire à lui-même, c'eſt-à-dire, d'être un des plus ſages & des plus heureux des hommes.

Si les Grands de Madagaſcar font la guerre à tous ceux de leurs voiſins dont les troupeaux ſont plus nombreux que les leurs, s'ils repetent toujours ces paroles, *Ceux-là ſont nos ennemis qui ſont plus riches & plus heureux que nous*; on peut aſſurer qu'à leur exemple, la plûpart des hommes font pareillement la guerre au ſage. Ils haïſſent en lui une modération de caractere, qui réduiſant ſes deſirs à ſes poſſeſſions, fait la critique de leur conduite, & rend le ſage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices ; parce qu'ils ſentent qu'en eux la ſource de l'humanité tariroit auſſi-tôt que celle des beſoins reciproques.

Ces Sages cependant doivent être très-chers à la Société. Si l'extrême ſageſſe les rend quelquefois indifférens à l'amitié,

à trouver le bonheur en eux, & d'ailleurs trop éclairés pour goûter encore le plaisir d'être dupes, ils ne peuvent conserver

---

l'amitié des Particuliers, elle leur fait aussi, comme le prouve l'exemple de l'Abbé de Saint-Pierre & de Fontenelle, repandre sur l'humanité les sentimens de tendresse que les passions vives nous forcent à rassembler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes qui ne sont bons que parce qu'ils sont dupes, & dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'eclaire, le seul Sage peut être constamment bon, parce que lui seul connoît les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point : il ne voit en eux, comme Démocrite, que des fous ou des enfans contre lesquels il seroit ridicule de se fâcher, & qui sont plus dignes de pitié que de colere. Il les considere enfin de l'œil dont un Mécanicien regarde le jeu d'une machine : sans insulter à l'humanité, il se plaint de la nature qui attache la conservation d'un être à la destruction d'un autre ; qui, pour se nourrir, ordonne à l'Autruche de fondre sur la colombe, à la colombe de devorer l'insecte ; & qui de chaque être a fait un assassin.

Si les loix seules sont des juges sans humeur, le Sage, à cet égard, est comparable aux loix. Son indifférence est toujours juste, & toujours impartiale ; elle doit être considerée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un trop grand besoin d'amis nécessite toujours à quelque injustice.

Le Sage seul, enfin, peut être généreux, parce qu'il est indépendant. Ceux qu'unissent les liens d'une utilité reciproque, ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges ; l'indépendance seule fait des dons.

l'heureuſe ignorance de la méchanceté des hommes (ignorance précieuſe, qui, dans la premiere jeuneſſe, reſſerre ſi fort les liens de l'amitié:) auſſi ſont-ils peu ſenſibles au charme de ce ſentiment, non qu'ils n'en ſoient ſuſceptibles. *Ce ſont ſouvent*, comme l'a dit une femme de beaucoup d'eſprit, *moins des hommes inſenſibles, que des hommes déſabuſés.*

Il réſulte de ce que j'ai dit, que la force de l'amitié eſt toujours proportionnée au beſoin que les hommes ont les uns des autres; (*m*) & que ce beſoin varie ſelon la différence des ſiecles, des mœurs, des formes de gouvernement, des conditions & des caracteres. Mais, dira-t'on, ſi l'amitié ſuppoſe toujours un beſoin, ce n'eſt pas du moins un beſoin phyſique. Qu'eſt-ce qu'un ami? un parent de notre choix. On deſire un ami, pour vivre, pour ainſi dire en lui, pour épancher notre ame dans la ſienne, & jouir d'une converſa-

(*m*) Si l'on aimoit ſon ami pour lui-même, nous ne conſidererions jamais que ſon bien-être; on ne lui reprocheroit pas le tems qu'il eſt ſans nous voir ou nous écrire: apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement; & nous le féliciterions de ſon bonheur.

tion que la confiance rend toujours délicieuſe. Cette paſſion n'eſt donc fondée ni ſur la crainte de la douleur, ni ſur l'amour des plaiſirs phyſiques. Mais, répondrai-je, à quoi tient le charme de la converſation d'un ami? au plaiſir d'y parler de ſoi. La fortune nous a-t'elle placés dans un état honnête? on s'entretient avec ſon ami des moyens d'accroître ſes biens, ſes honneurs, ſon crédit & ſa réputation. Eſt on dans la miſere? on cherche avec ce même ami les moyens de ſe ſouſtraire à l'indigence; & ſon entretien nous épargne du moins, dans le malheur, l'ennui des converſations indifférentes. C'eſt donc toujours de ſes peines ou de ſes plaiſirs dont on parle à ſon ami. Or, s'il n'eſt de vrais plaiſirs & de vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaiſirs & les peines phyſiques; ſi les moyens de ſe les procurer ne ſont que des plaiſirs d'eſpérance qui ſuppoſent l'exiſtence des premiers, & qui n'en ſont pour ainſi dire qu'une conſéquence; il s'enſuit que l'amitié, ainſi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition & les autres paſſions, eſt l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique.

Pour derniere preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le ſecours de ces

mêmes peines & de ces mêmes plaiſirs, on peut exciter en nous toute eſpece de paſſions; & qu'ainſi les peines & les plaiſirs des ſens ſont le germe productif de tout ſentiment.

CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques peut allumer en nous toutes sortes de passions.

QU'on ouvre l'Histoire ; & l'on verra que, dans tous les Pays où certaines vertus étoient encouragées par l'espoir des plaisirs des sens, ces vertus ont été les plus communes, & ont jetté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Béotiens & généralement tous les Peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été les plus courageux ? C'est que, dans ces Pays, les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves ; c'est que les plaisirs de l'amour, comme le remarquent Plutarque & Platon, sont les plus propres à élever l'ame des Peuples, & la plus digne récompense des Héros & des hommes vertueux.

C'étoit vraisemblablement par ce motif que le Sénat Romain, vil flateur de César, voulut, au rapport de quelques Historiens, lui accorder par une loi expresse le droit de jouissance sur toutes les Dames Romaines : c'est aussi ce qui, sui-

vant les mœurs Grecques, faiſoit dire à Platon que les plus beau devoit, au ſortir du combat, être la récompenſe du plus vaillant ; projet dont Epaminondas lui-même avoit eu quelque idée, puiſqu'il rangea à la bataille de Leuctres l'Amant à côté de la Maitreſſe ; pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à aſſurer les ſuccès militaires. Quelle puiſſance, en effet, n'ont pas ſur nous les plaiſirs des ſens ! Ils firent du Bataillon ſacré des Thébains un Bataillon invincible ; ils inſpiroient le plus grand courage aux Peuples anciens, lorſque les vainqueurs partageoient entr'eux les richeſſes & les femmes des vaincus ; ils formerent enfin le caractere de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu.

Pour s'aſſurer de cette verité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ſes Concitoyens l'enthouſiaſme, & pour ainſi dire la fievre de la vertu ; & l'on verra que, ſi nul Peuple ne ſurpaſſa les Lacédémoniens en courage, c'eſt que nul Peuple n'honora davantage la vertu, & ne ſut mieux récompenſer la valeur. Qu'on ſe rappelle ces fêtes ſo-

lemnelles, où, conformément aux loix de Lycurgue, les belles & jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues, en danſant, dans l'aſſemblée du Peuple. C'étoit là qu'en préſence de la nation, elles inſultoient, par des traits ſatyriques, ceux qui avoient marqué quelque foibleſſe à la guerre; & qu'elles célébroient, par leurs chanſons, les jeunes guerriers qui s'étoient ſignalés par quelques exploits éclatans. Or qui doute que le lâche, en butte, devant tout un Peuple, aux railleries ameres de ces jeunes filles, en proie aux tourmens de la honte & de la confuſion, ne dût être dévoré du plus cruel repentir ? Quel triomphe, aucontraire, pour le jeune héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui liſoit l'eſtime ſur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, & l'aſſurance de ces faveurs dont l'eſpoir ſeul eſt un plaiſir ? Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu ? Auſſi les Spartiates, toujours impatiens de combattre, ſe précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis, &, de toute part environnés de la mort, ils n'enviſageoient autre choſe que la gloire. Tout concouroit, dans cette légiſlation, à métamorphoſer les hommes

en héros. Mais, pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaiſir eſt le moteur unique & univerſel des hommes, eût ſenti que les femmes, qui, partout ailleurs, ſembloient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre & le plaiſir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble uſage; que ce ſexe, avili & dégradé chez preſque tous les Peuples du monde, pouvoit entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faiſoit cueillir, & devenir enfin un des plus puiſſans reſſorts de la légiſlation.

En effet, ſi le plaiſir de l'amour eſt pour les hommes le plus vif des plaiſirs; quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaiſir, & quelle ardeur pour la vertu ne peut point inſpirer le deſir des femmes (*a*)?

Qui s'examinera ſur ce point ſentira que, ſi l'aſſemblée des Spartiates eût été plus nombreuſe, qu'on y eût couvert le lâche

(*a*) Dans quel affreux danger David lui-même ne ſe précipita-t'il pas, lorſque pour obtenir Michol, il s'obligea de couper & d'apporter à Saül les prépuces de deux cens Philiſtins.

de plus d'ignominie, qu'il eût été poſſible d'y rendre encore plus de reſpect & d'hommages à la valeur, Sparte auroit porté plus loin encore l'enthouſiaſme de la vertu.

Suppoſons, pour le prouver, que, pénetrant, ſi je l'oſe dire, plus avant dans les vues de la nature, on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaiſir à leur jouiſſance, la nature eût voulu en faire la récompenſe de la plus haute vertu : ſuppoſons encore qu'à l'exemple de ces vierges conſacrées à Iſis ou à Veſta, les plus belles Lacédémoniennes euſſent été conſacrées au mérite ; que, préſentées nues dans les aſſemblées, elles euſſent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage ; & que ces jeunes héros euſſent, au même inſtant, éprouvé la double ivreſſe de l'amour & de la gloire ; quelque bizarre & quelqu'éloignée de nos mœurs que ſoit cette légiſlation, il eſt certain qu'elle eût encore rendu le Spartiates plus vertueux & plus vaillans, puiſque la force de la vertu eſt toujours proportionnée au degré de plaiſir qu'on lui aſſigne pour récompenſe.

Je remarquerai, à ce ſujet, que cette

coutume, ſi bizarre en apparence, eſt en uſage au Royaume de Biſnagar, dont Narſingue eſt la Capitale. Pour élever le courage de ſes guerriers, le Roi de cet Empire, au rapport des Voyageurs, achete, nourrit & habille, de la maniere la plus galante & la plus magnifique, des femmes charmantes, uniquement deſtinées aux plaiſirs des guerriers qui ſe ſont ſignalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inſpire le plus grand courage à ſes ſujets; il attire à ſa Cour tous les guerriers des Peuples voiſins, qui, flattés de l'eſpoir de jouir de ces belles femmes, abandonnent leur Pays & s'établiſſent à Narſingue, où ils ne ſe nourriſſent que de la chair des Lions & des Tigres, & ne s'abbreuvent que du ſang de ces animaux (*b*).

(*b*) Les femmes, chez les Gelons, étoient obligées, par la loi, à faire tous les ouvrages de force, comme de bâtir les maiſons & de cultiver la terre: mais, en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordoit cette douceur de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable. Les femmes étoient fort attachées à cette loi. *Voyez Bardezanes, cité par Euſebe dans ſa Préparation évangélique.*

Les Floridiens ont la compoſition d'un breuvage très-fort

Il réſulte des exemples ci-deſſus apportés, que les peines & les plaiſirs des ſens peuvent nous inſpirer toute eſpece de paſſions, de ſentimens & de vertus. C'eſt pourquoi, ſans avoir recours à des ſiecles ou des Pays éloignés, je citerai, pour derniere preuve de cette verité, ces ſiecles de Chevalerie, où les femmes enſeignoient à la fois aux apprentifs Chevaliers l'art d'aimer & le Catéchiſme.

Si, dans ces tems, comme le remarque Machiavel, & lors de leur deſcente en Italie, les François parurent ſi courageux & ſi terribles à la poſtérité des Romains, c'eſt qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'euſſent-ils pas été ? Les femmes, ajoute cet Hiſtorien, n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillans d'entr'eux. Pour juger du mérite d'un amant & de ſa tendreſſe, les preuves qu'elles exigeoient, c'étoit de faire des priſonniers à la guerre, de tenter une eſcalade, ou d'enlever un poſte aux ennemis ; elles aimoient mieux voir périr que

---

fort & très-agréable ; mais ils n'en préſentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui ſe ſont ſignalés par des actions d'un grand courage. *Recueil des Lettres édif.*

voir fuir leur amant. Un Chevalier étoit alors obligé de combattre, pour ſoutenir, & la beauté de ſa Dame, & l'excès de ſa tendreſſe. Les exploits des Chevaliers étoient le ſujet perpétuel des converſations & des Romans. Par-tout on recommandoit la galanterie. Les Poëtes vouloient qu'au milieu des combats & des dangers, un Chevalier eût toujours le portrait de ſa Dame préſent à ſa mémoire. Dans les Tournois, avant que de ſonner la charge, ils vouloient qu'il tînt les yeux ſur ſa maîtreſſe, comme le prouve cette ballade:

Servans d'amour, regardez doucement,
Aux eſchaffauds, Anges de Paradis,
Lors jouſterez fort & joyeuſement,
Et vous ſerez honorez & chéris.

Tout alors prêchoit l'amour; & quel reſſort plus puiſſant pour mouvoir les ames? La démarche, les regards, les moindres geſtes de la beauté, ne ſont ils pas le charme & l'ivreſſe des ſens? Les femmes ne peuvent-elles pas, à leur gré, créer des ames & des corps dans les imbécilles & les foibles? La Phénicie n'a-t'elle pas, ſous le nom de Vénus ou d'Aſtarté, élevé des autels à la beauté?

Ces

Ces autels ne pouvoient être abbattus que par notre Religion. Quel objet (pour qui n'eſt pas éclairé des rayons de la Foi) eſt en effet plus digne de notre adoration, que celui auquel le Ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaiſirs? Plaiſirs dont la jouiſſance ſeule peut nous faire ſupporter avec délices le pénible fardeau de la vie, & nous conſoler du malheur d'être.

La concluſion générale de ce que j'ai dit ſur l'origine des paſſions, c'eſt que la douleur & le plaiſir des ſens font agir & penſer les hommes, & ſont les ſeuls contrepoids qui meuvent le monde moral.

Les paſſions ſont donc en nous l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique : or, tous les hommes ſont ſenſibles & ſuſceptibles de paſſions ; tous, par conſéquent, portent en eux le germe productif de l'eſprit. Mais, dira-t'on, s'ils ſont ſenſibles, ils ne le ſont peut être pas tous au même degré ; l'on voit, par exemple, des nations entieres indifférentes à la paſſion de la gloire & de la vertu : or, ſi les hommes ne ſont pas ſuſceptibles de paſſions auſſi fortes, tous ne ſont pas capables de cette même continuité d'attention qu'on doit regarder comme la cauſe de la grande iné-

galité de leurs lumieres : d'où il réſulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égales diſpoſitions à l'eſprit.

Pour répondre à cette objection, il n'eſt pas néceſſaire d'examiner ſi tous les hommes ſont également ſenſibles : cette queſtion, peut-être plus difficile à réſoudre qu'on ne l'imagine, eſt d'ailleurs étrangere à mon ſujet. Ce que je me propoſe, c'eſt d'examiner ſi tous les hommes ne ſont pas du moins ſuſceptibles de paſſions aſſez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit.

C'eſt à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de la ſenſibilité de certaines nations aux paſſions de la gloire & de la vertu ; argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne ſont pas ſuſceptibles de paſſions. Je dis donc que l'inſenſibilité de ces nations ne doit point être attribuée à la nature ; mais à des cauſes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernemens.

CHAPITRE XVI.

A quelle cauſe on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu.

POur ſavoir ſi c'eſt de la nature, ou de la forme particuliere des gouvernemens, que dépend l'indifférence de certains Peuples pour la vertu, il faut d'abord connoître l'homme ; pénétrer juſques dans l'abyſme du cœur humain ; ſe rappeller que, né ſenſible à la douleur & au plaiſir, c'eſt à la ſenſibilité phyſique que l'homme doit ſes paſſions ; & à ſes paſſions, qu'il doit tous ſes vices & toutes ſes vertus.

Ces principes poſés, pour réſoudre la queſtion ci-deſſus propoſée, il faut examiner enſuite ſi les mêmes paſſions, modifiées ſelon les différentes formes de gouvernement, ne produiroient point en nous les vices & les vertus contraires.

Qu'un homme ſoit aſſez amoureux de la gloire pour y ſacrifier toutes ſes autres paſſions : ſi, par la forme du gouvernement, la gloire eſt toujours le prix des

actions vertueuſes, il eſt évident que cet homme ſera toujours néceſſité à la vertu; & que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un pays & dans des circonſtances pareilles.

Mais, dira-t'on, il eſt peu d'hommes qui s'élevent à ce degré de paſſion. Auſſi, répondrai-je, n'eſt ce que l'homme fortement paſſionné qui pénêtre juſqu'au ſanctuaire de la vertu. Il n'en eſt pas ainſi de ces hommes incapables de paſſions vives, & qu'on appelle *honnêtes*. Si, loin de ce ſanctuaire, ces derniers cependant ſont toujours retenus par les liens de la pareſſe dans le chemin de la vertu, c'eſt qu'ils n'ont pas la même force de s'en écarter.

La vertu du premier eſt la ſeule vertu éclairée & active: mais elle ne croît ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur, que dans les Républiques guerrieres; parce que c'eſt uniquement dans cette forme de gouvernement que l'eſtime publique nous éleve le plus au deſſus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de reſpects de leur part, qu'elle eſt la plus flatteuſe, la plus deſirable, & propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des ſeconds, entée ſur la pareſſe, & produite, ſi je l'oſe dire, par l'abſence de ſes paſſions fortes, n'eſt qu'une vertu paſſive, qui, peu éclairée, & par conſéquent très dangereuſe dans les premieres places, eſt d'ailleurs aſſez sûre. Elle eſt commune à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, plus eſtimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font.

A l'égard des hommes paſſionnés que j'ai cités les premiers, il eſt évident que le même deſir de gloire, qui, dans les premiers ſiecles de la République Romaine, en eût fait des Curtius & des Décius, en devoit faire des Marius & des Octave dans ces momens de troubles & de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers tems de la République, uniquement attachée à la tyrannie & à la puiſſance. Ce que je dis de la paſſion de la gloire, je le dis de l'amour de la conſidération, qui n'eſt qu'un diminutif de l'amour de la gloire, & l'objet des deſirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce deſir de la conſidération doit pareillement produire, en des ſiecles différens, des vices & des vertus contraires. Lorſ-

que le crédit a le pas ſur le mérite, ce deſir fait des intrigans & des flatteurs ; lorſque l'argent eſt plus honoré que la vertu, il produit des avares, qui recherchent les richeſſes avec le même empreſſement que les premiers Romains les fuyoient lorſqu'il étoit honteux de les poſſéder : d'où je conclus que, dans des mœurs & des gouvernemens différens, le même deſir doit produire des Cincinnatus, des Papyrius, des Craſſus & des Séjan.

A ce ſujet, je ferai remarquer en paſſant quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire & les ambitieux de places ou de richeſſes. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels ; parce que les grands crimes, par la ſupériorité des talens néceſſaires pour les exécuter & le grand prix attaché au ſuccès, peuvent ſeuls en impoſer aſſez à l'imagination des hommes, pour ravir leur admiration ; admiration fondée en eux ſur un deſir intérieur & ſecret de reſſembler à ces illuſtres coupables. Tout homme amoureux de la gloire eſt donc incapable de tous les petits crimes. Si cette paſſion fait des Cromwel, elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que, ſauf

les positions rares & extraordinaires où se sont trouvés les Sylla & les César, dans toute autre position, ces mêmes hommes, par la nature même de leurs passions, fussent restés fideles à la vertu; bien différens en ce point de ces intrigans & de ces avares que la bassesse & l'obscurité de leurs crimes met journellement dans l'occasion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même passion, qui nous nécessite à l'amour & à la pratique de la vertu, peut, en des tems & des gouvernemens différens, produire en nous des vices contraires; essayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain; & de découvrir pourquoi, dans quelque gouvernement que ce soit, l'homme, toujours incertain dans sa conduite, est, par ses passions, déterminé tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaises actions; & pourquoi son cœur est une arene toujours ouverte à la lutte de vice & de vertu.

Pour résoudre ce problême moral, il faut chercher la cause du trouble & du repos successif de la conscience, de ces mouvemens confus & divers de l'ame, & enfin de ces combats intérieurs que le Poëte tragique ne présente avec tant de

ſuccès au Théâtre, que parce que les Spectateurs en ont tous éprouvé de ſemblables: il faut ſe demander quels ſont ces deux *moi* que Paſcal (*a*) & quelques Philoſophes Indiens ont reconnu en eux.

Pour découvrir la cauſe univerſelle de tous ces effets, il ſuffit d'obſerver que les hommes ne ſont point mus par une ſeule eſpece de ſentiment; qu'il n'en eſt aucun d'exactement animé de ces paſſions ſolitaires qui rempliſſent toute la capacité d'une ame; qu'entraîné tour à tour par des paſſions différentes, dont les unes ſont conformes & les autres contraires à l'intérêt général, chaque homme eſt ſoumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice & l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus univerſellement reconnue que celle de Caton & de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut ſe flatter d'être

(*a*) Dans l'Ecole de Vedantam, les Brachmanes de cette Secte enſeignent qu'il y a deux principes; l'un poſitif, qui eſt le *moi*; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'eſt-à-dire *du moi*, c'eſt-à-dire *erreur*. La ſageſſe conſiſte à ſe délivrer du *maya*, en ſe perſuadant, par une application conſtante, qu'on eſt l'*Etre unique*, *éternel*, *infini*: la clef de la délivrance eſt dans ces paroles: *Je ſuis l'Etre ſuprême.*

plus vertueux que ces deux Romains: cependant, le premier, surpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans son Gouvernement; & le second, touché des prieres de sa fille, obtint du Sénat, en faveur de Bibulus son gendre, une grace qu'il avoit fait refuser à Cicéron son ami, comme contraire à l'intérêt de la République. Voilà la cause de ce mêlange de vice & de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs; & pourquoi, sur la terre, il n'est point de vice ni de vertu pure.

Pour savoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut observer que, parmi les passions dont chaque homme est animé, il en est nécessairement une qui préside principalement à sa conduite, & qui, dans son ame, l'emporte sur toutes les autres.

Or, selon que cette derniere y commande plus ou moins impérieusement, & qu'elle est, par sa nature ou par les circonstances, utile ou nuisible à l'Etat, l'homme, plus souvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux.

J'ajouterai seulement que la force de

ſes vices ou de ſes vertus ſera toujours proportionnée à la vivacité de ſes paſſions, dont la force ſe meſure ſur le degré de plaiſir qu'il trouve à les ſatisfaire. Voilà pourquoi, dans la premiere jeuneſſe, âge où l'on eſt plus ſenſible au plaiſir & capable de paſſions plus fortes, l'on eſt, en général, capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus honteux, eſt en nous l'effet du plaiſir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Auſſi n'a-t'on pas de meſure préciſe de ſa vertu qu'après avoir découvert, par un examen ſcrupuleux, le nombre & les dégrés des peines qu'une paſſion telle que l'amour de la juſtice ou la gloire peuvent nous faire ſupporter. Celui pour qui l'eſtime eſt tout & la vie n'eſt rien, ſubira, comme Socrate, plûtôt la mort que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'ame d'un Etat Républicain, que l'orgueil & la gloire rendent paſſionné pour le bien public, préfére, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir lui & ſa Patrie aſſervis à une autorité arbitraire. Mais de telles actions ſont l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'eſt à

ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes paſſions, & à ce même terme que la nature a poſé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudroit-on ſe le diſſimuler à ſoi-même ; on devient néceſſairement l'ennemi des hommes, lorſqu'on ne peut être heureux que par leur infortune (*b*). C'eſt l'heureuſe conformité qui ſe trouve entre notre intérêt & l'intérêt public, conformité ordinairement produite par le deſir de l'eſtime, qui nous donne pour les hommes ces ſentimens tendres dont leur affection eſt la recompenſe. Celui qui, pour être vertueux, auroit toujours ſes penchans à vaincre, ſeroit néceſſairement un malhonnête homme. Les vertus méritoires ne ſont jamais des vertus sûres (*c*). Il eſt impoſſible, dans la pratique, de livrer, pour ainſi dire, tous les jours des batailles à ſes paſſions, ſans en perdre un grand nombre.

(*b*) *Secundùm id quod ampliùs nos delectat operemur neceſſe eſt*, dit S. Auguſtin.

(*c*) Dans le Harem, ce n'eſt point aux vertus méritoires, mais à l'impuiſſance, que le Grand Seigneur donne ſes femmes à garder.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puiſſant, quelque amour qu'on ait pour l'eſtime, on n'y ſacrifie jamais des plaiſirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si, dans certaines occaſions, de ſaints Perſonnages ſe ſont quelquefois expoſés au mépris du Public, c'eſt qu'ils ne vouloient pas ſacrifier leur ſalut à leur gloire. Si quelques femmes réſiſtent aux empreſſemens d'un Prince, c'eſt qu'elles ne ſe croient pas dédommagées par ſa conquête de la perte de leur réputation : auſſi en eſt-il peu d'inſenſibles à l'amour d'un Roi, preſque aucune qui ne cede à l'amour d'un Roi jeune & charmant, & nulle qui pût réſiſter à ces Etres bienfaiſans, aimables & puiſſans, tels qu'on nous peint les Sylphes & les Génies, qui, par mille enchantemens, pourroient à la fois enivrer tous les ſens d'une mortelle.

Cette verité, fondée ſur le ſentiment de l'amour de ſoi, eſt non ſeulement reconnue, mais même avouée des Légiſlateurs.

Convaincus que l'amour de la vie étoit en général la plus forte paſſion des hommes, les Légiſlateurs n'ont, en conſéquence, jamais regardé comme criminel ou l'homicide commis à ſon corps défen-

dant, ou le refus que feroit un Citoyen de se vouer, comme Décius, à la mort pour le salut de sa Patrie.

L'homme vertueux n'est donc point celui qui sacrifie ses plaisirs, ses habitudes & ses plus fortes passions, à l'intérêt public, puisqu'un tel homme est impossible (*d*); mais celui dont la plus forte passion est tellement conforme à l'intérêt général qu'il est presque toujours nécessité à la vertu. C'est pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection, & l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action malhonnête ou criminelle, un plus grand motif de plaisir, un intérêt plus puissant, plus capable d'enflammer nos desirs, & qui suppose par conséquent en nous plus de passion pour l'honnêteté.

Césat n'étoit pas, sans doute, un des

(*d*) S'il est des hommes qui semblent avoir sacrifié leur intérêt à l'intérêt public, c'est que l'idée de vertu est, dans une très-bonne forme de gouvernement, tellement unie à l'idee de bonheur, & l'idee de vice à l'idée de mépris, qu'emporté par un sentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine présente, on doit faire, par ce motif, des actions souvent contraires à son intérêt.

Romains les plus vertueux : cependant, s'il ne put renoncer au titre de bon Citoyen qu'en prenant celui de Maître du monde, peut-être n'eſt-on pas en droit de le bannir de la claſſe des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux, & réellement dignes de ce titre, combien eſt-il d'hommes qui, placés dans les mêmes circonſtances, refuſaſſent le Sceptre du monde, ſur-tout s'ils ſe ſentoient, comme Céſar, doués de ces talens ſupérieurs qui aſſurent le ſuccès des grandes entrepriſes? Moins de talent les rendroit peut-être meilleurs Citoyens; une médiocre vertu ſoutenue de plus d'inquiétude ſur le ſuccès, ſuffiroit pour les dégoûter d'un projet ſi hardi. C'eſt quelquefois un défaut de talent qui nous préſerve d'un vice; c'eſt ſouvent à ce même défaut qu'on doit le complement de ſes vertus.

On eſt au contraire d'autant moins honnête, qu'il faut, pour nous porter au crime, des motifs de plaiſirs moins puiſſans. Tel eſt, par exemple, celui de quelques Empereurs de Maroc, qui, uniquement pour faire parade de leur adreſſe, enlevent d'un ſeul coup de ſabre, en ſe mettant en ſelle, la tête de leur Ecuyer.

Voilà ce qui ce différencie, de la maniere la plus nette, la plus préciſe & la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux : c'eſt ſur ce plan que le Public feroit un thermometre exact, où ſeroient marqués les divers degrés de vice ou de vertu de chaque Citoyen, ſi perçant au fond des cœurs, il pouvoit y découvrir le prix que chacun met à ſa vertu. L'impoſſibilité de parvenir à cette connoiſſance l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions ; jugement extrêmement fautif dans quelque cas particulier, mais en total aſſez conforme à l'intérêt général, & preſque auſſi utile que s'il étoit plus juſte.

Après avoir examiné le jeu des paſſions, expliqué la cauſe du mêlange de vices & de vertus qu'on apperçoit dans tous les hommes ; avoir poſé la borne de la vertu humaine & fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux* ; l'on eſt maintenant en état de juger ſi c'eſt à la nature ou à la légiſlation particuliere de quelques Etats qu'on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu.

Si le plaiſir eſt l'unique objet de la recherche des hommes, pour leur inſpirer l'amour de la vertu, il ne faut qu'imiter

la nature : le plaiſir en annonce les volontés, la douleur les défenſes; & l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puiſſance, pourquoi le Légiſlateur ne produiroit-il pas les mêmes effets? Si les hommes étoient ſans paſſions, nul moyen de les rendre bons : mais l'amour du plaiſir, contre lequel ſe ſont élevés des gens d'une probité plus reſpectable qu'éclairée, eſt un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les paſſions des particuliers. La haine de la plûpart des hommes pour la vertu n'eſt donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection (*e*) de la légiſlation. C'eſt la légiſlation, ſi je l'oſe dire, qui nous excite au vice, en y amalgamant trop ſouvent le plaiſir : le grand art du Légiſlateur eſt

(*e*) Si les voleurs ſont auſſi fideles aux conventions faites entr'eux que les honnêtes gens, c'eſt que le danger commun qui les unit les y néceſſite. C'eſt par ce même motif qu'on acquitte ſi ſcrupuleuſement les dettes du jeu, & qu'on fait ſi impudiquement banqueroute à ſes Créanciers. Or, ſi l'intérêt fait faire aux Coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un Légiſlateur éclairé ne pût neceſſiter tous les hommes à la vertu?

eſt l'art de les déſunir, & de ne laiſſer aucune proportion entre l'avantage que le ſcélérat retire du crime & la peine à laquelle il s'expoſe. Si, parmi les gens riches, ſouvent moins vertueux que les indigens, on voit peu de voleurs & d'aſſaſſins, c'eſt que le profit du vol n'eſt jamais, pour un homme riche, proportionné au riſque du ſupplice. Il n'en eſt pas ainſi de l'indigent: cette diſproportion ſe trouvant infiniment moins grande à ſon égard, il reſte, pour ainſi dire, en équilibre entre le vice & la vertu. Ce n'eſt pas que je prétende inſinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente légiſlation, & chez un peuple vertueux, le mépris, qui prive un homme de tout conſolateur, qui le laiſſe iſolé au milieu de ſa Patrie, eſt un motif ſuffiſant pour former des ames vertueuſes. Toute autre eſpece de châtiment rend l'homme timide, lâche & ſtupide. L'eſpece de vertu qu'engendre la crainte des ſupplices ſe reſſent de ſon origine; cette vertu eſt puſillanime & ſans lumiere: ou plûtôt la crainte n'étouffe que des vices, & ne produit point de vertus. La vraie vertu eſt fondée ſur le deſir de l'eſtime & de la gloire, & ſur l'horreur

du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponſe que le *Spectateur Anglois* fait faire à Pharamond par un Soldat duelliſte, à qui ce Prince reprochoit d'avoir contrevenu à ſes ordres: *Comment*, lui répondit-il, *m'y ſerois je ſoumis? Tu ne punis que de mort ceux qui les violent, & tu punis d'infamie ceux qui y obéiſſent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris.*

Je pourrois conclure de ce que j'ai dit, que ce n'eſt point de la nature, mais de la différente conſtitution des Etats, que dépend l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu: mais, quelque juſte que fût cette concluſion, elle ne ſeroit cependant pas aſſez prouvée, ſi, pour jetter plus de jour ſur cette matiere, je ne cherchois plus particulierement dans les gouvernemens, ou libres ou deſpotiques, les cauſes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au deſpotiſme: &, pour en mieux connoître la nature, j'examinerai quel motif allume dans l'homme ce deſir effrené d'un pouvoir arbitraire, tel qu'on l'exerce dans l'Orient.

Si je choiſis l'Orient pour exemple, c'eſt que l'indifférence pour la vertu ne ſe fait

conſtamment ſentir que dans les gouvernemens de cette eſpece. En vain quelques Nations voiſines & jalouſes nous accuſent-elles déjà de ployer ſous le joug du deſpotiſme Oriental : je dis que notre Réligion ne permet pas aux Princes d'uſurper un pareil pouvoir ; que notre conſtitution eſt monarchique, & non deſpotique ; que les particuliers ne peuvent, en conſéquence, être dépouillés de propriété que par la loi, & non par une volonté arbitraire ; que nos Princes prétendent au titre de Monarque, & non à celui de Deſpote ; qu'ils reconnoiſſent des loix fondamentales dans le Royaume ; qu'ils ſe déclarent les Peres, & non les Tyrans de leurs ſujets. D'ailleurs, le Deſpotiſme ne pourroit s'établir en France, qu'elle ne fût bientôt ſubjuguée. Il n'en eſt pas de ce Royaume comme de la Turquie, de la Perſe, de ces Empires défendus par de vaſtes déſerts, & dont l'immenſe étendue ſuppléant à la dépopulation qu'occaſionne le Deſpotiſme, fournit toujours des Armées au Sultan. Dans un Pays reſſerré comme le nôtre, & environné de Nations éclairées & puiſſantes, les ames ne ſeroient pas impunément avilies. La France, dépeuplée par le Deſpotiſme, ſeroit bientôt

la proie de ces Nations. En chargeant de fers les mains de ſes ſujets, le Prince ne les ſoumettroit au joug de l'eſclavage que pour ſubir lui-même le joug des Princes ſes voiſins. Il eſt donc impoſſible qu'il forme un pareil projet.

CHAPITRE XVII.

Du deſir que tous les hommes ont d'être Deſpotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le Deſpotiſme expoſe les Rois.

CE deſir prend ſa ſource dans l'amour du plaiſir, & par conſéquent dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il eſt poſſible; chacun veut être revêtu d'une puiſſance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à ſon bonheur : c'eſt pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or, l'on régit les peuples, ou ſelon des loix & des conventions établies, ou par une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puiſſance ſur eux eſt moins abſolue ; ils ſont moins néceſſités à nous plaire : d'ailleurs, pour gouverner un peuple ſelon ſes loix, il faut les connoître, les méditer, ſupporter des études pénibles, auxquelles la pareſſe veut toujours ſe ſouſtraire. Pour ſatisfaire cette pareſſe, chacun aſpire donc au pouvoir

abſolu, qui, le diſpenſant de tout ſoin, de toute étude & de toute fatigue d'attention, ſoumet ſervilement les hommes à ſes volontés.

Selon Ariſtote, le gouvernement deſpotique eſt celui où tout eſt eſclave, où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être Deſpote. Pour l'être, il faut abbaiſſer la puiſſance des Grands & du Peuple, & diviſer, par conſéquent, les intérêts des Citoyens. Dans une longue ſuite de ſiecles, le tems en fournit toujours l'occaſion aux Souverains, qui, preſque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu, la ſaiſiſſent avec avidité.

C'eſt ſur cette anarchie des intérêts que s'eſt établi le Deſpotiſme oriental, aſſez ſemblable à la peinture que Milton fait de l'Empire du Chaos, qui, dit-il, étend ſon pavillon royal ſur un gouffre aride & déſolé, où la confuſion, entrelaſſée dans elle-même, entretient l'anarchie & la diſcorde des élemens, & gouverne chaque atôme avec un ſceptre de fer.

La diviſion une fois ſemée entre les Citoyens, il faut, pour avilir & dégrader les ames, faire ſans ceſſe étinceller aux yeux des peuples le glaive de la tyrannie,

mettre les vertus au rang de crimes, & les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'eſt point, en ce genre, porté le Deſpotiſme, non ſeulement en Orient, mais même ſous les Empereurs Romains? Sous le Regne de Domitien, dit Tacite, les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs; l'eſclave étoit l'eſpion de ſon maître, l'affranchi de ſon patron, l'ami de ſon ami. Dans ces ſiecles de calamité, l'homme vertueux ne conſeilloit pas le crime, mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de courage eut été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis, la foibleſſe étoit un héroïſme. On vit, ſous ce Regne, punir, dans Senécion & Ruſticus, les Panegyriſtes des vertus de Thraſea & d'Helvidius; ces illuſtres Orateurs traités de criminels d'Etat, & leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des Ecrivains célebres, tels que Pline, réduits à compoſer des ouvrages de Grammaire, parce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit ſuſpect à la tyrannie & dangereux pour ſon Auteur. Les Savans attirés à Rome par les Auguſte, les Veſpaſien, les Antonins & les Trajan, en étoient bannis par les Neron, les Caligula, les Domitien & les Caracalla. On

chaſſa les Philoſophes, on proſcrivit les ſciences. Ces tyrans vouloient anéantir, dit Tacite, tout ce qui portoit l'empreinte de l'eſprit & de la vertu.

C'eſt en tenant ainſi les ames dans les angoiſſes perpétuelles de la crainte, que la tyrannie ſait les avilir : c'eſt elle qui, dans l'Orient, invente ces tortures, ces ſupplices (*a*) ſi cruels; ſupplices quelquefois néceſſaires dans ces pays abominables, parce que les peuples y ſont excités aux forfaits, non ſeulement par leur miſere, mais encore par le Sultan qui leur donne l'exemple du crime, & leur apprend à mépriſer la juſtice.

Voilà, & les motifs ſur leſquels eſt fondé l'amour du Deſpotiſme, & les moyens qu'on emploie pour y parvenir. C'eſt ainſi que, follement amoureux du pouvoir arbitraire, les Rois ſe jettent inconſidérement dans une route coupée pour eux de mille précipices, & dans laquelle mille

(*a*) Si les ſupplices en uſage dans preſque tout l'Orient font horreur à l'humanité, c'eſt que le Deſpote, qui les ordonne, ſe ſent au-deſſus des loix. Il n'en eſt pas ainſi dans les Républiques; les loix y ſont toujours douces parce que celui qui les établit, s'y ſoumet.

d'entr'eux ont péri. Oſons, pour le bonheur de l'humanité & celui des Souverains, les éclairer ſur ce point ; leur montrer le danger auquel, ſous un pareil gouvernement, eux & leurs peuples ſont expoſés. Qu'ils écartent déſormais loin d'eux tout Conſeiller perfide qui leur inſpireroit le deſir du pouvoir arbitraire : qu'ils ſachent enfin que le traité le plus fort contre le Deſpotiſme, ſeroit le traité du bonheur & de la conſervation des Rois.

Mais, dira t'on, qui peut leur cacher cette vérité? Que ne comparent-ils le petit nombre de Princes bannis d'Angleterre au nombre prodigieux d'Empereurs Grecs ou Turcs égorgés ſur le Trône de Conſtantinople? Si les Sultans, répondrai-je, ne ſont point retenus par ces exemples effrayans, c'eſt qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement préſent à la mémoire; c'eſt qu'ils ſont continuellement pouſſés au Deſpotiſme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire; c'eſt que la plûpart des Princes d'Orient, inſtrumens des volontés d'un Vizir, cedent par foibleſſe à ſes deſirs, & ne ſont pas aſſez avertis de leur injuſtice par la noble réſiſtance de leurs ſujets.

L'entrée au Deſpotiſme eſt facile. Le peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperçoit enfin, c'eſt au moment qu'accablé ſous le joug, enchaîné de toutes parts, & dans l'impuiſſance de ſe défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le ſupplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la foibleſſe des peuples, les Princes ſe font Deſpotes. Ils ne ſavent pas qu'ils ſuſpendent eux-mêmes ſur leurs têtes le glaive qui doit les frapper; que, pour abroger toute loi & réduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force, & ſouvent employer le glaive du Soldat. Or l'uſage habituel de pareils moyens, ou révolte les Citoyens & les excite à la vengeance, ou les accoutume inſenſiblement à ne reconnoître d'autre juſtice que la force.

Cette idée eſt long-tems à ſe répandre dans le peuple; mais elle y perce, & parvient juſqu'au Soldat. Le Soldat apperçoit enfin qu'il n'eſt dans l'Etat aucun corps qui puiſſe lui réſiſter; qu'odieux à ſes ſujets, le Prince lui doit toute ſa puiſſance: ſon ame s'ouvre à ſon inſu à des projets audacieux, il deſire d'améliorer ſa condition. Qu'alors un homme hardi & cou-

rageux le flatte de cet eſpoir, & lui promette le pillage de quelques grandes Villes, un tel homme, comme le prouve toute l'Hiſtoire, ſuffit pour faire une révolution; révolution toujours rapidement ſuivie d'une ſeconde; puiſque, dans les Etats deſpotiques, comme le remarque l'illuſtre Préſident de Monteſquieu, ſans détruire la tyrannie, on maſſacre ſouvent les Tyrans. Lorſqu'une fois le Soldat a connu ſa force, il n'eſt plus poſſible de le contenir. Je puis citer, à ce ſujet, tous les Empereurs Romains proſcrits par les Prétoriens, pour avoir voulu affranchir la Patrie de la tyrannie des Soldats, & rétablir l'ancienne diſcipline dans les armées.

Pour commander à des Eſclaves, le Deſpote eſt donc forcé d'obeir à des milices toujours inquiétes & impérieuſes. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque le Prince a créé dans l'Etat un corps puiſſant de Magiſtrats. Jugé par ces Magiſtrats, le peuple a des idées du juſte & de l'injuſte; le Soldat, toujours tiré du corps des Citoyens, conſerve dans ſon nouvel état quelqu'idée de la juſtice; d'ailleurs, il ſent qu'ameuté par le Prince & par les Magiſtrats, le corps entier des Citoyens, ſous l'étendard

des loix, s'oppoſeroit aux entrepriſes hardies qu'il pourroit tenter ; & que, quelle que fût ſa valeur, il ſuccomberoit enfin ſous le nombre : il eſt donc à la fois retenu dans ſon devoir, & par l'idée de la juſtice, & par la crainte.

Ce corps puiſſant de Magiſtrats eſt donc néceſſaire à la sûreté des Rois: c'eſt un bouclier ſous lequel le Peuple & le Prince ſont à l'abri, l'un de cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la ſédition.

C'étoit à ce ſujet, & pour ſe ſouſtraire au danger qui, de toutes parts, environnent les Deſpotes, que le Kaliſe Aaron Al-Rafchid demandoit un jour au célebre Beloulh, ſon frere, quelques conſeils ſur la maniere de bien regner: „Faites, lui dit-il, que vos volontés ſoient „ conformes aux loix, & non les loix à „ vos volontés. Songez que les hommes „ ſans mérite demandent beaucoup, & „ les grands hommes rarement ; réſiſtez „ donc aux demandes des uns, & prévenez celles des autres. Ne chargez point „ vos peuples d'impôts trop onéreux: „ rappellez-vous, à cet égard, les avis „ du Roi Nouchirvon, le juſte, à ſon „ Fils Ormous: *Mon Fils*, lui diſoit-il,

„ *perſonne ne ſera heureux dans ton Em-*
„ *pire, ſi tu ne ſonges qu'à tes aiſes. Lorſ-*
„ *qu'étendu ſur des couſſins tu ſeras prêt*
„ *à t'endormir, ſouviens-toi de ceux que*
„ *l'oppreſſion tient éveillés ; lorſqu'on ſer-*
„ *vira devant toi un repas ſplendide, ſonge*
„ *à ceux qui languiſſent dans la miſere ;*
„ *lorſque tu parcourras les boſquets déli-*
„ *cieux de ton Harem, ſouviens-toi qu'il*
„ *eſt des infortunés que la tyrannie retient*
„ *dans les fers.* Je n'ajouterai, dit Be-
„ loulh, qu'un mot à ce que je viens de
„ dire: Mettez en votre faveur les gens
„ éminens dans les Sciences; conduiſez-
„ vous par leurs avis, afin que la Mo-
„ narchie ſoit obéiſſante à la loi écrite,
„ & non la loi à la Monarchie. (*b*)

Thémiſte, (*c*) chargé de la part du Sénat de haranguer Jovien à ſon avénement au Trône, tint, à peu près, le même diſcours à cet Empereur: *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que, ſi les gens de guerre vous ont élevé à l'Empire, les Philoſophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la Pourpre des Cé-*

(*b*) *Chardin, tom. V.*

(*c*) *Hiſtoire critique de la Philoſophie, par Mr. Deſlandes.*

ſars ; les ſeconds vous apprendront à la porter dignement.

Chez les anciens Perſes même, les plus vils & les plus lâches de tous les peuples, il étoit permis aux (*d*) Philoſophes, chargés d'inaugurer les Princes, de leur répéter ces mots au jour de leur couronnement: *Sache, ô Roi, que ton autorité ceſſera d'être légitime le jour même que tu ceſſeras de rendre les Perſes heureux.* Vérité dont Trajan paroiſſoit pénetré, lorſqu'élevé à l'Empire, & faiſant, ſelon l'uſage, préſent d'une épée au Préfet du Prétoire, il lui dit: *Recevez de moi cette épée, & ſervez-vous en ſous mon regne, ou pour défendre en moi un Prince juſte, ou pour punir en moi un Tyran.*

Quiconque, ſous prétexte de maintenir l'autorité du Prince, veut la porter juſqu'au pouvoir arbitraire, eſt, à la fois, mauvais Pere, mauvais Citoyen, & mauvais ſujet: mauvais Pere & mauvais Citoyen, parce qu'il charge ſa patrie & ſa poſtérité des chaînes de l'eſclavage; mauvais ſujet, parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire, c'eſt évoquer contre les Rois l'ambition & le déſeſpoir. J'en prends

(*d*) Voyez *l'Hiſt. critique de la Philoſophie.*

à témoin les Trônes de l'Orient, teints ſi ſouvent du ſang de leurs Souverains (*e*). L'intérêt bien entendu des Sultans ne leur permettroit jamais, ni de ſouhaiter un pareil pouvoir, ni de céder, à cet égard, aux deſirs de leurs Vizirs. Les Rois doivent être ſourds à de pareils conſeils, & ſe rappeller que leur unique intérêt eſt de tenir, ſi je l'oſe dire, toujours leur Royaume en valeur, pour en jouir eux & leur poſtérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des Princes éclairés : dans les autres, la *gloriole* de commander en maître, & l'intérêt de la pareſſe qui leur cache les périls qui les environnent, l'emporteront toujours ſur tout autre intérêt; & tout gouvernement, comme l'Hiſtoire le prouve, tendra toujours au Deſpotiſme.

(*e*) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs Maîtres, attachement qui ſouvent a porté pluſieurs milliers d'entr'eux à s'immoler ſur la tombe de leurs Souverains, combien l'ambition, excitée par l'eſpoir d'une puiſſance arbitraire, n'a-t'elle pas occaſionné de révolution dans cet Empire? Voyez *l'Hiſtoire des Huns, par M. de Guignes, article de la Chine.*

CHAPITRE XVIII.

Principaux effets du Deſpotiſme.

JE diſtinguerai d'abord deux eſpeces de Deſpotiſme : l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes, ſur une Nation vertueuſe qui le ſouffre impatiemment. Cette Nation eſt comparable au chêne plié avec effort, & dont l'élaſticité briſe bientôt les cables qui le courboient. La Grece en fournit mille exemples.

L'autre eſt fondé par le tems, le luxe & la moleſſe. La Nation chez laquelle il s'établit, eſt comparable à ce même chêne, qui, peu à peu courbé, perd inſenſiblement le reſſort néceſſaire pour ſe redreſſer. C'eſt de cette derniere eſpece de Deſpotiſme dont il s'agit dans ce Chapitre.

Chez les peuples ſoumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la juſtice; ils ſont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de juſtice pourroit ſe former un Vizir? Il ignore qu'il eſt un bien public:

blic : ſans cette connoiſſance cependant, on erre çà & là ſans guide ; les idées du juſte & de l'injuſte, reçues dans la premiere jeuneſſe, s'obſcurciſſent inſenſiblement, & diſparoiſſent enfin entiérement.

Mais, dira-t'on, qui peut dérober cette connoiſſance aux Vizirs ? Et comment, répondrai-je, l'acquerroient-ils dans ces pays deſpotiques, où les Citoyens n'ont nulle part au maniement des affaires publiques ; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ſes regards ſur les malheurs de la patrie ; où l'intérêt mal entendu du Sultan ſe trouve en oppoſition avec l'intérêt de ſes ſujets ; où ſervir le Prince c'eſt trahir ſa Nation ? Pour être juſte & vertueux, il faut ſavoir quels ſont les devoirs du Prince & des ſujets, étudier les engagemens réciproques qui lient enſemble tous les membres de la ſociété. La juſtice n'eſt autre choſe que la connoiſſance profonde de ces engagemens. Pour s'élever à cette connoiſſance, il faut penſer : or, quel homme oſe penſer chez un peuple ſoumis au pouvoir arbitraire ? La pareſſe, l'inutilité, l'inhabitude, & même le danger de penſer, en entraîne bientôt l'impuiſſance. L'on penſe peu dans les pays où l'on tait ſes penſées. En vain diroit-on qu'on s'y

tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en penſe pas moins : il eſt certain qu'on n'en penſe pas plus, & que jamais les idées nobles & courageuſes ne s'engendrent dans les têtes ſoumiſes au Deſpotiſme.

Dans ces gouvernemens, l'on n'eſt jamais animé que de cet eſprit d'égoïſme & de vertige, qui annonce la deſtruction des Empires. Chacun, tenant les yeux fixés ſur ſon intérêt particulier, ne les détourne jamais ſur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc, en ces pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des Citoyens. Les Vizirs, tirés du corps de cette même nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'adminiſtration ni de juſtice ; c'eſt donc pour faire leur cour, pour partager la puiſſance du Souverain, & non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les ſuppoſant même animés du deſir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer : & les Vizirs, néceſſairement emportés par les intrigues du ſerrail, n'ont pas le loiſir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'expoſer à la fatigue de l'étude & de la méditation : & quel motif les y pourroit engager ? ils n'y ſont pas même excités

par la crainte de la cenſure (*a*).

Si l'on peut comparer les petites choſes aux grandes, qu'on ſe repréſente l'état de la République des Lettres. Si l'on en banniſſoit les critiques, ne ſent-on pas qu'affranchi de la crainte ſalutaire de la cenſure, qui force maintenant un Auteur à ſoigner, à perfectionner ſes talens, ce même Auteur ne préſenteroit plus au public que des ouvrages négligés & imparfaits ? Voilà préciſement le cas où ſe trouvent les Vizirs; c'eſt la raiſon pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'adminiſtration des affaires, & ne doivent en général jamais conſulter les gens éclairés(*b*).

Ce que je dis des Vizirs, je le dis des Sultans. Les Princes n'échappent point à l'ignorance générale de leur Nation. Leurs

---

(*a*) C'eſt pourquoi la Nation Angloiſe, entre ſes priviléges, compte la liberté de la preſſe pour un des plus précieux.

(*b*) Si, dans le Parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du Préſident de Monteſquieu, c'eſt que l'Angleterre eſt un pays libre. En fait de loix & d'adminiſtration, ſi le Czar Pierre prenoit conſeil du fameux Leibnitz, c'eſt qu'un grand Homme conſulte ſans honte un autre grand Homme; & que les Ruſſes, par le commerce qu'ils ont avec les autres Nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

yeux même, à cet égard, ſont couverts de ténebres plus épaiſſes que ceux de leurs ſujets. Preſque tous ceux qui les élevent ou qui les environnent, avides de gouverner ſous leur nom (*c*), ont intérêt de les abrutir. Auſſi les Princes deſtinés à regner, enfermés dans le ſerrail juſqu'à la mort de leur pere, paſſent-ils du harem ſur le trône ſans avoir aucune idée nette de la ſcience du gouvernement & ſans avoir une ſeule fois aſſiſté au Divan.

Mais, à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la ſupériorité de courage & de lumieres n'inſpiroit point une aveugle confiance, & qui payoit des Pages pour lui répéter tous les jours ces paroles, *Philippe, ſouviens-toi que tu es homme*, pourquoi les Vizirs ne permettroient-

---

(*c*) Dans une forme de gouvernement bien différente de la conſtitution orientale, chez nous même, Louis XIII, dans une de ſes lettres, ſe plaint du Maréchal d'Ancre : „ Il m'empêche, dit-il, de me „ promener dans Paris; il ne m'accorde que le plai„ ſir de la chaſſe, que la promenade des Thuileries; „ il eſt défendu aux Officiers de ma maiſon, ainſi „ qu'à tous mes Sujets, de m'entretenir d'affaire „ ſérieuſes, & de me parler en particulier." Il ſemble qu'en chaque Pays on cherche à rendre les Princes peu dignes du Trône où la naiſſance les appelle.

ils pas aux Critiques de les avertir quelquefois de leur inhumanité (*d*)? Pourquoi ne pourroit-on ſans crime douter de la juſtice de leurs déciſions, & leur répeter, d'après Grotius, que *tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen & la Critique ne peut jamais être qu'une loi injuſte*?

C'eſt que les Vizirs ſont des hommes. Parmi les Auteurs, en eſt-il beaucoup qui euſſent la généroſité d'épargner leurs Critiques, s'ils avoient la puiſſance de les punir? Ce ne ſeroit du moins que des hommes d'un eſprit ſuperieur & d'un caractere élevé, qui, ſacrifiant leur reſſentiment à l'avantage du Public, conſerveroient à la République des Lettres des Critiques, ſi néceſſaires au progrès des Arts & des Sçiences. Or, comment exiger tant de généroſité de la part du Vizir?

Il eſt, dit Balzac, *peu de Miniſtres aſſez généreux pour préferer les louanges de la clémence, qui durent auſſi long tems que les races conſervées, au plaiſir que donne la*

(*d*) Ce n'eſt point en Orient qu'on trouve un Duc de Bourgogne. Ce Prince liſoit tous les Libelles fait contre lui & contre Louis XIV. Il vouloit s'eclairer; & il ſentoit que la haine & l'humeur ſeules oſent quelquefois préſenter la vérité aux Rois.

vengeance, & qui cependant paſſe auſſi vîte que le coup de hache qui abbat une tête. Peu de Vizirs ſont dignes de l'éloge donné dans *Sethos* à la Reine Nephté, lorſque les Prêtres, en prononçant ſon panégyrique, diſent : *Elle a pardonné comme les Dieux, avec plein pouvoir de punir.*

Le Puiſſant ſera toujours injuſte & vindicatif. Mr. de Vendome diſoit plaiſamment à ce ſujet que, dans la marche des armées, il avoit ſouvent examiné les querelles des mulets & des muletiers; & qu'à la honte de l'humanité, la raiſon étoit preſque toujours du côté des mulets.

Mr. du Vernay, ſi ſavant dans l'Hiſtoire naturelle, & qui connoiſſoit à la ſeule inſpection de la dent d'un animal, s'il étoit carnacier ou pâturant, diſoit ſouvent : *Qu'on me préſente la dent d'un animal inconnu; par ſa dent, je jugerai de ſes mœurs.* A ſon exemple, un Philoſophe moral pourroit dire : Marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme eſt revêtu, par ſon pouvoir, je jugerai de ſa juſtice. En vain, pour déſarmer la cruauté des Vizirs, répéteroit-on, d'après Tacite, que le ſupplice des critiques eſt la trompette qui annonce à la poſterité la honte & les vices de leurs bourreaux : dans les Etats deſ-

potiques, on ſe ſoucie & l'on doit ſe ſoucier peu de la gloire & de la poſtérité, puiſqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'eſtime pour l'eſtime même, mais pour les avantages qu'elle procure; & qu'il n'en eſt aucun qu'on accorde au mérite & qu'on oſe refuſer à la puiſſance.

Les Vizirs n'ont donc aucun intérêt de s'inſtruire, & par conſéquent de ſupporter la cenſure: ils doivent donc être en général peu éclairés (*e*). Milord Boling-

(*e*) Comme tous les Citoyens ſont fort ignorans du bien public, preſque tous les faiſeurs de projets ſont dans ces Pays, ou des fripons qui n'ont que leur utilité particuliere en vue, ou des eſprits médiocres qui ne peuvent ſaiſir d'un coup d'œil la longue chaîne qui lie enſemble toutes les parties d'un Etat. Ils propoſent en conſéquence des projets toujours diſcordans avec le reſte de la légiſlation d'un Peuple. Auſſi oſent-ils rarement, dans un ouvrage, les expoſer aux regards du Public.

L'homme éclairé ſent que, dans ces Gouvernemens, tout changement eſt un nouveau malheur; parce qu'on n'y peut ſuivre aucun plan; parce que l'adminiſtration deſpotique corrompt tout. Il n'eſt, dans ces Gouvernemens, qu'une choſe utile à faire; c'eſt d'en changer inſenſiblement la forme. Faute de cette vue, le fameux Czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de ſa Nation. Il devoit cependant prévoir qu'un grand Homme ſuccéde rarement à un autre grand homme

brooke disoit à ce sujet que, „ jeune en-
„ core, il s'étoit d'abord représenté ceux
„ qui gouvernoient les Nations comme
„ des intelligences supérieures. Mais,
„ ajoutoit-il, l'expérience me détrompa
„ bientôt: j'examinai ceux qui tenoient en
„ Angleterre le timon des affaires; & je
„ reconnus que les grands étoient assez
„ semblables à ces Dieux de Phénicie sur
„ les épaules desquels on attachoit une
„ tête de bœuf en signe de puissance su-
„ prême, & qu'en général les hommes
„ étoient régis par les plus sots d'entr'eux."
Cette vérité, que Bolingbroocke appliquoit peut-être par humeur à l'Angleterre, est sans doute incontestable dans presque tous les Empires de l'Orient.

---

homme; que n'ayant rien changé dans la Constitution de l'Empire, les Russes, par la forme de leur Gouvernement, pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer.

CHAPITRE XIX.

Le mépris & l'aviliſſement où ſont les Peuples entretient l'ignorance des Viſirs ; ſecond effet du Deſpotiſme.

SI les Vizirs n'ont nul intérêt de s'inſtruire, il eſt, dira-t'on, de l'intérêt du public que les Viſirs ſoient inſtruits ; toute Nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on point en ces pays de Citoyens aſſez vertueux pour reprocher aux Vizirs leur ignorance & leur injuſtice, & les forcer, par la crainte du mépris, à devenir Citoyens? C'eſt que le propre du Deſpotiſme eſt d'avilir & de dégrader les ames.

Dans les Etats où la loi ſeule punit & récompenſe, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en ſureté, y contracte une hardieſſe & une fermeté d'ame qui s'affoiblit néceſſairement dans les pays deſpotiques, où ſa vie, ſes biens & ſa liberté dépendent du caprice (*a*) & de

(*a*) On ne verra point en Turquie, comme en Ecoſſe,

la volonté arbitraire d'un seul homme. Dans ces pays, il seroit aussi insensé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crete & à Lacedemone : aussi n'y voit-on personne s'élever contre l'injustice, &, plûtôt que d'y applaudir, crier comme le Philosophe Philoxene : *Qu'on me remene aux carrieres.*

Dans ces gouvernemens, que n'en coûte-t'il pas pour être vertueux ? à quels dangers la probité n'est-elle pas exposée ? Supposons un homme passionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme apperçoive, dans l'injustice ou l'incapacité des Vizirs ou des Satrapes, la cause des miseres publiques, & qu'il se taise, c'est vouloir les contradictoires. D'ailleurs, une probité muette seroit dans ce cas une probité inutile. Plus cet homme sera vertueux, plus il s'empressera de nommer ce-

---

se, la loi punir, dans le Souverain, l'injustice commise envers un sujet. A l'avenement de Malicorne au Trône d'Ecosse, un Seigneur lui présente la Patente de ses Privileges, le priant de les confirmer : le Roi la prend & la déchire. Le Seigneur s'en plaint au Parlement ; & le Parlement ordonne que le Roi, assis sur son Trône, sera tenu, en présence de toute sa Cour, de recoudre avec du fil & une aiguille la Patente de ce Seigneur.

lui ſur lequel doit tomber le mépris national : je dirai de plus qu'il le doit. Or, l'injuſtice & l'imbécilité d'un Vizir ſe trouvant, comme je l'ai dit plus haut, toujours revêtue de la puiſſance néceſſaire pour condamner le mérite aux plus grands ſupplices, cet homme ſera d'autant plus promptement livré aux Muets, qu'il ſera plus ami du bien public & de la vertu.

Si Néron forçoit au Théâtre les applaudiſſemens des Spectateurs, plus barbares encore que Néron, les Vizirs exigent les éloges de ceux-là même qu'ils ſurchargent d'impôts & qu'ils maltraitent. Ils ſont ſemblables à Tibere : ſous ſon regne, on traitoit de factieux juſqu'aux cris, juſqu'aux ſoupirs des infortunés qu'on opprimoit, parce que tout eſt criminel, dit Suetone, ſous un Prince qui ſe ſent toujours coupable.

Il n'eſt point de Vizir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perſes, qui, cruellement fouettés par l'ordre du Prince, étoient enſuite obligés de comparoître devant lui ; *Nous venons*, lui diſoient-ils, *vous remercier d'avoir daigné vous ſouvenir de nous.*

La noble hardieſſe d'un Citoyen aſſez vertueux pour reprocher aux Vizirs leur

gnorance & leur injuſtice ſeroit donc bientôt ſuivie de ſon ſupplice; (*b*) & perſonne ne s'y veut expoſer. Mais, dira-t'on, le héros, le brave? Oui, répondrai-je, lorſqu'il eſt ſoutenu par l'eſpoir de l'eſtime & de la gloire. Eſt-il privé de cet eſpoir? ſon courage l'abandonne. Chez un peuple eſclave, l'on donneroit le nom de factieux à ce Citoyen généreux; ſon ſupplice trouveroit des approbateurs. Il n'eſt point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges, lorſque, dans un Etat, la baſſeſſe eſt devenue mœurs. „ Si la Peſte, dit „ Gordon, avoit des jarretieres, des cor„ dons & des penſions à donner, il eſt „ des Théologiens aſſez vils, & des Ju„ riſconſultes aſſez bas, pour ſoutenir que

(*b*) Qu'un Vizir commette une faute dans ſon Adminiſtration; ſi cette faute nuit au Public, les Peuples crient, & l'orgueil du Vizir s'en offenſe : loin de revenir ſur ſes pas, & d'eſſayer, par une meilleure conduite, de calmer de trop juſtes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'impoſer ſilence aux Citoyens. Ces moyens de force les irritent; les cris redoublent : alors il ne reſte au Vizir que deux partis à prendre, ou d'expoſer l'Etat à des Révolutions, ou de porter le Deſpotiſme à ce terme extrême, qui toujours annonce la ruine des Empires; & c'eſt à ce dernier parti auquel s'arrêtent communément les Vizirs.

„ le regne de la Peſte eſt de droit divin
„ & que ſe ſouſtraire à ſes malignes in-
„ fluences, c'eſt ſe rendre coupable au
„ premier chef. " Il eſt donc, en ces gouvernemens, plus ſage d'être le complice que l'accuſateur des fripons ; les vertus & les talens y ſont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas Kouli kan, le ſeul homme eſtimable que ce Prince trouva dans l'empire du Mogol, étoit un nommé Mahmouth, & ce Mahmouth étoit exilé.

Dans les Pays ſoumis au Deſpotiſme, l'amour, l'eſtime, les acclamations du public ſont des crimes dont le Prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudiſſemens du peuple, ainſi qu'à la fureur de Domitien, traverſe de nuit les rues de Rome, ſe rend au Palais de l'Empereur: le Prince l'embraſſe froidement, Agricola ſe retire; & le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, ſe perd au même inſtant dans la foule des autres eſclaves.

C'eſt dans ces tems malheureux qu'on pouvoit à Rome s'écrier, avec Brutus: O *vertu, tu n'es qu'un vain nom.* Com-

ment en trouver chez des peuples qui vivent dans des tranſes perpétuelles, & dont l'ame, affaiſſée par la crainte, a perdu tout ſon reſſort? On ne rencontre, chez ces peuples, que des puiſſans inſolens, & des eſclaves vils & lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un Vizir, lorſque, dans une importance & une gravité ſtupide, il s'avance au milieu d'une foule de Cliens; & que ces derniers, ſérieux, muets, immobiles, les yeux fixes & baiſſés, attendent en tremblant (*c*) la faveur d'un regard, à peu-près dans l'attitude de ces Bramines, qui, les yeux fixés ſur le bout de leur nez, attendent la flamme bleue & divine dont le Ciel doit l'enluminer, & dont l'apparition doit, ſelon eux, les élever à la dignité de Pagode!

Quand on voit le mérite ainſi humilié devant un Vizir ſans talens, ou même un vil Eunuque, on ſe rappelle malgré ſoi la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les Grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-Thuri-Jama*, c'eſt-à-dire, *Monſeigneur*.

(*c*) Le Vizir, lui-même, n'entre qu'en tremblant au Divan, quand le Sultan y eſt.

CHAPITRE XX.

Du mépris de la vertu & de la fauſſe eſtime qu'on affecte pour elle : troiſiéme effet du Deſpotiſme.

SI, comme je l'ai prouvé dans les Chapitres précédens, l'ignorance des Vizirs eſt une ſuite néceſſaire de la forme deſpotique des gouvernemens, le ridicule qu'en ces Pays l'on jete ſur la vertu, en paroît être également l'effet.

Peut-on douter que, dans le repas ſomptueux des Perſes, dans leurs ſoupers de bonne compagnie, l'on ne ſe moquât de la frugalité & de la groſſiéreté des Spartiates ? & que des Courtiſans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des Eunuques pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnaſſent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de ſe proſterner devant le grand Roi ?

Un peuple eſclave doit néceſſairement jeter du ridicule ſur l'audace, la magna-

nimité, le désintéressement, le mépris de la vie, enfin sur toutes les vertus fondées sur un amour extrême de la patrie & de la liberté. On devoit, en Perse, traiter de fou, d'ennemi du Prince, tout sujet vertueux qui, frappé de l'héroïsme des Grecs, exhortoit ses Concitoyens à leur ressembler, & à prévenir, par une prompte réforme dans le gouvernement, la ruine prochaine d'un Empire où la vertu étoit méprisée. (*a*) Les Perses, sous peine de se trouver vils, devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des sentimens qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand Citoyen, objet de vénération par-tout où l'on est Citoyen, ne passera jamais que pour fou dans un gouvernement despotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que

(*a*) Au moment que trois cens Spartiates défendoient le pas des Thermopyles, des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le recit des jeux Olympiques, *Quels hommes*, s'écria un Seigneur Persan, *allons-nous combattre! Insensibles à l'intérêt, ils ne sont avides que de gloire.*

que de l'héroïſme des Grecs, que de grandes actions paſſeroient pour folles, ſi ces mêmes actions n'étoient conſacrées par l'admiration de tous les ſiecles! Sans cette admiration, qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée le Roi Agis reçut du peuple de Lacédémone: *Ne profitez point de l'avantage du nombre, renvoyez une partie de vos troupes: ne combattez l'ennemi qu'à force égale.* On traiteroit pareillement d'inſenſée la réponſe qu'à la journée des Argineuſes fit Callicratidas, Général de la Flotte Lacédémonienne: Hermon lui conſeilloit de ne point combattre avec des forces trop inégales l'Armée navale des Athéniens: *O Hermon*, lui répondit-il, *à Dieu ne plaiſe que je ſuive un conſeil dont les ſuites ſeroient ſi funeſtes à ma Patrie! Sparte ne ſera point deshonorée par ſon Général. C'eſt ici qu'avec mon Armée je dois vaincre ou périr. Eſt-ce à Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à des hommes qui, juſqu'aujourd'hui, ne ſe ſont jamais informés du nombre, mais ſeulement du lieu où campoient leurs ennemis?* Une réponſe ſi noble & ſi haute paroîtroit folle à la plûpart des gens. Quels hommes ont aſſez d'élévation dans l'ame, une con-

noiſſance aſſez profonde de la politique, pour ſentir, comme Callicratidas, de quelle importance il étoit d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuſe opiniâtreté qui les rendoit invincibles? Ce Héros ſavoit qu'occupés ſans ceſſe à nourrir en eux le ſentiment du courage & de la gloire, trop de prudence pourroit en émouſſer la fineſſe, & qu'un peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les ſcrupules.

Les demi-politiques, faute d'embraſſer une aſſez grande étendue de tems, ſont toujours trop vivement frappés d'un danger préſent. Accoutumés à conſidérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entr'elles, lorſqu'ils penſent corriger un peuple de l'excès d'une vertu, ils ne font le plus ſouvent que lui enlever le *Palladium* auquel ſont attachés ſes ſuccès & ſa gloire.

C'eſt donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration préſente que l'on conſerve pour ces actions: encore cette admiration n'eſt-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration ſentie nous porteroit néceſſairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là mê-

mes qui ſe diſent paſſionnés pour la gloire, rougit d'une victoire qu'il ne doit pas entierement à ſa valeur & à ſon habileté ? Eſt il beaucoup d'Antiochus Soter ? Ce Prince ſent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avoit jeté dans leurs rangs l'aſpect imprévu de ſes Eléphans : il verſe des larmes ſur ſes Palmes triomphales, & fait, ſur le champ de bataille, élever un Trophée à ſes Eléphans.

On vante la généroſité de Gélon. Après la défaite de l'Armée innombrable des Carthaginois, lorſque les vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce Prince n'exige de Carthage humiliée que d'abolir les ſacrifices barbares qu'ils faiſoient de leurs propres Enfans à Saturne. Ce Vainqueur ne veut profiter de ſa victoire que pour conclure le ſeul traité qui, peut-être, ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t'il point d'imitateurs ? Mille Héros ont tour à tour ſubjugué l'Aſie : cependant il n'en eſt aucun qui, ſenſible aux maux de l'humanité, ait profité de ſa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la miſere & de l'aviliſſement dont les accable le deſpotiſme. Aucun d'eux n'a détruit ces maiſons de douleur

& de larmes, où la jalouſie mutile ſans pitié les infortunés deſtinés à la garde de ſes plaiſirs, & condamnés au ſupplice d'un deſir toujours renaiſſant & toujours impuiſſant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une eſtime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honoroit à Sparte : auſſi n'éprouvons nous pas, à l'aſpect d'une ville fortifiée, le ſentiment de mépris dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques uns d'eux, paſſant ſous les murs de Corinthe, *Quelles femmes*, demanderent-ils, *habitent cette Cité*? Ce ſont, leur répondit on, des Corinthiens. *Ne ſavent-ils pas*, reprirent ils, *ces hommes vils & lâches, que les ſeuls remparts impénétrables à l'ennemi ſont des Citoyens déterminés à la mort*? Tant de courage & d'élévation d'ame ne ſe rencontre que dans des Républiques guerrieres. De quelque amour que nous ſoyions animés pour la Patrie, on ne verra point de mere, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reſte d'avoir ſurvécu à ſa défaite. On ne prendra point exemple ſur ces vertueuſes Lacédémoiennes : Après la bataille de Leuctres, honteuſes d'avoir porté dans leur ſein des

hommes capables de fuir, celles dont les enfans étoient échappés au carnage ſe retiroient au fond de leurs maiſons, dans le deuil & le ſilence; lorſqu'au contraire les meres, dont les fils étoient morts en combattant, pleines de joie & la tête couronnée de fleurs, alloient au Temple en rendre graces aux Dieux.

Quelque braves que ſoient nos ſoldats, on ne verra plus un corps de douze cens hommes ſoutenir, comme les Suiſſes, au combat de St. Jacques-l'Hôpital (*b*), l'effort d'une armée de ſoixante mille hommes qui paya ſa victoire de la perte de huit mille ſoldats. On ne verra plus de Gouvernemens traiter de lâches, & condam-

(*b*) Dans l'Hiſtoire de Louis XI, Mr. Duclos dit que les Suiſſes, au nombre de 3000. ſoutinrent l'effort de l'Armée du Dauphin, compoſée de 14000 François & de 8000 Anglois. Ce combat ſe donna près de Bottelen, & les Suiſſes y furent preſque tous tués.

A la bataille de Morgarten, 1300 Suiſſes mirent en déroute l'Armée de l'Archiduc Léopold, compoſée de 20000 hommes.

Près de Weſen, dans le Canton de Glaris, 350 Suiſſes défirent 8000 Autrichiens : tous les ans on en célebre la mémoire ſur le champ de bataille. Un Orateur fait le Panégyrique, & lit la liſte des trois cent cinquante noms.

ner comme tels au dernier ſupplice dix ſoldats, qui, s'échappant du carnage de cette journée, apportoient chez eux la nouvelle d'une défaite ſi glorieuſe.

Si, dans l'Europe même, l'on n'a plus qu'une admiration ſtérile pour de pareilles actions & de ſemblables vertus, quel mépris les peuples de l'Orient ne doivent ils point avoir pour ces mêmes vertus ? qui pourroit les leur faire reſpecter ? Ces pays ſont peuplés d'ames abjectes & vicieuſes: or, dès que les hommes vertueux ne ſont plus en aſſez grand nombre dans une Nation pour y donner le ton, elle le reçoit néceſſairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéreſſés à ridiculiſer les ſentimens qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureuſement il en eſt peu qui ne cedent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui ſoient aſſez courageux pour braver le mépris de leur Nation, & qui ſentent aſſez nettement que l'eſtime d'une Nation tombée dans un certain degré d'aviliſſement eſt une eſtime moins flatteuſe que deshonorante.

Le peu de cas qu'on faiſoit d'Annibal à la cour d'Antiochus, a t'il deshonoré ce grand homme? La lâcheté avec laquelle Pruſias voulut le vendre aux Romains,

a-t'elle donné atteinte à la gloire de cet illuſtre Carthaginois ? Elle n'a deshonoré aux yeux de la poſtérité que le Roi, le Conſeil & le Peuple qui le livroient.

Le réſultat de ce que j'ai dit, c'eſt qu'on n'a réellement, dans les Empires déſpotiques, que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque, & ſi l'on en exige des Citoyens ; il en eſt, en ce cas, de la vertu comme de la vérité, qu'on demande à condition qu'on ſera aſſez prudent pour la taire.

CHAPITRE XXI.

Du renverſement des Empires ſoumis au pouvoir arbitraire : quatriéme effet du Deſpotiſme.

L'Indifference des Orientaux pour la vertu, l'ignorance & l'aviliſſement des ames, ſuite néceſſaire de la forme de leur Gouvernement, doit à la fois en faire des Citoyens fripons entr'eux, & ſans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cauſe de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs & les Romains ſubjuguerent l'Aſie. Comment des Eſclaves, élevés & nourris dans l'antichambre d'un Maître, euſſent-ils étouffé devant le glaive des Romains les ſentimens habituels de crainte que le Deſpotiſme leur avoit fait contracter ? Comment des hommes abrutis, ſans élévation dans l'ame, habitués à fouler les foibles, à ramper devant les Puiſſans, n'euſſent-ils pas cedé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains, & ne ſe fuſſent-ils pas montrés également lâches & dans le conſeil & dans le combat ?

Si les Egyptiens, dit à ce ſujet Plutarque, furent ſucceſſivement eſclaves de toutes les Nations, c'eſt qu'ils furent ſoumis au Deſpotiſme le plus dur : auſſi ne donnerent ils preſque jamais que des preuves de lâcheté. Lorſque le Roi Cléomene, chaſſé de Sparte, réfugié en Egypte, empriſonné par l'intrigue d'un Miniſtre nommé Sobiſius, eut maſſacré ſa garde & rompu ſes fers, ce Prince ſe préſente dans les rues d'Alexandrie ; mais vainement il y exhorte les Citoyens à le venger, à punir l'injuſtice, à ſecouer le joug de la tyrannie : par-tout, dit Plutarque, il ne trouve que d'immobiles admirateurs. Il ne reſtoit à ce peuple vil & lâche que l'eſpece de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un peuple eſclave réſiſteroit-il à une Nation libre & puiſſante ? Pour uſer impunément du pouvoir arbitraire, le Deſpote eſt forcé d'énerver l'eſprit & le courage de ſes ſujets. Ce qui le rend puiſſant au dedans, le rend foible au dehors : avec la liberté, il bannit de ſon Empire toutes les vertus ; elles ne peuvent, dit Ariſtote, habiter chez des ames ſerviles. Il faut, ajoute l'illuſtre Préſident de Monteſquieu, que nous avons déjà cité, com-

mencer par être mauvais Citoyen pour devenir bon eſclave. Il ne peut donc oppoſer aux attaques d'un peuple, tel que les Romains, qu'un Conſeil & des Généraux abſolument neufs dans la ſcience politique & militaire, & pris dans cette même Nation dont il a amolli le courage & retréci l'eſprit; il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t'on, les vertus ont cependant, dans les Etats deſpotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat? Oui, lorſque le trône a ſucceſſivement été occupé par pluſieurs grands hommes. La vertu, engourdie par la préſence de la tyrannie, ſe ranime à l'aſpect d'un Prince vertueux : ſa préſence eſt comparable à celle du Soleil; lorſque ſa lumiere perce & diſſipe les nuages ténébreux qui couvroient la terre, alors tout ſe ranime, tout ſe vivifie dans la nature, les plaines ſe peuplent de Laboureurs, les bocages retentiſſent de concerts aëriens, & le peuple aîlé du Ciel vole juſques ſur la cime des chênes pour y chanter le retour du Soleil. *O tems heureux*, s'écrie Tacite ſous le regne de Trajan, *où l'on n'obéit qu'aux loix, où l'on peut penſer librement; & dire librement ce qu'on penſe, où l'on voit tous les cœurs voler au devant du Prince, où ſa vue ſeule eſt un bienfait!*

Toutefois l'éclat que jettent de pareilles Nations eſt toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puiſſance & de gloire, & s'illuſtrent par des ſuccès en tout genre, ces ſuccès, attachés, comme je viens de le dire à la ſageſſe des Rois qui les gouvernoient, & non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été auſſi paſſagers que brillans : la force de pareils Etats, quelque impoſante qu'elle ſoit, n'eſt qu'une force illuſoire : c'eſt le coloſſe de Nabuchodonoſor, ſes pieds ſont d'argile. Il en eſt de ces Empires comme du ſapin ſuperbe ; ſa cime touche aux Cieux ; les animaux des plaines & des airs cherchent un abri ſous ſon ombrage ; mais, attaché à la terre par de trop foibles racines, il eſt renverſé au premier ouragan. Ces Etats n'ont qu'un moment d'exiſtence, s'ils ne ſont environnés de Nations peu entreprenantes & ſoumiſes au pouvoir arbitraire. La force reſpective de pareils Etats conſiſte alors dans l'équilibre de leur foibleſſe. Un Empire deſpotique a t'il reçu quelque échec ? Si le trône ne peut être raffermi que par une réſolution mâle & courageuſe, cet Empire eſt détruit.

Les peuples qui gémiſſent ſous un pou-

voir arbitraire n'ont donc que des ſuccès momentanés, que des éclairs de gloire : ils doivent, tôt ou tard, ſubir le joug d'une Nation libre & entreprenante. Mais, en ſuppoſant que des circonſtances & des poſitions particulieres les arrachaſſent à ce danger, la mauvaiſe adminiſtration de ces Royaumes ſuffit pour les détruire, les dépeupler & les changer en deſerts. La langueur léthargique, qui ſucceſſivement en ſaiſit tous les membres, produit cet effet. Le propre du Deſpotiſme eſt d'étouffer les paſſions : or, dès que les ames ont, par le défaut de paſſions, perdu leur activité ; lorſque les Citoyens ſont, pour ainſi dire, engourdis par l'*opium* du luxe, de l'oiſiveté & de la molleſſe ; alors l'Etat tombe en conſomption : le calme apparent dont il jouit, n'eſt, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaiſſement précurſeur de la mort. Il faut des paſſions dans un Etat ; elles en ſont l'ame & la vie. Le peuple le plus paſſionné eſt, à la longue, le peuple triomphant.

L'efferveſcence modérée des paſſions eſt ſalutaire aux Empires ; ils ſont, à cet égard, comparables aux mers dont les eaux ſtagnantes exhaleroient en croupiſſant des vapeurs funeſtes à l'univers, ſi, en les

ſoulevant, la tempête ne les épuroit.

Mais, ſi la grandeur des Nations ſoumiſes au pouvoir arbitraire n'eſt qu'une grandeur momentanée, il n'en eſt pas ainſi des gouvernemens où la puiſſance eſt, comme dans Rome & dans la Grece, partagée entre le Peuple, les Grands ou les Rois. Dans ces Etats, l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en Citoyens. C'eſt dans ces pays qu'un peuple, dont les ſuccès tiennent à la conſtitution même de ſon gouvernement, peut s'en promettre de durables. La néceſſité où ſe trouve alors le Citoyen de s'occuper d'objets importans, la liberté qu'il a de tout penſer & de tout dire, donne plus de force & d'élevation à ſon ame: l'audace de ſon eſprit paſſe dans ſon cœur; elle lui fait concevoir des projets plus vaſtes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuſes. J'ajouterai même que, ſi l'intérêt particulier n'eſt point entiérement détaché de l'intérêt public; ſi les mœurs d'un peuple, tel que les Romains, ne ſont pas auſſi corrompues qu'elles l'étoient du tems des Marius & des Sylla; l'eſprit de faction, qui force les Citoyens à s'obſerver & à ſe contenir réciproquement, & l'eſprit conſervateur de ces Em-

pires. Ils ne ſe ſoutiennent que par le contrepoids des intérêts oppoſés. Jamais les fondemens de ces Etats ne ſont plus aſſurés que dans ces momens de fermentation extérieure où ils paroiſſent prêts à s'écrouler. Ainſi, le fond des mers eſt calme & tranquille, lors même que les aquilons, déchainés ſur leur ſurface, ſemblent les bouleverſer juſques dans leurs abymes.

Après avoir reconnu, dans le Deſpotiſme oriental, la cauſe de l'ignorance des Vizirs, de l'indifférence des peuples pour la vertu & du renverſement des Empires ſoumis à cette forme de gouvernement, je vais, dans d'autres conſtitutions d'Etat, montrer la cauſe des effets contraires.

CHAPITRE XXII.

De l'amour de certains Peuples pour la gloire & la vertu.

CE Chapitre eſt une conſéquence ſi néceſſaire du précédent, que je me croirois à ce ſujet diſpenſé de tout examen, ſi je ne ſentois combien l'expoſition des moyens propres à néceſſiter les hommes à la vertu, peut être agréable au public; & combien les détails, ſur une pareille matiere, ſont inſtructifs pour ceux-même qui la poſſedent le mieux. J'entre donc en matiere. Je jette les yeux ſur les Républiques les plus fécondes en hommes vertueux; je les arrête ſur la Grece, ſur Rome: & j'y vois naître une multitude de Héros. Leurs grandes actions, conſervées avec ſoin dans l'Hiſtoire, y ſemblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les ſiecles les plus corrompus & les plus reculés : il en eſt de ces actions comme de ces vaſes d'encens, qui, placés ſur l'Autel des Dieux, ſuffi-

ſent pour remplir de parfums la vaſte étendue de leur temple.

En conſidérant la continuité d'actions vertueuſes que préſente l'hiſtoire de ces peuples, ſi je veux en decouvrir la cauſe je l'apperçois dans l'adreſſe avec laquelle les légiſlateurs de ces Nations avoient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public (*a*).

Je prends l'action de Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne ſuppoſe en ce général aucun ſentiment d'Héroïſme, pas même ceux que lui devoit inſpirer l'éducation Romaine : & je dis que, dans le ſiecle de ce Conſul, la légiſlation, à certains égards, étoit tellement perfectionnée, qu'en ne conſultant que ſon intérêt perſonnel, Régulus ne pouvoit ſe refuſer à l'action généreuſe qu'il fit. En effet, lorſqu'inſtruit de la diſcipline des Romains, on ſe rappelle que la fuite, ou même la perte de leur bouclier dans le combat, étoit punie du ſupplice de la baſtonade, dans lequel le coupable expiroit ordinairement, n'eſt-il pas évident qu'un conſul vaincu, fait priſonnier & député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des pri-

(*a*) C'eſt dans cette union que conſiſte le veritable eſprit des loix.

priſonniers, ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains ſans craindre ce mépris, toujours ſi humiliant de la part des Républicains, & ſi inſoutenable pour une ame élevée? Qu'ainſi, le ſeul parti que Regulus eût à prendre, étoit d'effacer, par quelque action héroïque, la honte de ſa défaite? Il devoit donc s'oppoſer au Traité d'échange que le Sénat étoit prêt à ſigner. Il expoſoit, ſans doute, ſa vie par ce conſeil: mais ce danger n'étoit pas imminent; il étoit aſſez vraiſemblable, qu'étonné de ſon courage, le Sénat n'en ſeroit que plus empreſſé à conclure un Traité qui devoit lui rendre un Citoyen ſi vertueux. D'ailleurs, en ſuppoſant que le Sénat ſe rendît à ſon avis, il étoit encore très vraiſemblable que, par crainte de repréſailles, ou par admiration pour ſa vertu, les Carthaginois ne le livreroient point au ſupplice dont ils l'avoient menacé. Regulus ne s'expoſoit donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un Héros, mais un homme prudent & ſenſé devoit ſe préſenter pour ſe ſouſtraire au mépris, & s'offrir à l'admiration des Romains.

Il eſt donc un art de néceſſiter les hommes aux actions héroïques; non que je prétende inſinuer ici que Regulus n'ait fait

qu'obéir à cette néceſſité, & que je veuille donner atteinte à ſa gloire; l'action de Regulus fut, ſans doute, l'effet de l'enthouſiaſme impétueux qui le portoit à la vertu: mais un pareil enthouſiaſme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome.

Les vices & les vertus d'un peuple ſont toujours un effet néceſſaire de ſa légiſlation: & c'eſt la connoiſſance de cette vérité qui, ſans doute, a donné lieu à cette belle loi de la Chine: Pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les Mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (*b*) vertueuſes ou infames commiſes dans leurs gouvernemens; & qu'en conſéquence, ces Mandarins ſoient élevés à des poſtes ſupérieurs, ou rabaiſſés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne ſoit chez tous les peuples l'effet de la ſageſſe plus ou moins grande de l'adminiſtration? Si les Grecs & les Romains furent ſi long-

---

(*b*) Il n'en eſt pas ainſi des autres Empires de l'Orient; les Gouverneurs n'y ſont chargés que de lever les Impôts & de s'oppoſer aux ſéditions. D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des Peuples de leur Province: leur pouvoir même à cet égard eſt très-borné.

tems animés de ces vertus mâles & courageuſes, qui ſont, comme dit Balzac, *des courſes que l'ame fait au delà des devoirs communs*, c'eſt que les vertus de cette eſpece ſont preſque toujours le partage des peuples où chaque Citoyen a part à la Souveraineté.

Ce n'eſt qu'en ces Pays qu'on trouve un Fabricius. Preſſé par Pyrrhus de le ſuivre en Epire : *Pyrrhus*, lui dit-il, *vous êtes ſans doute un Prince illuſtre, un grand guerrier ; mais vos peuples gémiſſent dans la miſere. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire ? Doutez-vous que, bientôt rangés ſous ma loi, vos peuples ne préféraſſent l'exemption des Tributs aux ſurcharges de vos impôts, & la ſûreté à l'incertitude de leurs poſſeſſions. Aujourd'hui votre Favori, demain je ſerois votre Maître.* Un tel diſcours ne pouvoit être prononcé que par un Romain. C'eſt dans les Républiques (*c*) qu'on ap-

(*c*) On voit, par les lettres du Cardinal Mazarin, qu'il ſentoit tout l'avantage de cette Conſtitution d'Etat. Il craignoit que l'Angleterre, en ſe formant en République, ne devînt trop redoutable à ſes voiſins. Dans une lettre à Mr. le Tellier, il dit : „ Dom Louis „ & moi, ſavons bien que Charles II. eſt hors des „ Royaumes qui lui appartiennent ; mais entre tou-

„ tes

perçoit, avec étonnement, jusqu'où peut être portée la hauteur du courage & l'héroïsme de la patience. Je citerai Thémistocle pour exemple en ce genre : Peu de jours avant la bataille de Salamine, ce Guerrier, insulté en plein Conseil par le Général des Lacédémoniens, ne répond à ses menaces que ces deux mots : *Frappe, mais écoute.* A cet exemple, j'ajouterai celui de Timoléon ; il est accusé de malversation, le peuple est prêt à mettre en pieces ses délateurs ; il en arrête la fureur en disant : *O Syracusains, qu'allez-vous faire ? Songez que tout Citoyen a le droit de m'accuser : gardez-vous, en cédant à la reconnoissance, de donner atteinte à cette même liberté, qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue.*

Si l'Histoire Grecque & Romaine est pleine de ces traits héroïques, & si l'on parcourt presque inutilement toute l'Histoire du Despotisme pour en trouver de pareils, c'est que, dans ces gouvernemens,

---

„ tes les raisons qui peuvent engager les Rois nos „ maîtres à songer à son rétablissement, une des plus „ fortes est d'empêcher l'Angleterre de former une „ République puissante qui, dans la suite, donneroit „ à penser à tous ses voisins."

l'intérêt particulier n'eſt jamais lié à l'intérêt public; c'eſt qu'en ces Pays, entre mille qualités, c'eſt la baſſeſſe qu'on honore, la médiocrité qu'on recompenſe; (*d*) c'eſt à cette médiocrité qu'on confie preſque toujours l'adminiſtration publique; on en écarte les gens d'eſprit. Trop inquiets & trop remuans, ils altéreroient, dit-on, le repos de l'Etat: repos comparable au moment de ſilence, qui, dans la nature, précéde de quelques inſtans la tempête. La tranquilité d'un Etat ne prouve pas toujours le bonheur des ſujets. Dans les gouvernemens arbitraires, les hommes ſont comme ces Chevaux qui, ſerrés par les morailles, ſouffrent, ſans remuer, les plus cruelles opérations: le courſier en liberté ſe cabre au premier coup. On prend dans ces Pays, la létargie pour la tranquillité. La paſſion de la gloire, inconnue chez ces Nations, peut ſeule entretenir, dans le corps politique, la douce fermentation qui le rend ſain & robuſte, & qui développe toute eſpece de vertus & de talens. Les ſiecles les plus favorables aux Lettres ont,

(*d*) Dans ces Pays, l'eſprit & les talens ne ſont honorés que ſous de grands Princes & de grands Miniſtres.

par cette raiſon, toujours été les plus fertiles en grands Généraux & en grands Politiques: le même Soleil vivifie les Cedres & les Platanes.

Au reſte, cette paſſion de la gloire, qui, diviniſée chez les Payens, a reçu les hommes de toutes les Républiques, n'a principalement été honorée que dans les Républiques pauvres & guerrieres.

CHAPITRE XXIII.

Que les Nations pauvres ont toujours été & plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes, que les Nations opulentes.

LEs Héros, dans les Républiques commerçantes, ſemblent ne s'y préſenter que pour y détruire la tyrannie, & diſparoître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande que Balzac diſoit de ſes habitans, qu'*ils avoient mérité d'avoir Dieu ſeul pour Roi, puiſqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un Roi pour Dieu.* Le ſol propre à la production des grands hommes eſt, dans ces Républiques, bientôt épuiſé. C'eſt la gloire de Carthage qui diſparoît avec Annibal. L'eſprit de commerce y détruit néceſſairement l'eſprit de force & de courage. *Les peuples riches*, dit ce même Balzac, *ſe gouvernent par les diſcours de la raiſon qui conclut à l'utile, & non ſelon l'inſtitution morale qui ſe propoſe l'honnête & le bazardeux.*

Le courage vertueux ne ſe conſerve que

chez les Nations pauvres. De tous les peuples, les Scythes étoient, peut être, les ſeuls qui chantaſſent des hymnes en l'honneur des Dieux, ſans jamais leur demander aucune grace; perſuadés, diſoient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des Chefs dont le pouvoir étoit aſſez étendu, ils étoient indépendans, parce qu'ils ceſſoient d'obéir au Chef lorſqu'il ceſſoit d'obéir aux loix. Il n'en eſt pas des Nations riches, comme de ces Scythes, qui n'avoient d'autre beſoin que celui de la gloire. Partout où le commerce fleurit, on préfere les richeſſes à la gloire, parce que ces richeſſes ſont l'échange de tous les plaiſirs, & que l'acquiſition en eſt plus facile.

Or, quelle ſtérilité de vertus & de talens cette préférence ne doit-elle point occaſionner? La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnoiſſance publique, l'acquiſition de la gloire eſt toujours le prix des ſervices rendus à la Patrie: le deſir de la gloire ſuppoſe toujours le deſir de ſe rendre utile à ſa Nation.

Il n'en eſt pas ainſi du deſir des richeſſes. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la baſſeſſe, de l'eſpionage, & ſouvent du crime; elles ſont rarement

le partage des plus ſpirituels & des plus vertueux. L'amour des richeſſes ne porte donc pas néceſſairement à l'amour de la vertu. Les Pays commerçans doivent donc être plus féconds en bons Négocians qu'en bons Citoyens, en grands Banquiers qu'en Héros.

Ce n'eſt donc point ſur le terrein du luxe & des richeſſes, mais ſur celui de la pauvreté, que croiſſent les ſublimes vertus; (*a*) rien de ſi rare que de rencontrer des ames élevées (*b*) dans les Empires opulens; les Citoyens y contractent trop de beſoins. Quiconque les a multipliés, a donné à la tyrannie des ôtages de ſa baſſeſſe & de ſa lâcheté. La vertu, qui ſe contente de peu, eſt la ſeule qui ſoit à l'abri de la corruption. C'eſt cette eſpece de vertu qui dicta la réponſe que fit au Miniſtre Anglois un Seigneur diſtingué par ſon méri-

---

(*a*) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il eſt impoſſible de dire des particuliers, peut ſe dire des peuples; c'eſt que les plus vertueux ſont toujours les plus heureux: or, les plus vertueux ne ſont pas les plus riches & les plus commerçans.

(*b*) De tous les peuples de la Germanie, les Sueones, dit Tacite, ſont les ſeuls, qui, à l'exemple des Romains, faſſent cas des richeſſes, & qui ſoient comme eux, ſoumis au Deſpotiſme.

te. La Cour ayant intérêt de l'attirer dans ſon parti, Mr. Walpole va le trouver: Je viens, lui dit-il, de la part du Roi, vous aſſurer de ſa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. *Milord*, lui repliqua le Seigneur Anglois, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon ſouper devant vous.* On lui ſert au même inſtant un hachis fait du reſte d'un gigot dont il avoit dîné. Se tournant alors vers Mr. Walpole, *Milord*, ajoûta-t'il, *penſez-vous qu'un homme qui ſe contente d'un pareil repas, ſoit un homme que la Cour puiſſe aiſément gagner? Dites au Roi ce que vous avez vu; c'eſt la ſeule réponſe que j'aie à lui faire.* Un pareil diſcours part d'un caractere qui ſait retrécir le cercle de ſes beſoins: & combien en eſt-il qui, dans un Pays riche, réſiſtent à la tentation perpétuelle des ſuperfluités? Combien la pauvreté d'une Nation ne rend-elle pas à la Patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus? *O Philoſophes*, s'écrioit ſouvent Socrate, *vous qui repréſentez les Dieux ſur la terre, ſachez comme eux vous ſuffire à vous-mêmes, vous contenter de peu; ſur-tout, n'allez point, en rampant, importuner les Princes & les Rois.*

„ Rien de plus ferme & de plus vertueux, „ dit Ciceron, que le caractere des pre- „ miers Sages de la Grece. Aucun péril „ ne les effrayoit, aucun obſtacle ne les „ décourageoit, aucune conſidération ne „ les retenoit, & ne leur faiſoit ſacrifier la „ vérité aux volontés abſolues des Prin- „ ces. " Mais ces Philoſophes étoient nés dans un Pays pauvre : auſſi leurs ſucceſſeurs ne conſerverent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie d'avoir eu trop de complaiſance pour les Princes leurs bienfaiteurs, & d'avoir acheté par des baſſeſſes le tranquille loiſir dont ces Princes les laiſſoient jouir. C'eſt à ce ſujet que Plutarque s'écrie : „ Quel ſpecta- „ cle plus aviliſſant pour l'humanité que „ de voir des Sages proſtituer leurs éloges „ aux gens en place ! Faut-il que les Cours „ des Rois ſoient ſi ſouvent l'écueil de la „ ſageſſe & de la vertu ! Les Grands ne de- „ vroient-ils pas ſentir que tous ceux qui „ ne les entretiennent que de choſes frivo- „ les les trompent ? (*c*) La vraie maniere

(*c*) Il fut ſans doute un temps où les gens d'eſprit n'avoient droit de parler aux Princes que pour leur dire des choſes vraiment utiles. En conſéquence, les philoſophes

„ de les ſervir, c'eſt de leur reprocher leurs
„ vices & leurs travers, de leur apprendre
„ qu'il leur ſied mal de paſſer les jours dans
„ les divertiſſemens. Voilà le ſeul langage
„ digne d'un homme vertueux ; le menſon-
„ ge & la flatterie n'habitent jamais ſur ſes
„ levres.

Cette exclamation de Plutarque eſt ſans doute très-belle ; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connoiſſance de l'humanité. Il en eſt de même de celle de Pythagore : „ Je refuſe, dit-il, le nom
„ de Philoſophes à ceux qui cedent à la
„ corruption des Cours : ceux là ſeuls ſont
„ dignes de ce nom, qui ſont prêts à ſa-
„ crifier, devant les Rois, leur vie, leurs
„ richeſſes, leurs dignités, leurs familles,
„ & même leur réputation. C'eſt, ajoute
„ Pythagore, par cet amour pour la vérité
„ qu'on participe à la divinité, & qu'on

---

loſophes de l'Inde ne ſortoient qu'une fois l'an de leur retraite. C'étoit pour ſe rendre au Palais du Roi. Là, chacun déclaroit à haute voix & ſes réflexions politiques ſur l'adminiſtration, & les changemens ou les modifications qu'on devoit apporter dans les loix. Ceux dont les réflexions étoient, trois fois de ſuite, jugées fauſſes ou peu importantes, perdoient le droit de parler. *Hiſtoire critique de la Philoſophie, tome II.*

„ s'y unit de la maniere la plus noble & la „ plus intime.

De tels hommes ne naiſſent pas indifféremment dans toute eſpece de gouvernemens : tant de vertus ſont l'effet ou d'un fanatiſme philoſophique qui s'éteint promptement, ou d'une éducation ſinguliere, ou d'une excellente légiſlation. Les Philoſophes de l'eſpece dont parlent Plutarque & Pythagore, ont preſque tous reçu le jour chez des peuples pauvres & paſſionnés pour la gloire.

Non que je regarde l'indigence comme la ſource des vertus : c'eſt à l'adminiſtration, plus ou moins ſage, des honneurs & des récompenſes qu'on doit, chez tous les peuples, attribuer la production des grands hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas ſans peine, c'eſt que les vertus & les talens ne ſont nulle part récompenſés d'une maniere auſſi flatteuſe, que dans les Républiques pauvres & guerrieres.

CHAPITRE XXIV.

Preuve de cettte vérité.

POur ôter à cette propoſition tout air de Paradoxe, il ſuffit d'obſerver que les deux objets les plus généraux du deſir des hommes ſont les richeſſes & les honneurs. Entre ces deux objets, c'eſt des honneurs dont ils ſont le plus avides, lorſque ces honneurs ſont diſpenſés d'une maniere flatteuſe pour l'amour-propre.

Le deſir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts, & c'eſt alors qu'ils operent des prodiges. Or ces honneurs ne ſont nulle part repartis avec plus de juſtice, que chez les peuples qui, n'ayant que cette monnoie pour payer les ſervices rendus à la patrie, ont, par conſéquent le plus grand intérêt à la tenir en valeur : auſſi les Républiques pauvres de Rome & de la Grece ont-elles produit plus de grands hommes que tous les vaſtes & riches Empires de l'Orient.

Chez les peuples opulens & ſoumis au Deſpotiſme, on fait & l'on doit faire peu

de cas de la monnoie des honneurs. En effet, ſi les honneurs empruntent leur prix de la maniere dont ils ſont adminiſtrés, & ſi dans l'Orient les Sultans en ſont les diſpenſateurs, on ſent qu'ils doivent ſouvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Auſſi, dans ces pays, les honneurs ne ſont proprement que des titres; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil, parce qu'ils ſont rarement unis à la gloire, qui n'eſt point en la diſpoſition des Princes, mais du peuple; puiſque la gloire n'eſt autre choſe que l'acclamation de la reconnoiſſance publique. Or, lorſque les honneurs ſont avilis, le deſir de les obtenir s'attiédit; ce deſir ne porte plus les hommes aux grandes choſes; & les honneurs deviennent dans l'Etat un reſſort ſans force, dont les gens en place négligent avec raiſon de ſe ſervir.

Il eſt un canton dans l'Amérique, où, lorſqu'un ſauvage a remporté une victoire, ou manié adroitement une négociation, on lui dit dans une aſſemblée de la Nation: *Tu es un homme.* Cet éloge l'excite plus aux grandes actions que toutes les dignités propoſées dans les Etats deſpotiques à ceux qui s'illuſtrent par leurs talens.

Pour ſentir tout le mépris que doit quelquefois jetter ſur les honneurs la maniere ricicule dont on les adminiſtre, qu'on ſe rappelle l'abus qu'on en faiſoit ſous le Regne de Claude : Sous cet Empereur, dit Pline, un Citoyen tua un corbeau célebre par ſon adreſſe ; ce Citoyen fut mis à mort ; on fit à cet oiſeau des funérailles magnifiques ; un joueur de flûte précédoit le lit de parade ſur lequel deux eſclaves portoient le corbeau, & le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout ſexe & de tout âge. C'eſt à ce ſujet que Pline s'écrie : „ Que diroient nos ancêtres, ſi, „ dans cette même Rome, où l'on enter- „ roit nos premiers Rois ſans pompe, où „ l'on n'a point vengé la mort du deſtru- „ cteur de Carthage & de Numance, „ ils aſſiſtoient aux obſeques d'un cor- „ beau ! "

Mais, dira-t'on, dans les pays ſoumis au pouvoir arbitraire, les honneurs cependant ſont quelquefois le prix du mérite. Oui, ſans doute : mais ils le ſont plus ſouvent du vice & de la baſſeſſe. Les honneurs ſont, dans ces gouvernemens, comparables à ces arbres épars dans les déſerts, dont les fruits, quelquefois enlevés par les oiſeaux du Ciel, deviennent trop ſouvent

vent la proie du ſerpent qui, du pied de l'arbre, s'eſt en rampant élevé juſqu'à la cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'eſt plus qu'avec de l'argent qu'on paye les ſervices rendus à l'Etat. Or, toute Nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent eſt bientôt ſurchargée de dépenſes, l'Etat épuiſé devient bientôt inſolvable; alors il n'eſt plus de recompenſe pour les vertus & les talens.

Envain dira-t'on qu'éclairés par le beſoin, les Princes, en cette extrêmité, devroient avoir recours à la monnoie des honneurs; ſi, dans les Républiques pauvres, où la Nation en corps eſt la diſtributrice des graces, il eſt facile de rehauſſer le prix de ces honneurs, rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un pays deſpotique.

Quelle probité cette adminiſtration de la monnoie des honneurs ne ſuppoſeroit-elle pas dans celui qui voudroit y donner du cours? Quelle force de caractere pour réſiſter aux intrigues des courtiſans? Quel diſcernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talens & de grandes vertus, & les refuſer conſtamment à tous ces hommes médiocres qui les décrédite-

roient ? Quelle juſteſſe d'eſprit pour ſaiſir le moment précis où ces honneurs devenus trop communs, n'excitent plus les Citoyens aux mêmes efforts, où l'on doit, par conſéquent, en créer de nouveaux ?

Il n'en eſt pas des honneurs comme des richeſſes. Si l'intérêt public défend les refontes dans les monnoies d'or & d'argent, il exige, au contraire, qu'on en faſſe dans la monnoie des honneurs, lorſqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai, à ce ſujet, qu'on ne peut, ſans étonnement, conſidérer la conduite de la plûpart des Nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, & n'en nomment aucuns pour veiller à l'adminiſtration des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la diſcuſſion ſévere du mérite de ceux qu'on éleve aux dignités ? pourquoi chaque Nation n'auroit elle pas un Tribunal qui, par un examen profond & public, l'aſſurât de la réalité des talens qu'elle récompenſe ? Quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs ? quel deſir de les mériter ? quel changement heureux ce deſir n'occaſionneroit-il pas & dans l'éducation

particuliere, &, peu à peu, dans l'éducation publique ? changement duquel dépend, peut être, toute la différence qu'on remarque entre les peuples.

Parmi les vils & lâches courtisans d'Antiochus, que d'hommes, s'ils eussent été dès l'enfance élevés à Rome, auroient, comme Popilius, tracé autour de ce Roi le cercle dont il ne pouvoit sortir sans se rendre l'esclave ou l'ennemi des Romains ?

Après avoir prouvé que les grandes récompenses font les grandes vertus, & que la sage administration des honneurs est le lien le plus fort que les Législateurs puissent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général, & former des Citoyens vertueux ; je suis, je pense, en droit d'en conclure que l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu est un effet de la forme différente de leurs gouvernemens. Or ce que je dis de la passion de la vertu, que j'ai pris pour exemple, peut s'appliquer à toute autre espece de passions Ce n'est donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions dont les divers peuples paroissent susceptibles.

Pour derniere preuve de cette vérité, je vais montrer que la force de nos paſſions eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAPITRE XXV.

Du rapport exact entre la force des passions & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet.

POur sentir toute l'exactitude de ce rapport, c'est à l'Histoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Espagnols plus de richesses que ne leur eût procuré le pillage de l'Europe entiere. Animés du desir de s'en emparer, ces mêmes Espagnols quittent leurs biens, leurs familles; entreprennent, sous la conduite de Cortez, la conquête du nouveau monde ; combattent à la fois le climat, le besoin, le nombre, la valeur ; & en triomphent par un courage aussi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la soif de l'or, & d'autant plus avides de richesses qu'ils sont plus indigens, je vois les Flibustiers passer des Mers du Nord à celles du Sud; attaquer des retranchemens impénétrables; défaire, avec une poignée d'hommes, des

corps nombreux de Soldats disciplinés : & ces mêmes Flibustiers, après avoir ravagé les Côtes du Sud, se r'ouvrir de nouveau un passage dans les Mers du Nord, en surmontant, par des travaux incroyables, des combats continuels & un courage à toute épreuve, les obstacles que les hommes & la nature mettoient à leur retour.

Si je jette les yeux sur l'Histoire du Nord, les premiers peuples qui se présentent à mes regards sont les disciples d'Odin. Ils sont animés de l'espoir d'une récompense imaginaire, mais la plus grande de toutes, lorsque la crédulité la réalise. Aussi, tant qu'ils sont animés d'une foi vive, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenses célestes, est encore supérieur à celui des Flibustiers. *Nos guerriers, avides du trépas*, dit un de leurs Poëtes, *le cherchent avec fureur : dans les combats, frappés du coup mortel, on les voit tomber, rire & mourir.* Ce qu'un de leurs Rois, nommé Lodbrog, confirme, lorsqu'il s'écrie, sur le champ de bataille: *Quelle joie inconnue me saisit ? Je meurs : j'entends la voix d'Odin qui m'appelle ; déjà les portes de son Palais s'ouvrent ; j'en vois sortir des filles demi nues ; elles sont ceintes d'une écharpe bleue qui releve la blancheur de*

leur ſein; elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bierre délicieuſe dans le crâne ſanglant de mes ennemis.

Si du Nord je paſſe au midi, j'y vois Mahomet, créateur d'une Réligion pareille à celle d'Odin, ſe dire l'envoyé du Ciel, annoncer aux Sarrazins que le Très-Haut leur a livré la terre; qu'il fera marcher devant eux la terreur & la déſolation, mais qu'il faut en mériter l'Empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enſeigne que l'Eternel a jeté un pont ſur l'abyme des enfers. Ce pont eſt plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la réſurrection, le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes céleſtes; & le lache, précipité de ce pont, ſera, en tombant, reçu *dans la gueule de l'horrible ſerpent qui habite l'obſcure caverne de la maiſon de la fumée*. Pour confirmer la miſſion du Prophéte, ſes diſciples ajoutent que, monté ſur l'Al-borak, il a parcouru les ſept Cieux, vu l'Ange de la mort & le coq blanc, qui, les pieds poſés ſur le premier Ciel, cache ſa tête dans le ſeptieme; que Mahomet a fendu la Lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ſes doigts; qu'il a donné la parole aux brutes; qu'il s'eſt fait ſuivre par les Fo-

rêts, ſaluer par les Montagnes; (*a*) & qu'ami de Dieu, il leur apporte la loi que ce Dieu lui a dictée. Frappés de ces récits, les Sarrazins prêtent aux diſcours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des deſcriptions plus voluptueuſes du ſéjour céleſte deſtiné aux hommes vaillans. Intéreſſés par les plaiſirs des ſens à l'exiſtence de ces beaux lieux, je les vois, échauffés de la plus vive croyance, & ſoupirant ſans ceſſe après les Houris, fondre avec fureur ſur leurs en-

---

(*a*) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un Chameau retif l'ayant apperçu de loin, vint, dit-on, ſe jetter aux genoux de ce Prophete, qui le flatta & lui ordonna de ſe corriger. On raconte qu'une autrefois ce même Prophete raſſaſia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le P. Maracio convient du fait, & prétend que ce fut l'œuvre du démon. A l'égard de prodiges encore plus étonnans, tels que de fendre la lune, de faire danſer les montagnes, parler les épaules de moutons rotis, les Muſulmans aſſurent que, s'il les opéra, c'eſt que des prodiges auſſi frappans & qui ſurpaſſent autant toute la force & la ſupercherie humaines, ſont abſolument neceſſaires pour convertir les eſprits forts, gens toujours très difficiles en fait de miracles.

Les Perſans au rapport de Chardin, croient que Fatime, femme de Mahomet, fut de ſon vivant enlevée au Ciel, ils célebrent ſon aſſomption.

nemis. *Guerriers*, s'écrie dans le combat un de leurs Généraux, nommé Ikrimach, *je les vois ces belles filles aux yeux noirs : elles ſont quatre-vingt. Si l'une d'elles apparoiſſoit ſur la terre, tous les Rois deſcendroient de leur trône pour la ſuivre. Mais, que vois-je? C'en eſt une qui s'avance ; elle a un cothurne d'or pour chauſſure ; d'une main elle tient un mouchoir de ſoie verte, & de l'autre une coupe de topaze ; elle me fait ſigne de la tête, en me diſant : Venez ici, mon bien aimé... Attendez-moi, divine Houri ; je me précipite dans les Batailons infideles, je donne, je reçois la mort & vous rejoins.*

Tant que les yeux crédules des Sarrazins virent auſſi diſtinctement les Houris, la paſſion des conquêtes, proportionnée en eux à la grandeur des recompenſes qu'ils attendoient, les anima d'un courage ſupérieur à celui qu'inſpire l'amour de la Patrie : auſſi produiſit-il de plus grands effets, & les vit-on, en moins d'un ſiecle, ſoumettre plus de Nations que les Romains n'en avoient ſubjugué en ſix cens ans.

Auſſi les Grecs, ſupérieurs aux Arabes, en nombre, en diſcipline, en armures & en machines de guerre, fuyoient-ils devant eux, comme des Colombes à la vue de

l'Epervier. (*b*) Toutes les Nations liguées ne leur auroient alors oppoſé que d'impuiſſantes barrieres.

Pour leur réſiſter, il eût fallu armer les Chrétiens du même eſprit dont la loi de Mahomet animoit les Muſulmans; promettre le Ciel & la Palme du Martyre, comme S. Bernard la promit du tems des Croiſades, à tout Guerrier qui mourroit en combattant les Infideles: propoſition que l'Empereur Nicéphore fit aux Evêques aſſemblés, qui, moins

---

(*b*) L'Empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ſes armées, aſſemble à ce ſujet, un conſeil, moins compoſé d'hommes d'Etat que de Théologiens : on y expoſe les maux actuels de l'Empire, on en cherche les cauſes; & l'on conclut, ſelon l'uſage de ces tems, que les crimes de la Nation avoient irrité le Très-Haut, & qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs que par le jeûne, les larmes & la priere.

Cette réſolution priſe, l'Empereur ne conſidere aucune des reſſources qui lui reſtoient encore apres tant de déſaſtres; reſſources qui ſe fuſſent d'abord préſentées à ſon eſprit, s'il avoit ſu que le courage n'étoit jamais que l'effet des paſſions, que, depuis la deſtruction de la République, les Romains n'etant plus animés de l'amour de la Patrie, c'etoit oppoſer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes ſans paſſions aux mains avec des Fanatiques.

habiles que S. Bernard, la rejetterent d'une commune voix (*c*). Ils ne s'apperçurent point que ce refus décourageoit les Grecs, favoriſoit l'extinction du Chriſtianiſme & les progrès des Sarrazins, auxquels on ne pouvoit oppoſer que la digue d'un zèle égal à leur Fanatiſme. Ces Evêques continuerent donc d'attribuer aux crimes de la Nation les calamités qui déſoloient l'Empire, & dont un œil éclairé eût cherché & découvert la cauſe dans l'aveuglement de ces mêmes Prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvoient être regardés comme les verges dont le Ciel ſe ſervoit pour frapper l'empire, & comme la plaie dont il l'affligeoit.

Les ſuccès étonnans des Sarrazins dépendoient tellement de la force de leurs paſſions, & la force de leurs paſſions des moyens dont on ſe ſervoit pour les allumer

(*c*) Ils alleguoient, en faveur de leur ſentiment, l'ancienne diſcipline de l'Egliſe d'Orient, & le treizieme Canon de la Lettre de St. Bazile le Grand à Amphiloque. Cette Lettre portoit que *tout ſoldat qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit, de trois ans, s'approcher de la Communion.* D'ou l'on pourroit conclure que, s'il eſt avantageux d'être gouverné par un homme éclairé & vertueux, rien ne ſeroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un Saint.

en eux ; que ces mêmes Arabes, ces guerriers ſi redoutables, devant leſquels la terre trembloit & les Armées Grecques fuyoient diſperſées comme la pouſſiere devant les aquilons, frémiſſoient eux mêmes à l'aſpect d'une ſecte de Muſulmans nommés les Safriens. (*d*) Echauffés, comme tous Réformateurs, d'un orgueil plus féroce & d'une croyance plus ferme, ces Sectaires voyoient, d'une vue plus diſtincte, les plaiſirs céleſtes que l'eſpérance ne préſentoit aux autres Muſulmans que dans un lointain plus confus. Auſſi ces furieux Safriens vouloient ils purger la terre de ſes erreurs, éclairer ou exterminer les Nations, qui, diſoient-ils, à leur aſpect, devoient, frappées de terreur ou de lumiere, ſe détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions auſſi

(*d*) Ces Safriens étoient ſi redoutés, qu'Adi, Capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer, avec ſix cens hommes, cent vingt de ces Fanatiques qui s'étoient raſſemblés dans le Gouvernement d'un nommé Ben-Mervan ; ce Capitaine repréſenta qu'avides de la mort, chacun de ces Sectaires pouvoit combattre avec avantage contre vingt Arabes ; & qu'ainſi l'inégalité du courage n'etant point dans cette occaſion compenſée par l'inégalité du nombre, il ne hazarderoit point un combat que la valeur déterminée de ces Fanatiques rendoit ſi inégal.

promptement que la fleche ſe détache de l'arc dont elle eſt décochée.

Ce que je dis des Arabes & des Safriens peut s'appliquer à toutes les Nations mues par le reſſort des Religions ; c'eſt en ce genre l'égal degré de crédulité, qui, chez tous les peuples, produit l'équilibre de leur paſſion & de leur courage.

A l'égard des paſſions d'une autre eſpece, c'eſt encore le degré inégal de leur force, toujours occaſionné par la diverſité des gouvernemens & des poſitions des peuples, qui, dans la même extrêmité, les détermine à des partis très-différens.

Lorſque Thémiſtocle vint, à main armée, lever des ſubſides conſidérables ſur les riches alliés de ſa République; ces alliés, dit Plutarque, s'empreſſerent de les lui fournir, parce qu'une crainte proportionnée aux richeſſes qu'il pouvoit leur enlever, les rendoit ſouples aux volontés d'Athenes. Mais, lorſque ce même Thémiſtocle s'adreſſa à des peuples indigens; que, débarqué à Andros, il fit les mêmes demandes à ces inſulaires, leur déclarant qu'il venoit, accompagné de deux puiſſantes Divinités, *le Beſoin & la Force, qui*, diſoit-il, *entraînent toujours la perſuaſion à leur ſuite*; *Thémiſtocle*, lui répondirent les

habitans d'Andros, *nous nous soumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, si nous n'étions aussi protegés par deux Divinités aussi puissantes que les tiennes, l'Indigence, & le Désespoir, qui méconnoît la force.*

La vivacité des passions dépend donc ou des moyens (*e*) que le Législateur emploie pour les allumer en nous, ou des positions

---

(*e*) De petits moiens produisent toujours de petites passions & de petits effets : il faut de grands motifs pour nous exciter aux entreprises hardies. C'est la foiblesse, encore plus que la sottise, qui dans la plupart des Gouvernemens éternise les abus. Nous ne sommes pas aussi imbécilles que nous le paroîtrons a la posterité. Est-il, par exemple, un homme qui ne sente l'absurdité de la loi qui defend aux Citoyens de disposer de leurs biens avant vingt-cinq ans, & qui leur permet à seize ans d'engager leur liberte chez des Moines? Chacun sait le remede à ce mal, & sent en même tems combien il seroit difficile de l'appliquer. Que d'obstacles, en effet, l'interêt de quelques Sociétés ne mettroit-il pas à cet égard au bien public? Que de longs & penibles efforts de courage & d'esprit, que de constance enfin ne supposeroit pas l'exécution d'un pareil projet? Pour le tenter, peut-être faudroit-il que l'homme en place y fut excité par l'espoir de la plus grande gloire; & qu'il pût se flatter de voir la reconnoissance publique lui dresser par tout des statues. L'on doit toujours se rappeller qu'en Morale, ainsi qu'en Physique & en Mécanique, les effets sont toujours proportionnes aux causes.

où la fortune nous place. Plus nos paſſions ſont vives, plus les effets qu'elles produiſent ſont grands. Auſſi, les ſuccès, comme le prouve toute l'Hiſtoire, accompagnent toujours les peuples animés de paſſions fortes; vérité trop peu connue, & dont l'ignorance s'eſt oppoſée aux progrès qu'on eût fait dans l'art d'inſpirer des paſſions; art juſqu'à préſent inconnu, même à ces politiques de réputation, qui calculent aſſez bien les intérêts & les forces d'un Etat, mais qui n'ont jamais ſenti les reſſources ſingulieres qu'en des inſtans critiques on peut tirer des paſſions, lorſqu'on ſait l'art de les allumer.

Les principes de cet Art, auſſi certains que ceux de la Géométrie, ne paroiſſent, en effet, avoir été juſqu'ici apperçus que par de grands hommes dans la guerre ou dans la Politique. Sur quoi j'obſerverai que, ſi la vertu, le courage, & par conſéquent les paſſions dont les ſoldats ſont animés, ne contribuent pas moins au gain des batailles, que l'ordre dans lequel ils ſont rangés, un Traité ſur l'Art de les inſpirer ne ſeroit pas moins utile à l'inſtruction des Géneraux que l'excellent Traité

de l'illuſtre Chevalier Folard ſur la Tactique (*f*).

Ce furent les paſſions réunies de l'amour de la liberté & de la haine de l'eſclavage, qui, plus que l'habileté des ingénieurs, firent les célebres & opiniâtres défenſes d'Abydos, de Sagunte, de Carthage, de Numance & de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des paſſions qu'Alexandre ſurpaſſa preſque tous les autres grands Capitaines : c'eſt à ce même art qu'il dut ces ſuccès, attribués tant de fois, par ceux auxquels on donne le nom de gens ſenſés, au hazard, ou à une folle témerité, parce qu'ils n'apperçoivent point les reſſorts preſque inviſibles dont ce Héros ſe ſervoit pour opérer tant de prodiges.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que la force des paſſions eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour

---

(*f*) La diſcipline n'eſt, pour ainſi dire, que l'art d'inſpirer aux Soldats plus de peur de leurs Officiers que des ennemis. Cette peur a ſouvent l'effet du courage ; mais elle ne tient pas devant la féroce & opiniâtre valeur d'un Peuple animé par le Fanatiſme ou l'amour vif de la Patrie.

pour les allumer. Maintenant je dois examiner ſi ces mêmes paſſions peuvent, dans tous les hommes communément bien organiſés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit.

CHAPITRE XXVI.

De quel degré de paſſion les hommes ſont ſuſceptibles.

SI, pour déterminer ce degré, je me tranſporte ſur les montagnes de l'Abyſſinie, j'y vois, à l'ordre de leurs Kalifes, des hommes, impatiens de la mort, ſe précipiter les uns ſur la pointe des poignards & des rochers, & les autres dans les abymes de la mer: on ne leur propoſe cependant point d'autre récompenſe que les plaiſirs céleſtes promis à tous les Muſulmans; mais la poſſeſſion leur en paroît plus aſſurée; en conſéquence, le deſir d'en jouir ſe fait plus vivement ſentir en eux, & leurs efforts pour les mériter ſont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyſſinie, on n'employoit autant de ſoin & d'art pour affermir la croyance de ces aveugles & zélés exécuteurs des volontés du Prince. Les victimes deſtinées à cet emploi ne recevoient & n'auroient reçu nulle part une éducation ſi propre à former des fanatiques. Tranſportés, dès l'âge le plus ten-

dre, dans un endroit écarté, déſert & ſauvage du ſerail, c'eſt là qu'on égaroit leur raiſon dans les ténebres de la foi Muſulmane, qu'on leur annonçoit la miſſion, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce Prophête, & l'entier dévoument dû aux ordres du Kalife : c'eſt là, qu'en leur faiſant les deſcriptions les plus voluptueuſes du Paradis, on excitoit en eux la ſoif la plus ardente des plaiſirs céleſtes. A peine avoient-ils atteint cet âge où l'on eſt prodigue de ſon être ; où, par des deſirs fougueux, la nature marque & l'impatience & la puiſſance qu'elle a de jouir des plaiſirs les plus vifs ; qu'alors, pour fortifier la croyance d'un jeune homme & l'enflammer du fanatiſme le plus violent, les Prêtres, après avoir mêlé dans ſa boiſſon une liqueur aſſoupiſſante, le tranſportoient, pendant ſon ſommeil, de ſa triſte demeure dans un boſquet charmant deſtiné à cet uſage.

Là, couché ſur des fleurs, entouré de fontaines jailliſſantes, il repoſe juſqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme & la couleur à l'univers, éveille toutes les puiſſances productrices de la nature, & fait circuler l'amour dans les veines de la jeuneſſe. Frappé de la nouveauté des

objets qui l'environnent, le jeune homme porte par-tout ſes regards, & les arrête ſur des femmes charmantes, que ſon imagination crédule transforme en houris. Complices de la fourbe des Prêtres, elles ſont inſtruites dans l'art de ſéduire; il les voit s'avancer vers lui en danſant; elles jouiſſent du ſpectacle de ſa ſurpriſe; par mille jeux enfantins, elles excitent en lui des deſirs inconnus, oppoſent la gaze légere d'une feinte pudeur à l'impatience des deſirs qui s'en irritent: elles cedent enfin à ſon amour. Alors, ſubſtituant à ces jeux enfantins les careſſes emportées de l'ivreſſe, elles le plongent dans ce raviſſement dont l'ame ne peut qu'à peine ſupporter les délices. A cette ivreſſe, ſuccede un ſentiment tranquille, mais voluptueux, qui bientôt eſt interrompu par de nouveaux plaiſirs; juſqu'à ce qu'enfin épuiſé de deſirs, ce jeune homme, aſſis par ces mêmes femmes dans un banquet délicieux, y ſoit enivré de nouveau, & reporté pendant ſon ſommeil dans ſa premiere demeure. Il y cherche, à ſon réveil, les objets qui l'ont enchanté; ils ont, comme une viſion trompeuſe, diſparu à ſes yeux. Il appelle encore les houris; il ne retrouve près de lui que des Imans: il leur

raconte les ſonges qui l'ont fatigué : à ce récit, le front attaché ſur la terre, les Imans s'écrient : „ O vaſe d'élection ! ô „ mon fils ! ſans doute que notre ſaint Pro- „ phête t'a ravi aux Cieux, t'a fait jouir „ des plaiſirs réſervés aux fideles, pour „ fortifier ta foi & ton courage. Mérite „ donc une pareille faveur par un dévou- „ ment abſolu aux ordres du Kalife."

C'eſt par une ſemblable éducation que ces Dervis animoient les Iſmaëlites de la plus ferme croyance : c'eſt ainſi qu'ils leur faiſoient prendre, ſi je l'oſe dire, la vie en haine & la mort en amour ; qu'ils leur faiſoient conſidérer les portes du trépas comme une entrée aux plaiſirs céleſtes, & leur inſpiroient enfin ce courage déterminé, qui, pendant quelques inſtans, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques inſtans, parce que cette eſpece de courage diſparoît bientôt avec la cauſe qui le produit. De toutes les paſſions, celle du fanatiſme, qui fondée ſur le deſir des plaiſirs céleſtes, eſt ſans contredit la plus forte, eſt toujours chez un peuple la paſſion la moins durable, parce que le fanatiſme ne s'établit que ſur des preſtiges & des ſéductions dont la raiſon doit inſenſiblement ſapper les

fondemens. Auſſi, les Arabes, les Abyſſins, & généralement tous les peuples Mahométans, perdirent-ils, dans l'eſpace d'un ſiecle, toute la ſupériorité de courage qu'ils avoient ſur les autres Nations; & c'eſt en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la paſſion du patriotiſme, & fondée ſur des récompenſes réelles & temporelles, eût toujours été la même, ſi le luxe n'eût paſſé à Rome avec les dépouilles de l'Aſie, ſi le deſir des richeſſes n'eût briſé les liens qui uniſſoient l'intérêt perſonnel à l'intérêt général, & n'eût à la fois corrompu chez ce peuple & les mœurs & la forme du gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'obſerver, au ſujet de ces deux eſpeces de courages, fondés, l'un ſur un fanatiſme de Religion, l'autre ſur l'amour de la patrie, que le dernier eſt le ſeul qu'un habile Légiſlateur doive inſpirer à ſes Concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit & s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant ſa ſource dans l'aveuglement & la ſuperſtition, dès qu'une Nation a perdu ſon fanatiſme, il ne lui reſte que ſa ſtupidité; alors elle devient le mépris de tous les Peuples aux-

quels elle eſt réellement inférieure à tous égards.

C'eſt à la ſtupidité muſulmane que les Chrétiens doivent tant d'avantages remportés ſur les Turcs, qui, par leur nombre ſeul, dit le Chevalier Folard, ſeroient ſi redoutables, s'ils faiſoient quelques légers changemens dans leur ordre de bataille, leur diſcipline & leur armure, s'ils quittoient le ſabre pour la baïonnette, & qu'ils puſſent enfin ſortir de l'abrutiſſement où la ſuperſtition les retiendra toujours : tant leur religion, ajoute cet illuſtre Auteur, eſt propre à éterniſer la ſtupidité & l'incapacité de cette Nation.

J'ai fait voir que les paſſions pouvoient, ſi je l'oſe dire, s'exalter en nous juſqu'au prodige : vérité prouvée & par le courage déſeſperé des Iſmaëlites, & par les méditations des Gymnoſophiſtes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente-ſept ans de retraite, d'étude & de ſilence, & par les macérations barbares & continues des Fakirs, & par la fureur vengereſſe des Japonois (*a*), & par les duels des Européens,

(*a*) Ils ſe tendent le ventre en préſence de celui qui les a offenſés ; & celui-ci eſt, ſous peine d'infamie, pareillement contraint de ſe l'ouvrir.

& enfin par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au hazard, qui, frappés du coup mortel, tomboient & mouroient ſur l'arene avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étois propoſé de le prouver, ſont donc, en général, ſuſceptibles d'un degré de paſſion plus que ſuffiſant pour les faire triompher de leur pareſſe, & les douer de la continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité des lumieres.

La grande inégalité d'eſprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend donc uniquement & de la differente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaînement inconnu & divers des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés.

En effet, ſi toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à ſentir, ſe reſſouvenir, & à obſerver les rapports que ces divers objets ont entr'eux & avec nous; il eſt évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la fineſſe de ſens, de l'étendue de mémoire, & enfin de la capacité d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées; parmi les hommes communément bien or-

ganisés (*b*), il n'en est, par conséquent, aucun qui ne puisse s'illustrer par de grands talens.

J'ajouterai, comme une seconde démonstration de cette vérité, que tous les faux jugemens, ainsi que je l'ai prouvé dans mon premier discours, sont l'effet ou de l'ignorance, ou des passions : de l'ignorance, lorsqu'on n'a point dans sa mémoire les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité que l'on cherche : des passions, lorsqu'elles sont tellement modifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différens de ce qu'ils sont. Or, ces deux causes uniques & générales de nos erreurs sont deux causes accidentelles. L'ignorance, premiérement, n'est point nécessaire ; elle n'est l'effet d'aucun défaut d'organisation, puisqu'il n'est point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce discours, qui ne soit doué d'une mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des passions, les besoins physiques

(*b*) C'est-à-dire, ceux dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, tels que sont la plûpart des hommes.

étant les seules passions immédiatement données par la nature, & les besoins n'étant jamais trompeurs, il est encore évident que le défaut de justesse dans l'esprit n'est point l'effet d'un défaut dans l'organisation ; que nous avons tous en nous la puissance de porter les mêmes jugemens sur les mêmes choses. Or, voir de même, c'est avoir également d'esprit. Il est donc certain que l'inégalité d'esprit, apperçue dans les hommes que j'appelle communément bien organisés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organisation (*c*) ; mais de l'éducation

(*c*) J'observerai à ce sujet que, si le titre d'homme d'esprit, comme je l'ai fait voir dans le second discours, n'est point accordé au nombre, à la finesse, mais au choix heureux des idees qu'on présente au Public ; & si le hazard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéressantes, & choisit presque toujours pour nous les sujets que nous traitons ; ceux qui regardent l'esprit comme un don de la nature sont, dans cette supposition-là même, obligés de convenir que l'esprit est plûtôt l'effet du hazard que de l'excellence de l'organisation ; & qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature ; à moins d'entendre, par le mot *nature*, l'enchaînement éternel & universel qui lie ensemble tous les évenemens du monde, & dans lequel l'idée même du hazard se trouve compriſe.

différente qu'ils reçoivent, des circonſtances diverſes dans leſquelles ils ſe trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penſer, de la haine qu'en conſéquence ils contractent, dans leur premiere jeuneſſe, pour l'application dont ils deviennent abſolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que ſoit cette opinion, comme ſa nouveauté peut encore étonner, qu'on ſe détache difficilement de ſes anciens préjugés, & qu'enfin la vérité d'un ſyſtême ſe prouve par l'explication des phénomenes qui en dépendent ; je vais, conſéquemment à mes principes, montrer, dans le Chapitre ſuivant, pourquoi l'on trouve ſi peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.

CHAPITRE XXVII.

Du rapport des faits avec les principes ci-deſſus établis.

L'Expérience ſemble démentir mes raiſonnemens; & cette contradiction apparente peut rendre mon opinion ſuſpecte. Si tous les hommes, dira-t'on, avoient une égale diſpoſition à l'eſprit, pourquoi, dans un Royaume compoſé de quinze à dix-huit millions d'ames, voit-on ſi peu de Turenne, de Rôny, de Colbert, de Deſcartes, de Corneille, de Moliere, de Quinault, de le Brun, de ces hommes enfin cités comme l'honneur de leur ſiecle & de leur Pays?

Pour réſoudre cette queſtion, qu'on examine la multitude des circonſtances dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former des hommes illuſtres, en quelque genre que ce ſoit; & l'on avouera que les hommes ſont ſi rarement placés dans ce concours heureux de circonſtances, que les génies du premier or-

dre doivent être, en effet, auſſi rares qu'ils le ſont.

Suppoſons en France ſeize millions d'ames douées de la plus grande diſpoſition à l'eſprit; ſuppoſons dans le gouvernement un deſir vif de mettre ces diſpoſitions en valeur; ſi, comme l'expérience le prouve, les livres, les hommes & les ſecours propres à développer en nous ces diſpoſitions, ne ſe trouvent que dans une ville opulente, c'eſt, par conſéquent, dans les huit cens mille ames qui vivent ou qui ont longtems vêcu à Paris (*a*) qu'on doit chercher & qu'on peut trouver des hommes ſupérieurs dans les différens genres de Sciences & d'Arts. Or, de ces huit cens mille ames, ſi d'abord l'on en ſupprime la moitié, c'eſt-à-dire, les femmes, dont l'éducation & la vie s'oppoſe au progrès qu'elles

(*a*) Qu'on parcoure la liſte des grands Hommes: on verra que les Moliere, les Quinault, les Corneille, les Condé, les Paſcal, les Fontenelle, les Mallebranche, &c. ont, pour perfectionner leur eſprit, eu beſoin du ſecours de la Capitale; que les talens campagnards ſont toujours condamnés à la médiocrité; & que les Muſes, qui recherchent avec tant d'empreſſement les bois, les fontaines & les prairies, ne ſeroient que des Villageoiſes, ſi elles ne prenoient de tems en tems l'air des grandes Villes.

pourroient faire dans les Sciences & les Arts, qu'on en retranche encore les enfans, les vieillards, les artiſans, les manœuvres, les domeſtiques, les moines, les ſoldats, les marchands, & généralement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richeſſes, ſont aſſujettis à des devoirs ou livrés à des plaiſirs qui rempliſſent une partie de leur journée; ſi l'on ne conſidere enfin que le petit nombre de ceux qui, placés dès leur jeuneſſe dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir ſoulager tous les malheureux; où d'ailleurs l'on peut, ſans inquiétude, ſe livrer tout entier à l'étude & à la méditation; il eſt certain que ce nombre ne peut excéder celui de ſix mille; que, de ces ſix mille, il n'en eſt pas ſix cens d'animés du deſir de s'inſtruire; que, de ces ſix cens, il n'en eſt pas la moitié qui ſoient échauffés de ce deſir, au degré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées; qu'on n'en comptera pas cent, qui, au deſir de s'inſtruire, joignent la conſtance & la patience néceſſaire pour perfectionner leurs talens, & qui réuniſſent ainſi deux qualités, que la vanité, trop impatiente de ſe produire, rend preſque toujours inalliables; qu'enfin, il n'en eſt peut-être pas cin-

quante qui, dans leur premiere jeuneſſe, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours inſenſibles à l'amour & à l'ambition, n'aient, ou dans des études trop variées, ou dans les plaiſirs, ou dans les intrigues, perdu des momens dont la perte eſt toujours irréparable pour quiconque veut ſe rendre ſupérieur en quelque Science ou quelque Art que ce ſoit. Or, de ce nombre de cinquante, qui, diviſé par celui des divers genres d'étude, ne donneroit qu'un ou deux hommes dans chaque genre, ſi je déduis ceux qui n'ont pas lu les ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les éclairer; & que, de ce nombre ainſi réduit, je retranche encore tous ceux dont la mort, les renverſemens de fortune ou d'autres accidens pareils ont arrêté les progrès; je dis que, dans la forme actuelle de notre gouvernement, la multitude des circonſtances, dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former de grands hommes, s'oppoſe à leur multiplication; & que les gens de génie doivent être auſſi rares qu'ils le ſont.

C'eſt donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cauſe de l'inégalité des eſprits. Alors, pour rendre compte de la diſette ou de l'abondance

des grands hommes dans certains ſiecles ou certains pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différens éloignemens où les climats ſont du Soleil, ni à tous les raiſonnemens pareils, qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience & l'Hiſtoire.

Si la différente température des climats avoit tant d'influence ſur les ames & ſur les eſprits, pourquoi ces Romains, (*b*) ſi magnanimes, ſi audacieux ſous un gouvernement Républicain, ſeroient-ils aujourd'hui ſi mous & ſi efféminés? Pourquoi ces Grecs & ces Egyptiens qui, jadis recommandables par leur eſprit & leur vertu, étoient l'admiration de la terre, en ſont-ils aujourd'hui le mépris? Pourquoi ces Aſiatiques, ſi braves ſous le nom d'Eléamites, ſi lâches & ſi vils du tems d'Alexan-

(*b*) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne reſſemblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils ont ceci de commun, c'eſt d'être les maîtres du monde. Si l'ancienne Rome, diſent-ils, le conquit par ſes vertus & ſa valeur, Rome moderne l'a reconquis par ſes ruſes & ſes artifices politiques; & le Pape Gregoire VII. eſt le Céſar de cette ſeconde Rome.

d'Alexandre, ſous celui de Perſes, ſeroient-ils, ſous le nom de Parthes, devenus la terreur de Rome, dans un ſiecle où les Romains n'avoient encore rien perdu de leur courage & de leur diſcipline ? Pourquoi les Lacédémoniens, les plus braves & les plus vertueux des Grecs, tant qu'ils furent religieux obſervateurs des loix de Lycurgue, perdirent-ils l'une & l'autre de ces réputations, lorſqu'après la guerre du Péloponnèſe, ils eurent laiſſé introduire l'or & le luxe chez eux? Pourquoi ces anciens Cattes, ſi redoutables aux Gaulois, n'auroient-ils plus le même courage? Pourquoi ces Juifs, ſi ſouvent défaits par leurs ennemis, montrerent-ils, ſous la conduite des Machabées, un courage digne des Nations les plus belliqueuſes? Pourquoi les Sciences & les Arts, tour à tour cultivés & négligés chez différens peuples, ont-ils ſucceſſivement parcouru preſque tous les climats ?

Dans un dialogue de Lucien, „ Ce „ n'eſt point en Grece, dit la Philoſo- „ phie, que je fis ma premiere demeure. „ Je portai d'abord mes pas vers l'Indus; „ & l'Indien, pour m'écouter, deſcen- „ dit humblement de ſon Eléphant. Des

„ Indes, je tournai vers l'Ethiopie ; je me
„ transportai en Egypte : d'Egypte, je
„ passai à Babylone ; je m'arrêtai en
„ Scythie ; je revins par la Thrace. Je
„ conversai avec Orphée, & Orphée m'ap-
„ porta en Grece.

Pourquoi la Philosophie a-t'elle passé de la Grece dans l'Hesperie, de l'Hesperie à Constantinople & dans l'Arabie ? & pourquoi, repassant d'Arabie en Italie, a-t'elle trouvé des azyles dans la France, l'Angleterre, & jusques dans le Nord de l'Europe ? Pourquoi ne trouve t'on plus de Phocion à Athenes, de Pélopidas à Thebes, de Décius à Rome ? La température de ces climats n'a pas changé : A quoi donc attribuer la transmigration des Arts, des Sciences, du courage & de la vertu, si ce n'est à des causes morales ?

C'est à ces causes que nous devons l'explication d'une infinité de phénomenes politiques, qu'on essaie envain d'expliquer par le Physique. Tels sont les conquêtes des peuples du Nord, l'esclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes Nations, la supériorité de certains peuples dans certains genres de Sciences ; supériorité qu'on

ceſſera, je penſe, d'attribuer à la différente température des climats, lorſque j'aurai rapidement indiqué la cauſe de ces principaux effets.

CHAPITRE XXVIII.

Des conquêtes des peuples du Nord.

LA cauſe phyſique des conquêtes des Septentrionaux eſt, dit-on, renfermée dans cette ſupériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du Nord préférablement à ceux du Midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des Nations de l'Europe, qui, preſque toutes, tirent leur origine des peuples du Nord, n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant, pour s'aſſurer de la vérité d'une opinion ſi flatteuſe, examinons ſi les Septentrionaux ſont réellement plus courageux & plus forts que les peuples du Midi. Pour cet effet, ſachons d'abord ce que c'eſt que le courage, & remontons juſqu'aux principes qui peuvent jeter du jour ſur une des queſtions les plus importantes de la morale & de la politique.

Le courage n'eſt, dans les Animaux, que l'effet de leurs beſoins : ces beſoins

ſont ils ſatisfaits? ils deviennent lâches: le Lion affamé attaque l'homme, le Lion raſſaſié le fuit. La faim de l'animal une fois appaiſée, l'amour de tout être pour ſa conſervation l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, eſt donc un effet de leur beſoin. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâturans, c'eſt qu'ils ne ſont pas forcés de combattre pour ſe nourrir, c'eſt qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers: ont ils un beſoin ? ils ont du courage : le Cerf en rut eſt auſſi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort eſt toujours précédée de douleurs; la vie toujours accompagnée de quelques plaiſirs. On eſt donc attaché à la vie par la crainte de la douleur & par l'amour du plaiſir; plus la vie eſt heureuſe, plus on craint de la perdre: & de-là les horreurs qu'éprouvent, à l'inſtant de la mort, ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie eſt heureuſe, moins on a de regret à la quitter: de-là cette inſenſibilité avec laquelle le Payſan attend la mort.

Or, ſi l'amour de notre être eſt fondé ſur la crainte de la douleur & l'amour

du plaiſir, le deſir d'être heureux eſt donc en nous plus puiſſant que le deſir d'être. Pour obtenir l'objet à la poſſeſſion duquel on attache ſon bonheur, chacun eſt donc capable de s'expoſer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au deſir plus ou moins vif qu'il a de poſſéder cet objet. (*a*) Pour être abſolument ſans courage, il faudroit être abſolument ſans deſir.

Les objets des deſirs des hommes ſont variés; ils ſont animés de paſſions différentes, telles ſont l'avarice, l'ambition, l'amour de la patrie, celui des femmes, &c. En conſéquence, l'homme capable des réſolutions les plus hardies, pour ſatisfaire une certaine paſſion, ſera ſans courage lorſqu'il s'agira d'une autre paſſion. On a vu mille fois le Flibuſtier animé d'une valeur plus qu'humaine, lorſqu'elle étoit ſoutenue par l'eſpoir du butin, ſe trouver ſans courage pour ſe venger d'un affront. Céſar, qu'aucun péril n'étonnoit quand il marchoit à la gloire,

(*a*) La Nation la plus courageuſe eſt, par cette raiſon, la Nation où la valeur eſt le mieux récompenſée, & la lâcheté le plus punie.

ne montoit qu'en tremblant dans ſon char, & ne s'y aſſeyoit jamais qu'il n'eût ſuperſticieuſement récité trois fois un certain vers qu'il s'imaginoit devoir l'empêcher de verſer. (*b*) L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage déſeſpéré, s'il s'agit de défendre ſa femme, ſa maîtreſſe ou ſes enfans. Voilà de quelle maniere l'on peut expliquer une partie des Phénomenes du courage, & la raiſon pour laquelle le même homme eſt brave ou timide, ſelon les circonſtances diverſes dans leſquelles il eſt placé.

Après avoir prouvé que le courage eſt un effet de nos beſoins, une force qui nous eſt communiquée par nos paſſions, & qui s'exerce ſur les obſtacles que le hazard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur; il faut maintenant, pour prévenir toute objection & jetter plus de jour ſur une matiere ſi importante, diſtinguer deux eſpeces de courage.

Il en eſt un que je nomme vrai courage: il conſiſte à voir le danger tel qu'il eſt & à l'affronter. Il en eſt un autre qui n'en a,

(*b*) Voyez *l'Hiſt. critique de la Philoſophie.*

pour ainſi dire, que les effets : cette eſpece de courage, commun à preſque tous les hommes, leur fait braver les dangers, parce qu'ils les ignorent ; parce que les paſſions, en fixant toute leur attention ſur l'objet de leurs deſirs, leur dérobent du moins une partie du péril auquel elles les expoſent.

Pour avoir une meſure exacte du vrai courage de ces ſortes de gens, il faudroit pouvoir en ſouſtraire toute la partie du danger que les paſſions ou les préjugés leur cachent ; & cette partie eſt ordinairement très-conſidérable. Propoſez le pillage d'une Ville à ce même ſoldat qui monte avec crainte à l'aſſaut, l'avarice faſcinera ſes yeux ; il attendra impatiemment l'heure de l'attaque ; le danger diſparoîtra ; il ſera d'autant plus intrépide, qu'il ſera plus avide. Mille autres cauſes produiſent l'effet de l'avarice ; le vieux ſoldat eſt brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé, rend à ſes yeux le péril nul ; le ſoldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, parce qu'il ne s'attend point à ſa réſiſtance & croit triompher ſans danger. Celui-ci eſt hardi, parce qu'il ſe croit heureux ; celui-là, parce qu'il ſe croit *dur* ; un troiſiéme,

parce qu'il ſe croit adroit. Le courage eſt donc rarement fondé ſur un vrai mépris de la mort. Auſſi l'homme intrépide l'épée à la main, ſera ſouvent poltron au combat du piſtolet. Tranſportez ſur un vaiſſeau le ſoldat qui brave la mort dans le combat ; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage eſt donc ſouvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entiere de ce même danger. Que d'hommes ſont ſaiſis d'effroi au bruit du tonnere, & craindroient de paſſer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorſqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit & ſans crainte de Paris à Verſailles ? cependant la maladreſſe d'un poſtillon, ou la rencontre d'un aſſaſſin dans une grande route, ſont des accidens plus communs, & par conſéquent plus à craindre, qu'un coup de tonnerre ou la rencontre de ce même aſſaſſin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur eſt-elle plus commune dans le premier cas que dans le ſecond ? C'eſt que la lueur des éclairs & le bruit du tonnerre, ainſi que l'obſcurité des bois, préſentent chaque inſtant à l'eſprit l'image d'un péril que ne

réveille point la route de Paris à Verſailles. Or il eſt peu d'hommes qui ſoutiennent la préſence du danger : cet aſpect a ſur eux tant de puiſſance, qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, ſe tuer & ne pouvoir ſe venger d'un affront. L'aſpect de leur ennemi étouffoit en eux le cri de l'honneur; il falloit, pour y obéir, que, ſeuls & s'échauffant eux-mêmes de ce ſentiment, ils ſaiſiſſent le moment d'un tranſport pour ſe donner, ſi je l'oſe dire, la mort, ſans s'en appercevoir. C'eſt auſſi pour prévenir l'effet que produit, ſur preſque tous les hommes, la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les ſoldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile, on veut encore, en Aſie, les échauffer d'*opium*; en Europe, d'eau-de-vie, & les étourdir ou par le bruit du tambour ou par les cris qu'on leur fait jetter (*c*). C'eſt par ce moyen que, leur ca-

(*c*) Le Maréchal de Saxe, en parlant des Pruſſiens, dit à ce ſujet, dans ſes *Rêveries*, que l'habitude où ils ſont de charger leurs armes en marchant, eſt très-bonne. Diſtrait par cette occupation, le ſoldat, ajoute-t'il, en voit moins le danger.

En parlant d'un Peuple nommé les Aries, qui ſe peignoient le corps d'une maniere effroyable, pourquoi Tacite,

chant une partie du danger auquel on les expoſe, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des ſoldats, je le dis des Capitaines : entre les plus courageux, il en eſt peu, qui, dans le lit (*d*) ou ſur l'échaffaud, conſiderent la mort d'un œil tranquille. Quelle foibleſſe ce Marêchal de Biron, ſi brave dans les combats, ne montra t'il pas au ſupplice?

Pour ſoutenir la préſence du trépas, il faut être ou dégoûté de la vie, ou dévoré de ces paſſions fortes qui déterminerent Calanus, Caton & Porcie à ſe donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes paſſions n'aiment la vie qu'à certaines conditions : leur paſſion ne leur cache point le danger auquel ils s'expoſent; ils le voient tel qu'il eſt, & le bravent. Brutus veut

---

Tacite, dit-il que, dans un combat les yeux ſont les premiers vaincus? C'eſt qu'un objet nouveau rappelle plus diſtinctement à la mémoire du ſoldat l'image de la mort qu'il n'entrevoyoit que confuſement.

(*d*) Si les jeunes montrent en géneral plus de courage au lit de la mort, & plus de foibleſſe ſur l'échaffaud que les vieillards; c'eſt que, dans le premier cas, les jeunes gens conſervent plus d'eſpoir; & que, dans le ſecond, ils font une plus grande perte.

affranchir Rome de la tyrannie ; il assassine Césat, il leve une armée, attaque, combat Octave ; il est vaincu, il se tue : la vie lui est insupportable sans la liberté de Rome.

Quiconque est susceptible de passions aussi vives est capable des plus grandes choses : non seulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en est pas ainsi de ces hommes qui se donnent la mort par dégoût pour la vie : ils méritent presqu'autant le nom des sages que de courageux ; la plûpart seroient sans courage dans les tortures : ils n'ont point assez de vie & de force en eux pour en supporter les douleurs. Le mépris de la vie n'est point, en eux, l'effet d'une passion forte, mais de l'absence des passions ; c'est le résultat d'un calcul par lequel ils se prouvent qu'il vaut mieux n'être pas que d'être malheureux. Or cette disposition de leur ame les rend incapables des grandes choses. Quiconque est dégoûté de la vie s'occupe peu des affaires de ce monde. Aussi, parmi tant de Romains qui se sont volontairement donné la mort, en est-il peu qui, par le massacre des tyrans, aient osé la rendre utile à leur patrie. En vain diroit-on que la garde qui, de toutes parts,

environnoit les Palais de la tyrannie, leur en défendoit l'accès : c'étoit la crainte des ſupplices qui déſarmoit leur bras. De pareils hommes ſe noient, ſe font ouvrir les veines, mais ne s'expoſent point à des ſupplices cruels : nul motif ne les y détermine.

C'eſt la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette eſpece de courage. Si l'homme aſſez courageux pour ſe brûler la cervelle, n'oſe ſe frapper d'un coup de ſtilet, s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur eſt fondée ſur la crainte vraie ou fauſſe d'une plus grande douleur.

Les principes ci-deſſus établis donnent, je penſe, la ſolution de toutes les queſtions de ce genre ; & prouvent que le courage n'eſt point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des paſſions & des beſoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon ſujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de *bravoure*, de *valeur*, d'*intrépidité*, &c. Ce ne ſont proprement que des manieres différentes dont le courage ſe manifeſte.

Cette queſtion examinée, je paſſe à la

ſeconde. Il s'agit de ſavoir ſi, comme on le ſoutient, on doit attribuer les conquêtes des peuples du Nord à la force & à la vigueur particuliere dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'aſſurer de la vérité de cette opinion, c'eſt en vain que l'on auroit recours à l'expérience : rien n'indique, juſqu'à préſent, à l'examinateur ſcrupuleux, que la nature ſoit, dans ſes productions du Septentrion, plus forte que dans celles du Midi. Si le Nord a ſes Ours blancs & ſes Orox, l'Afrique a ſes Lions, ſes Rhinoceros & ſes Elephans. On n'a point fait lutter un certain nombre de Négres de la Côte d'or ou du Senegal, avec un pareil nombre de Ruſſes ou de Finlandois : on n'a point meſuré l'inégalité de leur force par la peſanteur différente des poids qu'ils pourroient ſoulever. On eſt ſi loin d'avoir rien conſtaté à cet égard, que, ſi je voulois combattre un préjugé par un préjugé, j'oppoſerois à tout ce qu'on dit de la force des gens du Nord, l'éloge qu'on fait de celle des Turcs. On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force & du courage des Septentrionaux, que ſur l'hiſtoire de leurs conquêtes : mais alors, toutes les Nations peuvent avoir les mêmes

prétentions, les juſtifier par les mêmes titres, & ſe croire toutes également favoriſées de la nature.

Qu'on parcoure l'hiſtoire : on y verra les Huns quitter les Palus-Méotides pour enchaîner des Nations ſituées au Nord de leur pays ; on y verra les Sarrazins deſcendre en foule des ſables brûlans de l'Arabie pour venger la terre, dompter les Nations, triompher des Eſpagnes, & porter la déſolation juſques dans le cœur de la France ; on verra ces mêmes Sarrazins briſer d'un main victorieuſe les étendards des Croiſés ; & les Nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier, dans la Paleſtine, leurs défaites & leur honte. Si je porte mes regards ſur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée ; & par les triomphes de Tamerlan, qui, des bords de l'Indus, deſcend en conquérant juſqu'aux climats glacés de la Siberie ; & par les conquêtes des Incas ; & par la valeur des Egyptiens, qui, regardés du tems de Cyrus comme les Peuples les plus courageux, ſe montrerent, à la bataille de Tembreia, ſi dignes de leur réputation ; & enfin, par ces Romains qui porterent leurs armes victorieuſes juſques dans la Sarmatie, & les Iſles

Britanniques. Or, ſi la victoire a volé alternativement du Midi au Nord, & du Nord au Midi ; ſi tous les peuples ont été, tout-à-tour, conquérans & conquis, ſi, comme l'hiſtoire nous l'apprend, les peuples du Septentrion (*e*) ne ſont pas moins ſenſibles aux ardeurs brûlantes du Midi, que les peuples du Midi le ſont à l'âpreté des froids du Nord, & s'ils font la guerre avec un deſavantage égal dans des climats trop différens du leur; il eſt évident que les conquêtes des Septentrionaux ſont abſolument indépendantes de la température particuliere de leurs climats ; & qu'on chercheroit en vain dans le phyſique la cauſe d'un fait dont le moral donne une explication ſimple & naturelle.

Si le Nord a produit les derniers Conquerans de l'Europe, c'eſt que des Peuples

---

(*e*) Tacite dit que, ſi les Septentrionaux ſupportent mieux la faim & le froid que les Méridionaux, ces derniers ſupportent mieux qu'eux la ſoif & la chaleur.

Le même Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, dit qu'ils ne ſoutiennent point les fatigues de la guerre.

ples féroces & encore ſauvages (*f*) tels que l'étoient alors les Septentrionaux, ſont, comme le remarque le Chevalier Folard, infiniment plus courageux & plus propres à la guerre que des Peuples nourris dans le luxe, la molleſſe, & ſoumis au pouvoir arbitraire, comme l'étoient (*g*) alors les Romains. Sous les derniers Em-

---

(*f*) Olaüs Vormius, dans ſes *Antiquités Danoiſes*, avoue qu'il a tiré la plûpart de ſes connoiſſances des rochers du Dannemarck, c'eſt-à-dire, des Inſcriptions qui y étoient gravées en caracteres Runes ou Gothiques. Ces rochers formoient une ſuite d'Hiſtoire & de Chronologie qui compoſoit preſque toute la Bibliotheque du Nord.

Pour conſerver la mémoire de quelque évenement, on ſe ſervoit de pierres brutes, d'une groſſeur prodigieuſe; les unes étoient jettées confuſément, on donnoit aux autres quelque ſymmétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury en Angleterre, qui ſervoient de ſépulture aux Princes & aux Héros Bretons, comme le prouve la grande quantité d'oſſemens & d'armures qu'on en tire.

(*g*) Si les Gaulois, dit Céſar, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cedent maintenant la gloire des armes; c'eſt depuis qu'inſtruits, par les Romains, dans le commerce, ils ſe ſont enrichis & policés.

Ce qui eſt arrivé, dit Tacite, aux Gaulois, eſt arrivé aux Bretons; ces deux Peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

pereurs, les Romains n'étoient plus ce Peuple qui, vainqueur des Gaulois & des Germains, tenoit encore le midi ſous ſes loix : alors ces maîtres du monde ſuccomboient ſous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers.

Mais, pour ſubjuguer l'Aſie, ils n'eurent, dira-t'on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, repondrai-je, avec laquelle ils la conquirent, ne prouve point la lâcheté des peuples du midi. Quelles villes du Nord ſe ſont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marſeille, Numance, Sagunte, Rhodes? Du tems de Craſſus, les Romains ne trouverent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux? C'eſt donc à l'eſclavage & à la molleſſe des Aſiatiques que les Romains durent la rapidité de leurs ſuccès.

Lorſque Tacite dit que la Monarchie des Parthes eſt moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'eſt à la forme du Gouvernement de ces derniers qu'il attribue la ſupériorité de leur courage. C'eſt donc aux cauſes morales & non à la température particuliere des Pays du Nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des Septentrionaux.

CHAPITRE XXIX.

De l'eſclavage, & du génie allégorique des Orientaux.

EGalement frappés de la peſanteur du Deſpotiſme Oriental, & de la longue & lâche patience des peuples ſoumis à ce joug odieux, les Occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux cauſes phyſiques pour expliquer ce phénomene politique. Ils ont ſoutenu que la luxurieuſe Aſie n'enfantoit que des hommes ſans force, ſans vertu, & qui, livrés à des deſirs brutaux, n'étoient nés que pour l'eſclavage. Ils ont ajouté que les Contrées du Midi ne pouvoient, en conſéquence, adopter qu'une Réligion ſenſuelle.

Leurs conjectures ſont démenties par l'expérience & l'Hiſtoire: on ſait que l'Aſie a nourri des Nations très belliqueuſes; que l'amour n'amollit point le courage; (*a*) que les Nations les plus ſenſibles

(*a*) Les Gaulois, dit Tacite, aimoient les femmes, avoient pour elles la plus grande vénération; ils leur croyoient

à ſes plaiſirs, ont, comme le remarquent Plutarque & Platon, ſouvent été les plus braves & les plus courageuſes; que le deſir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foibleſſe du tempérament (*b*) des Aſiatiques; & qu'enfin, longtems avant Mahomet, Odin avoit établi, chez les Nations les plus Septentrionales, une Religion abſolument ſemblable à celle du Prophete de l'Orient. (*c*)

Forcé d'abandonner cette opinion, & de reſtituer, ſi j'oſe le dire, l'ame & le corps aux Aſiatiques, on a cherché, dans

---

croyoient quelque choſe de divin, les admettoient dans leurs conſeils, & deliberoient avec elles ſur les affaires d'Etat. Les Germains en uſoient de même avec les leurs; les déciſions des femmes paſſoient, chez eux, pour des Oracles. Sous Veſpaſien, une *Velleda*, avant elle une *Aurinia* & pluſieurs autres, s'étoient attiré la même vénération. C'eſt enfin, dit Tacite, à la Société des femmes que les Germains doivent leur courage dans les combats & leur ſageſſe dans les conſeils.

(*b*) Au rapport du Chevalier de Beaujeu, les Septentrionaux ont toujours été très-ſenſibles aux plaiſirs de l'amour. Origerius, *in Itinere Danico*, dit la même choſe.

(*c*) Voyez, dans le Chapitre XXV, l'exacte conformité de ces deux religions.

la poſition phyſique des peuples de l'Orient, la cauſe de leur ſervitude : en conſéquence, on a regardé le Midi comme une vaſte plaine dont l'étendue fourniſſoit à la tyrannie les moyens de retenir les peuples dans l'eſclavage. Mais cette ſuppoſition n'eſt pas confirmée par la Géographie : on ſait que le Midi de la terre eſt de toutes parts hériſſé de montagnes ; que le Nord, au contraire, peut être conſidéré comme une plaine vaſte, déſerte & couverte de bois, comme vraiſemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Aſie.

Après avoir inutilement épuiſé les cauſes phyſiques pour y trouver les fondemens du Deſpotiſme Oriental, il faut bien avoir recours aux cauſes morales, & par conſéquent à l'Hiſtoire. Elle nous apprend qu'en ſe poliçant les Nations perdent inſenſiblement leur courage, leur vertu, & même leur amour pour la liberté ; qu'incontinent après ſa formation, toute ſociété, ſelon les différentes circonſtances où elle ſe trouve, marche d'un pas plus ou moins rapide à l'eſclavage. Or, les peuples du Midi s'étant les premiers raſſemblés en ſociété, doivent, par conſéquent, avoir été les premiers ſoumis au

Deſpotiſme; parce que c'eſt à ce terme qu'aboutit toute eſpece de gouvernement, & la forme que tout Etat conſerve juſqu'à ſon entiere deſtruction.

Mais, diront ceux qui croient le monde plus ancien que nous ne le penſons, comment eſt-il encore des Républiques ſur la terre ? Si toute ſociété, leur répondra-t'on, tend, en ſe poliçant, au Deſpotiſme, toute puiſſance Deſpotique tend à la dépopulation. Les climats ſoumis à ce pouvoir, incultes & dépeuplés après un certain nombre de ſiecles, ſe changent en déſerts; les plaines, où s'étendoient des Villes immenſes, où s'élevoient des Edifices ſomptueux, ſe couvrent peu à peu des Forêts où ſe réfugient quelques familles, qui inſenſiblement reforment de nouvelles Nations ſauvages; ſucceſſion qui doit toujours conſerver des Républiques ſur la terre.

J'ajouterai ſeulement à ce que je viens de dire, que, ſi les peuples du Midi ſont les peuples les plus anciennement eſclaves; & ſi les Nations de l'Europe, à l'exception des Moſcovites, peuvent être regardées comme des Nations libres; c'eſt que ces Nations ſont plus nouvellement policées; c'eſt que, du tems de Tacite,

les Germains & les Gaulois n'étoient encore que des eſpeces de ſauvages; & qu'à moins de mettre, par la force des armes, toute une Nation à la fois dans les fers, ce n'eſt qu'après une longue ſuite de ſiecles & par des tentatives inſenſibles, mais continues, que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, & avilir aſſez les ames pour les plier à l'eſclavage. Une fois parvenu à ce terme, un peuple devient incapable d'aucun acte de généroſité. (*c*) Si les Na-

(*c*) Dans ce Pays, la magnanimité ne triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu il y a quelques années en Angleterre. Le Prince Edouard, pourſuivi par les troupes du Roi, trouve un aſyle dans la maiſon d'un Seigneur. Ce Seigneur eſt accuſé d'avoir donné retraite au Prétendant. On le cite devant les Juges; il s'y préſente, & leur dit : *Souffrez qu'avant de ſubir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, ſi le Prétendant ſe fût refugié dans ſa maiſon, eût été aſſez vil & aſſez lâche pour le livrer?* A cette queſtion, le Tribunal ſe tait, ſe leve, & renvoie l'accuſé.

On ne voit point en Turquie de poſſeſſeur de terre s'occuper du bien de ſes Vaſſaux; un Turc n'établit point chez lui de manufacture; il ne ſupportera point, avec un plaiſir ſecret, l'inſolence de ſes inférieurs; inſolence

tions de l'Asie sont le mépris de l'Europe, c'est que le tems les a soumises à un Despotisme incompatible avec une certaine élévation d'ame. C'est ce même Despotisme, destructeur de toute espece d'esprit & de talens, qui fait encore regarder la stupidité de certains peuples de l'Orient, comme l'effet d'un défaut d'organisation. Il seroit cependant facile d'appercevoir que la différence extérieure qu'on remarque, par exemple, dans la physionomie du Chinois & du Suédois, ne peut avoir aucune influence sur leur esprit; & que, si toutes nos idées, comme l'a démontré M. Locke, nous viennent par les sens, les Septentrionaux n'ayant point un plus grand nombre de sens que les Orientaux, tous par conséquent ont, par leur conformation physique, d'égales dispositions à l'esprit.

---

solence qu'une fortune subite inspire presque toujours à ceux qui naissent dans l'indigence. On n'entendra point sortir de sa bouche cette belle reponse que, dans un cas pareil, fit un Seigneur Anglois à ceux qui l'accusoient de trop de bonté : *Si je voulois plus de respect de mes Vassaux, je sais, comme vous, que la misere a la voix humble & timide; mais je veux leur bonheur : & je rends graces au Ciel, puisque leur insolence m'assure maintenant qu'ils sont plus riches & plus heureux.*

Ce n'eſt donc qu'à la différente conſtitution des Empires, & par conſéquent aux cauſes morales, qu'on doit attribuer toutes les différences d'eſprit & de caractere qu'on découvre entre les Nations. C'eſt, par exemple, à la forme de leur gouvernement que les Orientaux doivent ce génie allégorique, qui fait & qui doit réellement faire le caractere diſtinctif de leurs ouvrages. Dans les pays où les Sciences ont été cultivées, où l'on conſerve encore le deſir d'écrire, où l'on eſt cependant ſoumis au pouvoir arbitraire, où par conſéquent la vérité ne peut ſe préſenter que ſous quelque emblême, il eſt certain que les Auteurs doivent inſenſiblement contracter l'habitude de ne penſer qu'en allégorie. Ce fut auſſi pour faire ſentir à je ne ſais quel tyran l'injuſtice de ſes vexations, la dureté avec laquelle il traitoit ſes ſujets, & la dépendance réciproque & néceſſaire qui unit les peuples & les Souverains, qu'un Philoſophe Indien inventa, dit-on, le jeu des *échecs*. Il en donna des leçons au Tyran; lui fit remarquer, que, ſi, dans ce jeu, les pieces devenoient inutiles après la perte du Roi, le Roi, après la priſe de ſes pieces, ſe trouvoit dans l'impuiſſance de ſe défendre;

& que, dans l'un & l'autre cas, la partie étoit également perdue. (*d*)

Je pourrois donner mille autres exemples de la forme allégorique ſous laquelle les idées ſe préſentent aux Indiens; ces

---

(*d*) Les Vizirs ont, par de ſemblables adreſſes, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux Souverains. „ Un Roi de Perſe en colere, dépoſa ſon grand „ Vizir, & en mit un autre à ſa place; néanmoins, „ parce que d'ailleurs il étoit content des ſervices du „ dépoſé, il lui dit de choiſir dans ſes Etats un en- „ droit tel qu'il lui plairoit, pour y jouir le reſte de „ ſes jours avec ſa famille, des bienfaits qu'il avoit „ reçus de lui juſqu'alors. Le Vizir lui répondit, *je* „ *n'ai pas beſoin de tous les biens dont votre Majeſté m'a* „ *comblé, je la ſupplie de les reprendre; & ſi elle a encore* „ *quelque bonté pour moi, je ne lui demande pas un lieu* „ *qui ſoit habité, je lui demande avec inſtance de m'ac-* „ *corder quelque Village déſert, que je puiſſe repeupler &* „ *rétablir avec mes gens, par mon travail, mes ſoins &* „ *mon induſtrie.* Le Roi donna ordre qu'on cherchât „ quelques Villages tels qu'il les demandoit: mais „ après une grande recherche, ceux qui en avoient eu „ la commiſſion, vinrent lui rapporter qu'ils n'en „ avoient pas trouvé un ſeul. Le Roi le dit au Vizir „ dépoſé, qui lui dit: *Je ſavois fort bien qu'il n'y avoit* „ *pas un ſeul endroit ruiné dans tous les pays dont le* „ *ſoin m'avoit été confié. Ce que j'en ai fait, a été afin* „ *que Votre Majeſté ſût elle-même en quel état je les lui* „ *rends, & qu'elle en charge un autre qui puiſſe lui en* „ *rendre un auſſi bon compte.* Galland. *Bons mots des* „ *Orientaux.*

exemples feroient, je crois, ſentir que la forme du gouvernement, à laquelle les Nations de l'Orient doivent tant d'ingénieuſes allégories, a, dans ces mêmes Nations, dû occaſionner une grande diſette d'Hiſtoriens. En effet, le genre de l'Hiſtoire, qui ſuppoſe, ſans doute, beaucoup d'eſprit, n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les Ecrivains, les bons Hiſtoriens ſont-ils ſi rares? C'eſt que, pour s'illuſtrer en ce genre, il faut non ſeulement naître dans l'heureux concours de circonſtances propres à former un grand homme, mais encore dans les pays où l'on puiſſe impunément pratiquer la vertu & dire la vérité. Or, le Deſpotiſme s'y oppoſe, & ferme la bouche aux Hiſtoriens, (*e*) ſi ſa puiſſance n'eſt, à

(*e*) Si, dans ces pays, l'Hiſtorien ne peut, ſans s'expoſer à de grands dangers, nommer les traitres qui, dans les ſiecles précédens, ont quelquefois vendu leur Patrie; s'il eſt forcé de ſacrifier ainſi la vérité à la vanité de deſcendans ſouvent auſſi coupables que leurs ancêtres; comment, en ces pays, un Miniſtre feroit-il le bien public? Quels obſtacles ne mettroient point à ſes projets des gens puiſſans, infiniment plus intéreſſés

cet égard, enchaînée par quelque préjugé, quelque ſuperſtition ou quelque établiſſement particulier. Tel eſt, à la Chine, l'établiſſement d'un tribunal d'Hiſtoire; tribunal également ſourd, juſqu'aujourd'hui, aux prieres comme aux menaces des Rois. (*f*)

---

reſſés à la prolongation d'un abus qu'à la réputation de leurs Peres? Comment, dans ces gouvernemens, oſer demander des vertus à un Citoyen? oſer déclamer contre la méchanceté des hommes? Ce ne ſont point les hommes qui ſont méchans; c'eſt la légiſlation qui les rend tels, en puniſſant quiconque fait le bien & dit la vérité.

(*f*) Le tribunal d'Hiſtoire, dit Mr. Freret, eſt compoſé de deux ſortes d'Hiſtoriens. Les uns ſont chargés d'écrire ce qui ſe paſſe au-dehors du Palais, c'eſt-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales; & les autres tout ce qui ſe paſſe & ſe dit au-dedans, c'eſt-à-dire, toutes les actions & les diſcours du Prince, des Miniſtres & des Officiers. Chacun des membres de ce tribunal écrit ſur une feuille tout ce qu'il a appris. Il la ſigne, & la jette, ſans la communiquer à ſes confreres, dans un grand tronc placé au milieu de la ſalle où l'on s'aſſemble. Pour faire connoître l'eſprit de ce tribunal, M. Freret rapporte qu'un nommé T-ſou-i-chong fit aſſaſſiner T-chouang-chong dont il étoit le Général; (c'étoit pour ſe venger de l'affront que ce Prince lui avoit fait en lui enlevant ſa femme.) Le tribunal de l'Hiſtoire fit dreſſer une

Ce que je dis de l'Hiſtoire, je le dis de l'éloquence. Si l'Italie fut ſi féconde en Orateurs, ce n'eſt pas, comme l'a ſoutenu la ſavante imbécilité de quelques

---

une relation de cet événement, & la mit dans ſes Archives. Le Général en ayant été informé, deſtitua le Préſident, le condamna à mort, ſupprima la relation & nomma un autre Préſident. A peine celui-ci fut-il en place, qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet événement, pour remplacer la perte des premiers. Le Général inſtruit de cette hardieſſe caſſa le tribunal, & en fit périr tous les membres. Auſſi-tôt l'Empire fut inondé d'écrits publics, où la conduite du Général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une ſédition; il rétablit le tribunal de l'Hiſtoire.

Les Annales de la Dynaſtie des Tang rapportent un autre fait à ce ſujet. Ta-i-t-ſong, deuxieme Empereur de la Dynaſtie des Tang, demanda un jour au Préſident de ce même tribunal qu'il lui fit voir les mémoires deſtinés pour l'Hiſtoire de ſon regne. *Seigneur*, lui dit le Preſident, *ſongez que nous rendons un compte exact des vices & des vertus des Souverains; que nous ceſſerions d'être libres, ſi vous perſiſtiez dans votre demande.... Eh quoi!* lui répondit l'Empereur, *vous qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'étiez ſi attaché, voudriez-vous inſtruire la poſtérité de mes fautes, ſi j'en commettois?... Il ne ſeroit pas*, reprit le Préſident, *en mon pouvoir de les cacher. Ce ſeroit avec douleur que je les écrirois: mais tel eſt le devoir de mon emploi, qu'il m'oblige même d'inſtruire la poſtérité de la converſation que vous avez aujourd'hui avec moi.*

pédans de college, que le ſol de Rome fût plus propre que celui de Lisbonne ou de Conſtantinople à produire de grands Orateurs. Rome perdit au même inſtant ſon éloquence & ſa liberté : cependant nul accident arrivé à la terre n'avoit, ſous les Empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la diſette d'Orateurs où ſe trouverent alors les Romains, ſi ce n'eſt à des cauſes morales, c'eſt-à-dire, aux changemens arrivés dans la forme de leur gouvernement ? Qui doute qu'en forçant les Orateurs à s'exercer ſur de petits ſujets, (g) le Deſpotiſme n'ait tari les ſources de l'éloquence ? Sa force conſiſte principalement dans la grandeur des ſujets qu'elle traite. Suppoſons qu'il fallût autant d'eſprit pour écrire le Panégyrique de Trajan, que pour compoſer les Catilinaires : dans cette hypotheſe même, je dis que, par le choix de ſon ſujet, Pline ſeroit reſté fort inférieur

(g) L'air de liberté que Tacite reſpira dans ſa premiere jeuneſſe, ſous le regne de Veſpaſien, donna du reſſort à ſon ame. Il devint, dit M. l'Abbé de la Bletterie, un homme de génie ; & il n'eût été qu'un homme d'eſprit, s'il fût entré dans le monde ſous le regne de Néron.

à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'aſſoupiſſement où Catilina vouloit les ſurprendre, il avoit à réveiller en eux les paſſions de la haine & de la vengeance: & comment un ſujet ſi intéreſſant pour les Maîtres du monde, n'auroit il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie & de ſtupudité que les Grecs, les Romains & tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'Orient: l'on verra que les Nations n'ayant jamais donné le nom d'eſprit qu'à l'aſſemblage des idées qui leur étoient utiles; & le Deſpotiſme ayant interdit, dans preſque toute l'Aſie, l'étude de la morale, de la Métaphyſique, de la Juriſprudence, de la Politique, enfin de toutes les Sciences intéreſſantes pour l'humanité; les Orientaux doivent en conſéquence être traités de barbares, de ſtupides, par les peuples éclairés de l'Europe, & devenir éternellement le mépris des Nations libres & de la poſtérité.

CHAPITRE XXX.

De la ſupériorité que certains Peuples ont eue dans divers genres de ſciences.

LA poſition phyſique de la Grece eſt toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui ſont-ils ſi différens des Grecs d'autrefois ? C'eſt que la forme de leur gouvernement a changé ; c'eſt que, ſemblable à l'eau qui prend la forme de tous les vaſes dans leſquels on la verſe, le caractere des Nations eſt ſuſceptible de toutes ſortes de formes ; c'eſt qu'en tous les pays, le génie du gouvernement fait le génie des Nations (*a*). Or, ſous la forme de

(*a*) Rien en général de plus ridicule & de plus faux que les portraits qu'on fait du caractere des Peuples divers. Les uns peignent leur Nation d'apres leur Société, & la font en conſéquence ou triſte, ou gaie, ou groſſiere, ou ſpirituelle. Il me ſemble entendre des Minimes auxquels on demande quel eſt, en fait de cuiſine, le goût François, & qui repondent qu'en France on mange tout à l'huile. D'autres co-

de République, quelle Contrée devoit être plus féconde que la Grece en Capitaines, en Politiques & en Héros ? Sans parler

---

copient ce que mille Ecrivains ont dit avant eux ; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent néceſſairement apporter, dans le caractere d'une Nation, les changemens arrivés dans ſon adminiſtration & dans ſes mœurs. On a dit que les François étoient gais ; ils le repéteront juſqu'à l'éternité. Ils n'apperçoivent pas que le malheur des tems ayant forcé les Princes à mettre des impôts conſiderables ſur les campagnes, la Nation Françoiſe ne peut être gaie ; puiſque la Claſſe des Payſans, qui compoſe à elle ſeule les deux tiers de la Nation, eſt dans le beſoin, & que le beſoin n'eſt jamais gai : qu'à l'égard même des villes, la neceſſité où, dit on, ſe trouvoit la police de payer, les jours gras une partie des maſcarades de la Porte St. Antoine, n'eſt point une preuve de la gayeté de l'Artiſan & du Bourgeois : que l'eſpionnage peut être utile à la ſureté de Paris ; mais que, pouſſé un peu trop loin, il répand dans les eſprits une méfiance abſolument contraire à la joie, par l'abus qu'en ont pu faire quelques-uns de ceux qui en ont été chargés : que la jeuneſſe, en s'interdiſant le cabaret, a perdu une partie de cette gayeté qui ſouvent a beſoin d'être animée par le vin : & qu'enfin, la bonne compagnie, en excluant la groſſe joie de ſes aſſemblées, en a banni la véritable. Auſſi la plûpart des étrangers trouvent-ils, à cet égard, beaucoup de différence entre le caractere de notre Nation & celui qu'on lui donne. Si la gaieté habite quelque

des hommes d'Etat, quels Philoſophes ne devoit point produire un pays où la Philoſophie étoit ſi honorée? où le vainqueur de la Grece, le Roi Philippe, écrivoit à Ariſtote : *Ce n'eſt point de m'avoir donné un fils, dont je rends graces aux Dieux; c'eſt de l'avoir fait naitre de votre vivant. Je vous charge de ſon éducation; j'eſpere que vous le rendrez digne de vous & de moi.* Quelle lettre plus flatteuſe encore pour ce Philoſophe que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, ſur les débris du trône de Cyrus, lui écrit : *J'apprends que tu publies tes Traités acroamatiques. Quelle ſupériorité me reſte-t'il maintenant ſur les autres hommes? Les hautes ſciences que tu m'as enſeignées vont devenir communes; & tu ſavois cependant que j'aime encore mieux ſurpaſſer les hommes par la ſcience des*

---

quelque part en France, c'eſt certainement les jours de fête aux Porcherons ou ſur les boulevards : le Peuple y eſt trop ſage pour pouvoir être regardé comme un Peuple gai. La joie eſt toujours un peu licencieuſe. D'ailleurs, la gaieté ſuppoſe l'aiſance; & le ſigne de l'aiſance d'un Peuple, eſt ce que certaines gens appellent ſon inſolence, c'eſt-à-dire, la connoiſſance qu'un Peuple a des droits de l'humanité, & de ce que l'homme doit à l'homme : connoiſſance toujours interdite à la pauvreté timide & découragée. L'aiſance défend ſes droits; l'indigence les cede.

choſes ſublimes, que par la puiſſance. Adieu.

Ce n'étoit pas dans le ſeul Ariſtote qu'on honoroit la Philoſophie. On ſait que Ptolémée, Roi d'Egypte, traita Zénon en Souverain, & députa vers lui des Ambaſſadeurs; que les Athéniens éleverent à ce Philoſophe un mauſolée conſtruit aux dépens du public; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, Roi de Macédoine, lui écrivit: *Si la fortune m'a élevé à la plus haute place, ſi je vous ſurpaſſe en grandeur, je reconnois que vous me ſurpaſſez en ſcience & en vertu. Venez donc à ma Cour; vous y ſerez utile non ſeulement à un grand Roi, mais encore à toute la Nation Macédonienne. Vous ſavez quel eſt ſur les peuples le pouvoir de l'exemple: imitateurs ſerviles de nos vertus, qui les inſpire aux Princes en donne aux peuples. Adieu.* Zénon lui répondit: *J'applaudis à la noble ardeur qui vous anime: au milieu du faſte, de la pompe & des plaiſirs qui environnent les Rois, il eſt beau de deſirer encore la ſcience & la vertu. Mon grand âge & la foibleſſe de ma ſanté ne me permettent point de me rendre près de vous; mais je vous envoie deux de mes diſciples. Prêtez l'oreille à leurs inſtructions: ſi vous les écoutez, ils vous ou-*

vriront la route de la ſageſſe & du véritable bonheur. Adieu.

Au reſte, ce n'étoit point à la ſeule Philoſophie, c'étoit à tous les arts que les Grecs rendoient de pareils hommages. Un Poëte étoit ſi précieux à la Grece, que, ſous peine de mort & par une loi expreſſe, Athenes leur défendoit de s'embarquer (*b*), Les Lacédémoniens, que certains Auteurs ont pris plaiſir à nous peindre comme des hommes vertueux, mais plus groſſiers que ſpirituels, n'étoient pas moins ſenſibles que les autres Grecs (*c*) aux beautés des arts & des ſciences. Paſſionnés pour la poéſie, ils attirerent chez eux Archiloque, Xenodame, Xenocrite, Polymneſte, Sa-

(*b*) Un Poëte eſt aux iſles Mariannes regardé comme un homme merveilleux. Ce titre ſeul le rend reſpectable à la Nation.

(*c*) A la vérité, ils avoient en horreur toute Poëſie propre à amollir le courage. Ils chaſſerent Archiloque de Sparte, pour avoir dit, en vers, qu'il étoit plus ſage de fuir que de périr les armes à la main. Cet exil n'étoit pas l'effet de leur indifférence pour la Poëſie, mais de leur amour pour la vertu. Les ſoins que ſe donna Lycurgue pour recueillir les ouvrages d'Homere, la Statue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte, & les loix qu'il donna aux Lacédémoniens, prouvent que le deſſein de ce grand Homme n'etoit pas d'en faire un Peuple groſſier.

cados, Periclite, Phrynis, Timothée (*d*): pleins d'eſtime pour les poéſies de Terpandre, de Spendon & d'Alcman, il étoit défendu à tout eſclave de les chanter ; c'étoit, ſelon eux, profaner les choſes divines. Non moins habile dans l'art de raiſonner que dans l'art de peindre ſes penſées en vers : „ quiconque, dit Pla- „ ton, converſe avec un Lacédémonien, „ fût-ce le dernier de tous, peut lui trou- „ ver l'abord groſſier : mais, s'il entre en „ matiere, il verra ce même homme s'é- „ noncer avec une dignité, une préci- „ ſion, une fineſſe, qui rendront ſes pa- „ roles comme autant de traits perçans. „ Tout autre Grec ne paroîtra, près de „ lui, qu'un enfant qui bégaie. " Auſſi leur apprenoit on, dès la premiere jeuneſſe, à parler avec élégance & pureté : on vouloit qu'à la vérité des penſées, ils joigniſſent les graces & la fineſſe de l'expreſſion;

(*d*) Les Lacédemoniens Cynethon, Dionyſodote, Areus, & Chilon l'un des ſept Sages, s'étoient diſtingués par le talent des Vers. La Poëſie Lacédémonienne, dit Plutarque, ſimple, mâle, énergique, étoit pleine de ces traits de feu propres à porter dans les ames l'ardeur & le courage.

que leurs réponſes, toujours courtes & juſtes, fuſſent pleines de ſel & d'agrément. Ceux qui, par précipitation ou par lenteur d'eſprit, répondoient mal ou ne répondoient rien, étoient châtiés ſur le champ. Un mauvais raiſonnement étoit puni à Sparte, comme le ſeroit ailleurs une mauvaiſe conduite. Auſſi, rien n'en impoſoit à la raiſon de ce peuple. Un Lacédémonien, exempt dès le berceau des caprices & des humeurs de l'enfance, étoit dans ſa jeuneſſe affranchi de toute crainte; il marchoit avec aſſurance dans les ſolitudes & les ténébres : moins ſuperſtitieux que les autres Grecs, les Spartiates citoient leur religion au tribunal de la raiſon.

Or, comment les ſciences & les arts n'auroient-ils pas jetté le plus grand éclat, dans un pays tel que la Grece, où l'on leur rendoit un hommage ſi général & ſi conſtant? Je dis conſtant, pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme Mr. l'Abbé Dubos, que, dans certains ſiécles, tels que ceux d'Auguſte & Louis XIV., certains vents amenent les grands hommes, comme des volées d'oiſeaux rares. On allegue, en faveur de ce ſentiment, les peines que ſe ſont vainement

données quelques Souverains (*e*) pour ranimer chez eux les Sciences & les Arts. Si les efforts de ces Princes ont été inutiles, c'eſt, répondrai-je, parce qu'ils n'ont pas été conſtans. Après quelques ſiecles d'ignorance, le terrein des arts & des ſciences eſt quelquefois ſi ſauvage & ſi inculte, qu'il ne peut produire de vraiment grands hommes, qu'après avoir auparavant été défriché par pluſieurs générations de Savans. Tel étoit le ſiecle de Louis XIV., dont les grands hommes ont dû leur ſupériorité aux Savans qui les avoient précédés dans la carriere des ſciences & des arts: carriere où ces mêmes Savans n'avoient pénétré que ſoutenus de la faveur de nos Rois, comme le prouvent & les lettres-patentes du 10 Mai 1543, où François premier fait *les plus expreſſes défenſes d'uſer de médiſance & d'invectives contre Ariſto-*

(*e*) Les Souverains ſont ſujets à penſer que, d'un mot & par une loi, ils peuvent tout-à-coup changer l'eſprit d'une Nation; faire, par exemple d'un Peuple lâche & pareſſeux un Peuple actif & courageux. Ils ignorent que, dans les Etats, les maladies lentes à ſe former ne ſe diſſipent qu'avec lenteur; & que, dans le corps politique, comme dans le corps humain, l'impatience du Prince & du malalade s'oppoſe ſouvent à la gueriſon.

te (*f*), & les vers que Charles IX. adreſſe à Ronſard (*g*).

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'eſt, qu'aſſez ſemblables à ces artifices, qui, rapidement élancés dans les airs, les parſement d'étoiles, éclairent un inſtant l'horizon, s'évanouiſſent & laiſſent la nature dans une nuit plus profonde; les arts & les ſciences ne font, dans une infinité de pays, que luire, diſparoître, & les abandonnent aux ténebres de l'ignorance.

(*f*) Dans les plus beaux ſiécles de l'Egliſe, les uns ont élevé les livres d'Ariſtote à la dignité du texte divin, & les autres ont mis ſon Portrait en regard avec celui de Jesus-Christ; quelques-uns ont avancé, dans des Théſes imprimées, que, ſans Ariſtote, la Religion eût manqué de ſes principaux éclairciſſemens. On lui immola pluſieurs Critiques, & entr'autres Ramus : ce Philoſophe ayant fait imprimer un ouvrage ſous le titre de *Cenſure d'Ariſtote*, tous les vieux Docteurs, qui ignorans par état, & opiniâtres par ignorance, ſe voyoient, pour ainſi dire, chaſſés de leur Patrimoine, cabalerent contre Ramus, & le firent exiler.

(*g*) Voici les vers que le Monarque écrivit au Poëte :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de regner;
Ta lyre, qui ravit par de ſi doux accords,
T'aſſervit les eſprits dont je n'ai que le corps;
Elle t'en rend le maître, & te ſait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Les ſiecles les plus féconds en grands hommes ſont preſque toujours ſuivis d'un ſiecle où les ſciences & les arts ſont moins heureuſement cultivés. Pour en connoître la cauſe, ce n'eſt point au phyſique qu'il faut avoir recours : le moral ſuffit pour nous la découvrir. En effet, ſi l'admiration eſt toujours l'effet de la ſurpriſe, plus les grands hommes ſont multipliés dans une Nation, moins on les eſtime, moins on excite en eux le ſentiment de l'émulation, moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection, & plus ils en reſtent éloignés. Après un tel ſiecle, il faut ſouvent le fumier de pluſieurs ſiecles d'ignorance pour rendre de nouveau un pays fertile en grands hommes.

Il paroît donc que c'eſt uniquement aux cauſes morales qu'on peut, dans les ſciences & dans les arts, attribuer la ſupériorité de certains Peuples ſur les autres, & qu'il n'eſt point de Nations privilégiées en vertu, en eſprit, en courage. La nature, à cet égard, n'a point fait un partage inégal de ſes dons. En effet, ſi la force plus ou moins grande de l'eſprit dépendoit de la différente température des pays divers ; il ſeroit impoſſible, vu l'ancienneté du monde, que la Nation à cet égard la plus favoriſée n'eût,

par des progrès multipliés, acquis une grande ſupériorité ſur toutes les autres. Or l'eſtime qu'en fait d'eſprit ont tour-à-tour obtenue les différentes Nations, le mépris où elles ſont ſucceſſivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats ſur les eſprits. J'ajouterai même que, ſi le lieu de la naiſſance décidoit de l'étendue de nos lumieres, les cauſes morales ne pourroient nous donner, en ce genre, une explication auſſi ſimple & auſſi naturelle des phénomenes qui dépendroient du phyſique. Sur quoi j'obſerverai que, s'il n'eſt aucun peuple auquel la température particuliere de ſon pays, & les petites différences qu'elle doit produire dans ſon organiſation, ait juſqu'à préſent donné aucune ſupériorité conſtante ſur les autres peuples; on pourroit du moins ſoupçonner que les petites différences qui peuvent ſe trouver dans l'organiſation des particuliers qui compoſent une Nation, n'ont pas une influence plus ſenſible ſur leurs eſprits (*b*). Tout concourt à prouver la vé-

(*b*) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organiſation n'influe en rien ſur l'eſprit des hommes que j'appelle communément bien organiſés

rité de cette propoſition. Il ſemble qu'en ce genre les problêmes les plus compliqués ne ſe préſentent à l'eſprit que pour ſe réſoudre par l'application des principes que j'ai établis.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à preſque tous les hommes illuſtres ? C'eſt que le génie n'eſt point un don de la nature; & qu'un homme qui prend un genre de vie à peu près ſemblable à celui des autres, n'a qu'un eſprit à peu près pareil au leur: c'eſt que, dans un homme, le génie ſuppoſe une vie ſtudieuſe & appliquée; & qu'une vie, ſi différente de la vie commune, paroîtra toujours ridicule. Pourquoi l'eſprit, dit-on, eſt-il plus commun dans ce ſiecle que dans le ſiecle précédent? & pourquoi le génie y eſt-il plus rare? Pourquoi, comme dit Pythagore, voit-on tant de gens prendre le thyrſe, &

---

ganiſés, du moins peut-on aſſurer que cette influence eſt ſi légere, qu'on peut la conſiderer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs Algébriques; & qu'enfin on explique très-bien, par les cauſes morales, ce qu'on a juſqu'à préſent attribué au Phyſique, & qu'on n'a pu expliquer par cette cauſe.

ſi peu qui ſoient animés de l'eſprit du Dieu qui le porte ? C'eſt que les gens de lettres, trop ſouvent arrachés de leur cabinet par le beſoin, ſont forcés de ſe jeter dans le monde : ils y répandent des lumieres, ils y forment de gens d'eſprit ; mais ils y perdent néceſſairement un tems qu'ils euſſent, dans la ſolitude & la méditation, employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'homme de lettres eſt comme un corps qui, pouſſé rapidement entre d'autres corps, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique.

Ce ſont les cauſes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomenes de l'eſprit ; & qui nous apprennent que, ſemblable aux parties de feu, qui, renfermées dans la poudre, y reſtent ſans action ſi nulle étincelle ne les développe, l'eſprit reſte ſans action s'il n'eſt mis en mouvement par les paſſions ; que ce ſont les paſſions qui, d'un ſtupide, font ſouvent un homme d'eſprit ; & que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, étoit un don de la nature ; parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naiſſent ou qui ont longtems vécu dans la Province, pourquoi

n'en ſeroit il aucun qui excellât dans des Arts tels que la Poéſie, la Muſique & la Peinture? Pourquoi le don du génie ne ſuppléeroit-il pas, & dans les gens chargés d'emplois, à la perte de quelques inſtans qu'exige l'exercice de certaines places; & dans les gens de Province, à l'entretien d'un petit nombre de gens inſtruits, qu'on ne rencontre que dans la Capitale? Pourquoi le grand homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'eſt longtems appliqué? Ne ſent on pas que, ſi cet homme ne conſerve pas, en d'autres genres, la même ſupériorité; c'eſt que, dans un Art dont il n'a pas fait l'objet de ſes méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage ſur les autres hommes que l'habitude de l'application & la méthode d'étudier? Par quelle raiſon, enfin, entre les grands hommes, les grands Miniſtres ſont-ils les hommes les plus rares? C'eſt qu'à la multitude de circonſtances dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former un grand génie, il faut encore unir le concours de circonſtances propres à élever cet homme de génie au Miniſtere. Or, la réunion de ces deux concours de circonſtances, extrêmement rare chez tous les peuples, eſt

preſque impoſſible dans les pays où le mérite ſeul n'éleve point aux premieres places. C'eſt pourquoi, ſi l'on en excepte les Xénophon, les Scipion, les Confucius, les Céſar, les Annibal, les Lycurgue, &, peut-être, dans l'Univers une cinquantaine d'hommes d'Etat dont l'eſprit pourroit réellement ſubir l'examen le plus rigoureux; tous les autres, & même quelques-uns des plus célébres dans l'Hiſtoire, & dont les actions ont jeté le plus grand éclat, n'ont été, quelqu'éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumieres, que des eſprits très-communs. C'eſt à la force de leur caractere, (*i*) plus qu'à

(*i*) Les caracteres forts, & par cette raiſon ſouvent injuſtes, ſont, en matiere de politique, encore plus propres aux grandes choſes que de grands eſprits ſans caractere. Il faut, dit Céſar, plûtôt exécuter que conſulter les entrepriſes hardies. Cependant ces grands caracteres ſont plus communs que les grands Eſprits. Une grande paſſion, qui ſuffit pour former un grand caractere, n'eſt encore qu'un moyen d'acquerir un grand eſprit. Auſſi, entre trois ou quatre cens Miniſtres ou Rois, trouve-t'on ordinairement un grand caractere, lorſqu'entre deux ou trois mille on n'eſt pas toujours sûr de trouver un grand eſprit; ſuppoſé qu'il n'y ait d'autres Génies vraiment légiſlatifs que ceux de Minos, de Confucius, de Lycurgue, &c.

celle de leur esprit, qu'ils doivent leur célébrité. Le peu de progrès de la législation, la médiocrité des ouvrages divers & presque inconnus, qu'ont laissés les Auguste, les Tibere, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice & les Charles-Quint, & qu'ils ont composés dans le genre même où ils devoient exceller, ne prouve que trop cette opinion.

La conclusion générale de ce Discours, c'est que le génie est commun, & les circonstances propres à le développer très-rares. Si on peut comparer le profane avec le sacré, on peut dire qu'en ce genre il est beaucoup d'appellés & peu d'élus.

L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes, dépend donc & du gouvernement sous lequel ils vivent, & du siecle plus ou moins heureux où ils naissent, & de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, & du desir plus ou moins vif qu'ils ont de se distinguer, & enfin des idées plus ou moins grandes, ou fécondes, dont ils font l'objet de leurs méditations.

L'homme de génie n'est donc que le produit des circonstances dans lesquelles

cet homme s'eſt trouvé. (*k*) Auſſi tout l'art de l'éducation conſiſte à placer les jeunes gens dans un concours de circonſtances propres à développer en eux le germe

---

(*k*) L'opinion que j'avance, conſolante pour la vanité de la plûpart des hommes, en devroit être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'eſt point à la cauſe humiliante d'une organiſation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur eſprit ; mais à l'éducation qu'ils ont reçue, ainſi qu'aux circonſtances dans leſquelles ils ſe ſont trouves. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, eſt en droit de penſer que, s'il eût été plus favoriſé de la fortune, s'il fût né dans un certain ſiécle, un certain Pays, il eût été lui-même ſemblable aux grands hommes dont il eſt forcé d'admirer le Génie. Cependant, quelque favorable que ſoit cette opinion à la médiocrité de la plûpart des hommes, elle doi déplaire généralement ; parce qu'il n'eſt preſque poin d'homme qui ſe croie un homme médiocre, & qu'i n'eſt point de ſtupide qui, tous les jours, ne remercie avec complaiſance la nature, du ſoin particulier qu'elle a pris de ſon organiſation. En conſéquence, il n'eſt preſque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxe des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui bleſſe l'orgueil lutte long-tems contre ce ſentiment, avant que d'en pouvoir triompher. On n'eſt juſte que lorſqu'on a intérêt de l'être. Si le Bourgeois exagere moins les avantages de la naiſſance que le grand Seigneur,

germe de l'esprit & de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette conclusion ; mais le seul desir du bonheur des hommes. J'ai senti & ce qu'une bonne éducation répandroit de lumieres, de vertus, & par conséquent de bonheur dans la société ; & combien la persuasion où l'on est que le génie & la vertu sont de purs dons

---

gneur, s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'est pas qu'il soit plus sensé ; les inférieurs n'ont que trop souvent à se plaindre de la sotte hauteur dont il accuse les grands Seigneurs : la justesse de son jugement n'est donc qu'un effet de sa vanité : c'est que, dans ce cas particulier, il a intérêt d'être raisonnable. J'ajoûterai à ce que je viens de dire, que les Principes ci-dessus établis, en les supposant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre sans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge, la paresse nous irrite contre toute idée neuve qui nous impose la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de Partisans que parmi ceux des gens d'esprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoir senti l'aiguillon de l'envie, saisissent avidement le vrai par-tout où ils l'apperçoivent. Eux seuls, comme je l'ai déjà dit, rendent témoignage à la vérité, la présentent, la font percer & l'établissent dans le monde ; c'est d'eux seuls qu'un philosophe peut attendre quelque éloge : la plûpart des autres hommes sont des juges corrompus par la paresse & par l'envie.

de la nature, s'oppoſoit aux progrès de la ſcience de l'éducation, & favoriſoit, à cet égard, la pareſſe & la négligence. C'eſt dans cette vue qu'examinant ce que pouvoient ſur nous la nature & l'éducation, je me ſuis apperçu que l'éducation nous faiſoit ce que nous ſommes : en conſéquence, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un Citoyen d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention ſur les moyens de perfectionner cette même éducation. Et c'eſt pour jeter encore plus de jour ſur une matiere ſi importante, que je tâcherai, dans le diſcours ſuivant, de fixer, d'une maniere préciſe, les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'eſprit.

FIN DU TOME II.

Aleph 2164628
05-29757 v. 2

M² 21
1213